Domfront
063
v. 1
CMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/geoffroyrudel01dugu

GEOFFROY RUDEL.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, No 46.

GEOFFROY RUDEL

PAR FERDINAND DUGUÉ.

Gianfrè Rudel ch' usò la vela e 'l remo
A cercar la sua morte...
Trionfo d'amore, capitolo IV.

I

PARIS.
EUGÈNE RENDUEL,
RUE CHRISTINE, N° 3.
—
1838

I

LE PREMIER MAI.

Josfred Rudel, qui était comte d'Angoulême vers la seconde moitié du douzième siècle, va rendre son ame à Dieu, dans son château de Blaye. Il se meurt, isolé, pauvre, usé avant l'âge par les fatigues, mais heureux et calme, le visage serein et l'ame paisible; car c'est au service du roi qu'il a épuisé ses richesses, et au service du Christ qu'il a reçu ses blessures : comme il n'a plus de sang à répandre ni d'or à donner, il trépasse en bon sujet et en bon chrétien, le nom du roi sur les lèvres, l'image de Dieu dans le cœur. La dernière larme qu'il versa fut essuyée au ciel !

Ses cinq enfants entourent seuls le lit de mort. L'aîné Foulques et Arnaud portent la mine vaillante de deux soldats, Guillaume et Adhémar l'air humble de deux prêtres ; quant à Geoffroy, il tient son visage entièrement caché dans ses mains. Tout-à-coup le comte, qui les observait en silence depuis quelque temps, semble lire par révélation sur la figure de chacun le secret de leur destinée, ses traits s'illuminent comme ceux d'un inspiré, il se lève sans peine sur son séant, décroche ses armes pendues au fond de l'alcôve, et dit :

—A toi mon épée, Foulques ! à toi mon casque, Arnaud !... Vous combattrez, ô mes fils, pour ceux qui prieront !

Puis, étendant la main vers une petite table placée à son chevet, il y prend une Bible et un crucifix en bois de la vraie croix.

— A toi ce livre, Guillaume, et à toi cette relique, Adhémar !... vous prierez, ô mes fils, pour ceux qui combattront. Accomplissez jusqu'au bout la mission que Dieu vous donne. Vivez et mourez comme moi : je n'ai point l'orgueil d'avoir été grand, mais j'ai la conscience d'avoir bien agi.

Quand ses frères eurent reçu les dons du

mourant, Geoffroy découvrit sa figure qui était affreusement pâle, se précipita aux pieds du lit, et murmura d'une voix étouffée :

— Et à moi, mon père, que me donnerez-vous? que me conseillerez-vous ?

Le comte avait épuisé le reste de ses forces. Il se frappa le front comme un pécheur qui vient d'oublier une pratique de salut, attira Geoffroy vers lui et l'embrassa étroitement.

— Oh! parlez, mon père, parlez!... quelle mission aurai-je à remplir moi?...

L'enfant attachait ses yeux sur les yeux de son père, qui étaient humides et pleins à la fois de regret, d'impuissance et de tendresse. Josfred fit quelques signes rapides, quelques mouvements brusques, remua ses lèvres, d'où ne sortirent que des sons inarticulés, et retomba sur sa couche...

— Mes frères, dit l'aîné, prions pour notre père qui n'est plus, prions pendant qu'il monte aux cieux !...

Tous s'agenouillèrent.

— Oh ! s'écria Geoffroy, il n'est pas mort sans me répondre, c'est impossible! — Ne reste pas ainsi, mon père Josfred, relève-toi, regarde-moi, réponds-moi! — Que veux-tu que je de-

vienne, comment veux-tu que je vive si tu ne me traces pas la route que je dois suivre? — Où faut-il aller? que faut-il faire? — Ne laisse pas ce doute dans mon ame et cette ombre devant mes pas : dissipe-les d'un mot! éclaire-les d'un regard! — Montre-moi du doigt le but qui m'est destiné. — Quelle que soit ma tâche parmi les hommes, rude ou facile, heureuse ou funeste, je l'accepterai avec humilité et respect de la bouche de mon père mourant, j'y serai lié jusqu'à mon dernier jour par la chaîne sacrée du devoir, et je bénirai ton choix ; mais parle, parle. Et vous, mes frères, dites-moi qu'il n'est pas mort!...

— Hélas ! notre père est bien mort, en vérité, répéta Foulques.

Au même instant un rayon de soleil vint colorer, en se jouant, la figure du cadavre et une douce exhalaison printanière entra par la fenêtre. Tous les enfants levèrent la tête. Le ciel était parfaitement bleu, les oiseaux chantaient, les arbres frémissaient et le parfum des fleurs s'exhalait dans l'air.

— O nature, comme tu nous railles! dit Geoffroy; ô toute-puissante nature, les douleurs et les joies de l'homme ne peuvent rien

sur toi, tu conserves toujours ton inaltérable volonté ! — Mon Dieu, la belle saison commence pour moi par la mort et l'incertitude!...

— Frère, ne parlez point de la sorte, interrompit Foulques; c'est un grand jour que le premier mai, et la nature prend soin de nous le rappeler. Notre père est heureux de trépasser le même jour que notre aïeul Roland, tué à Roncevaux, Roland, neveu de Charlemagne et comte d'Angoulême.

— Puis, ajouta Guillaume, par cette douce et odorante matinée, ne croirait-on pas entendre les ailes et sentir les haleines des anges qui l'emportent parmi les élus ?

Geoffroy ne les écouta pas et continua de se plaindre.

— C'est donc bien vrai que je suis orphelin, tout-à-fait orphelin! Encore, si j'avais votre force et votre foi, mes frères, cela me donnerait un peu de courage, un peu d'espoir. Que vous êtes bénis de savoir par où entrer dans la vie ! — Je ne le sais pas, moi; mon père ne me l'a jamais dit, et ne me le dira pas, puisqu'il est mort. — Oh! je porte en moi toute l'inquiétude de l'avenir! — Mais je me tais, car un fils est cou-

pable de songer à des intérêts humains devant le cadavre de son père !

Le pauvre désolé ne fit plus entendre que des sanglots. — Quand ses frères et lui eurent prié quelque temps, Foulques ouvrit la porte aux vassaux qui jetèrent de l'eau bénite sur le comte Josfred. — Ensuite on lui chanta l'office des Morts, et on le descendit dans les caveaux de l'église Saint-Romain, sépulture de ses ancêtres. — Après l'avoir embaumé de leurs mains, et scellé le couvercle de sa tombe, les cinq fils remontèrent dans sa chambre, pour ouvrir le testament. Foulques en fit la lecture tête nue et religieusement; il fut écouté de même : pas un différend ne s'éleva sur le partage des terres qu'il leur avait laissées, car des sentiments de douleur, de justice et d'affection remplissaient leurs cœurs. — Le comté d'Angoulême échut à Foulques, comme aîné de la famille, l'évêché de cette ville à Guillaume, celui de Poitiers à Adhémar. Arnaud eut la seigneurie de Montausier et Geoffroy la seigneurie de Blaye.

Ces tristes occupations avaient pris du temps, et la journée était déjà fort avancée, lorsque Foulques pressa la main de Geoffroy entre les siennes et dit :

— Mon frère, il est à propos que nous vous quittions, pour nous mettre chacun en possession de nos héritages. Nous allons réciter ensemble une dernière prière et partir.

Geoffroy ne répondit que par un signe de tête; il souffrait trop pour parler. Bientôt après, il les reconduisit jusqu'aux portes du château; et là il reçut l'accolade de Foulques et d'Arnaud, qui, la main sur la croix de leur épée, lui crièrent :

— Adieu; fais-toi soldat comme nous!...

Puis Adhémar et Guillaume l'embrassèrent avec tendresse, et, les yeux remplis de larmes, murmurèrent à son oreille :

— Adieu; fais-toi prêtre comme nous!...

— La vérité est ici, ou là, ou ailleurs! pensa Geoffroy.

Puis le pont levis s'abaissa, et ils partirent tous quatre. Alors Geoffroy se trouva complètement seul, car tout le monde s'écartait de lui pour ne point troubler sa douleur; il essaya d'abord de se promener sur les remparts, mais la pure et sereine beauté du ciel lui semblait une moquerie trop amère; il rentra et parcourut les galeries et les salles désertes, frissonnant au bruit des portes qui se refermaient derrière lui. Cette

solitude causait une terreur involontaire après les lugubres scènes qui venaient de se jouer. Il passa plusieurs fois devant la chambre de Josfred sans oser même en toucher la clef du doigt, mais une pensée inflexible l'y ramenait toujours ; le se décida enfin à entrer.

— Qu'ai-je à craindre dans cette chambre où l'espérance me ramène? j'ai compris votre angoisse lorsque la mort ne vous a pas laissé le temps de me répondre, ô mon père. — Revenez donc maintenant, esprit tutélaire et consolateur, répandre un de vos rayons sur moi; revenez, ombre glorieuse, me révéler le secret de ma vie que j'ai tant besoin de connaître. Si jeune que je sois, j'ai hâte de pouvoir mesurer l'avenir d'un œil sûr.—Quand vous viviez, l'idée d'une sainte protection qui veillait autour de moi me donnait le calme et la sécurité; j'avais bien parfois l'ame flottante, malade, tourmentée, des mouvements d'effroi devant des objets inconnus qui m'apparaissaient tout-à-coup, d'étranges inquiétudes que je ne définissais pas : je me surprenais à pousser des cris de souffrance aux heures du réveil ; mais, le plus souvent, comme un enfant crédule, je m'abandonnais au flot avec insouciance, et mes pensées n'étaient qu'à demi sérieuses. — Hélas,

tout est changé depuis que je vous ai perdu! je viens d'apprendre ce que c'est que la mort; je veux apprendre ce que c'est que la vie. — Si vous vous taisez, je croirai que c'est une même chose, et cela me rendra coupable envers Dieu, coupable envers les hommes. — L'avenir, dit-on, est en germe dans le présent : alors je ne sais pas ce que sera mon avenir, car je ne sais pas ce qu'est mon présent; mais, si on veut dire par là que la mort est en germe dans la vie, je crains de comprendre! — Vous voyez combien je suis triste et accablé, mon père; ayez pitié de mon égarement! — Et rien ne me répond, et je n'entends que le bruit de ma voix! — Est-ce là un présage, grand Dieu?... suis-je destiné à tendre toujours une main qui retombera sans aumône, à interroger quelque chose qui ne me répondra pas, à voir remuer des lèvres mourantes qui ne pourront me parler?...

Le soleil se couchait en ce moment et dorait les cieux de magnifiques teintes; ses rayons couvraient toute la campagne d'un reflet de pourpre et embrasaient les eaux de la Gironde, tandis qu'ils perçaient d'éclatantes trouées dans les massifs verts du parc seigneurial où des milliers d'oiseaux saluaient la venue de la nuit. On res-

pirait la poésie avec l'air ; des formes demi-nues et vaporeuses se jouaient parmi les nuages. — C'était une de ces tièdes soirées de printemps pleines de voluptueuses émanations et de souffles mystérieux qui font frissonner les feuilles sur la branche, les fleurs sur la tige et les pensées dans l'ame ; une de ces soirées qui inspirent toutes les voix et élèvent tous les cœurs vers l'éternel amour, au temps de la jeunesse et avant la saison des nuages. — Geoffroy Rudel s'approcha involontairement de la fenêtre. Ce spectacle calma l'agitation de son esprit et l'inclina aux idées tendres.

— O mon enfance ! qu'es-tu devenue ?... j'étais heureux alors !... il me fallait peu de chose pour me faire de belles journées : je franchissais les collines, je courais à travers les bois, au beau soleil et dans la rosée ; j'aimais me coucher sous les arbres et cueillir des brins d'herbe que j'éparpillais autour de moi ; je passais des heures entières à regarder les oiseaux voler, ou je montais à la cime des peupliers et je m'y laissais balancer par le vent. D'autres fois il m'arrivait de fermer les yeux et de marcher au hasard dans la campagne ; puis, quand j'étais las, je m'asseyais au bord d'un ruisseau d'eau claire et je me pen-

chais, au risque d'y tomber, pour cueillir quelque petite fleur bleue bien vite fanée!...

Le jeune homme pleura et sourit à la fois aux souvenirs de l'enfant.

— Jusqu'à présent, ma vie n'avait été qu'un sommeil, et me voici réveillé en sursaut! J'allais où on me menait, sans savoir rien, sans penser à rien; je vivais dans la nature inanimée, odorante, calme, religieuse, murmurante, qui m'entoure : le ciel n'a pas une teinte, l'eau pas une ride, le bois pas une retraite, l'oiseau pas une chanson, que je ne connaisse. Pourtant cet asile silencieux et clos où je compte toujours les mêmes voix et les mêmes bruits, les mêmes reflets d'ombre et de lumière, a perdu ses charmes depuis quelques mois, et souvent, lorsque le ciel se couvre, je dis : Tant mieux! — C'est que je n'ai encore vécu qu'en moi et pour moi, d'une existence incomplète et comprimée; je connais plus de choses par l'imagination que par la science; j'ai plus rêvé que sénti; j'ai plus deviné qu'appris : j'ai eu des émotions et point de passions encore. Aussi je suis las de la solitude où je n'ai point de jeune sœur, brune et souriante, pour partager mes jeux. — Avoir une sœur, oh! c'était le désir de mon enfance comme ce sera le rêve de ma jeu-

nesse! — Je suis plein de préoccupations pénibles, j'aspire à de nouvelles alliances, je m'arrange à l'avance de nouveaux liens. J'ai besoin d'épancher mon cœur, j'ai besoin d'échanger des regards, des sourires, de douces paroles d'intimité; j'ai une soif de sympathies qui me dévore! — Ce n'est plus assez pour moi des coteaux fertiles de Blaye et des flots de la Gironde; ce n'est qu'un fleuve, et je voudrais la mer! — Chaque jour, aux heures du reflux, elle semble venir me chercher, et, dans les murmures de ses vagues qui se brisent contre ces rochers, me parler de contrées lointaines et merveilleuses dont j'ai parfois des révélations en songe!

Cependant la nuit est tout-à-fait tombée. Cette nature si pleine, il n'y a qu'un instant, de vie, de couleur, d'agitation et d'harmonie, a changé complètement d'aspect : elle sourit encore, mais comme à travers des yeux voilés, car le faible rayonnement des étoiles ne peut dissiper les ténèbres. Ils ont fui les nuages de la mélancolie volage et dorée; voici l'ange de la foi qui épanche sur l'univers les pensées humbles, graves et recueillies!

— O mon père, dit Geoffroy, peut-être attendiez-vous la nuit pour ouvrir votre bouche pro-

phétique, son silence pour parler et son ombre pour apparaître. Je vais donc me rendre digne de vous écouter et me purifier au pied de votre tombe par la prière, jusqu'à l'heure solennelle choisie par vous !...

Il descendit dans le caveau : des faisceaux de quatre colonnes, dont la base formait un trèfle assez régulier, soutenaient la voûte, et des piliers octogones, ornés à leur chapiteau d'énormes et grossières feuilles d'acanthe, remplissaient l'intervalle de ces faisceaux. Le tout était d'une architecture massive, lourde, écrasée, moitié païenne et moitié chrétienne, qui laissait à peine deviner la transition, mais portait un caractère de majesté sauvage et d'austérité implacable. — D'étranges frissons couraient le long des murailles nues, et les profondeurs de la crypte se seraient facilement peuplées de fantômes pour le pécheur. — Une seule lampe était allumée au-dessus des trois tombeaux de saint Romain, de Roland et de Josfred, qui occupaient l'extrémité de la nef : cette lampe jetait des lueurs furtives aux autres sépulcres dont les bas-côtés se trouvaient remplis, et parmi lesquels on remarquait ceux d'Alduin, de Guillaume, de Jaufred, ancêtres des comtes d'Angoulême, et d'un fils de Clovis, Cha-

ribert, roi d'Aquitaine. Selon Turpin, Ogier de Danemarck, Guérin duc de Lorraine, Gondebault de Frigie, Arestaigne roi de Bretagne, et quelques autres preux étaient aussi ensevelis là. — Le tombeau de saint Romain, comme ceux des premiers chrétiens, n'était qu'une de ces boîtes en pierre où les disciples du Christ, sculptés à la file et enveloppés de draperies païennes, ressemblaient autant à des sénateurs qu'à des apôtres. Celui du paladin était d'une forme à peu près pareille, mais légèrement soulevé de terre par quatre pierres carrées : à l'entour des parois, semées de poissons et d'oiseaux, serpentaient des pampres enroulées et des rameaux de vignes chargés de raisins; c'était la vigne parabolique, symbole de foi, de vertu et d'obéissance; les feuilles n'en étaient point percées à jour comme elles le furent plus tard; mais taillées à plat et en bas relief. Au centre et à toutes les faces était gravé le monogramme de Jésus encadré dans une gloire ovale, et une statue colossale de Roland, en marbre des Pyrénées, était couchée sur le tombeau avec la *Durandal de longue durée* à sa tête et l'olifant d'ivoire à ses pieds. — Maintenant, si nous comparons le sépulcre de Josfred aux deux autres, nous remarquerons un travail déjà moins

simple et plus orné qui fait pressentir les richesses architecturales du treizième siècle.

— Pardonnez-moi, mon père, dit Geoffroy prosterné, si en ce lieu, où je ne devrais que prier et me taire, je vous poursuis encore de mes plaintes insensées! Mais, puisque je n'ai pu m'épancher dans votre sein, laissez-moi achever sur votre cercueil la confession de ce que souffre mon ame! j'ai tant besoin d'exhaler ce que j'ai là! — Voyez-vous, il se fait en moi un travail puissant, et je ne puis toucher du doigt les mille fantaisies confuses qui me bourdonnent ensemble au cerveau. C'est un chaos que ma pensée, un chaos où tout se mêle, se heurte, se confond; des rêves de guerre, d'isolement, de voyage et de volupté; des besoins profonds de faire mon œuvre; mais de ces désirs vagues, incomplets, bornés, qui ébranlent une intelligence encore trop faible. — Je suis tout-à-fait triste ou tout-à-fait joyeux, et ma tristesse est, comme ma joie, sans motif, sans but. — J'ai le cœur tendre et la tête forte; je suis sensible, indolent et inexorable; je demande à chanter comme le cygne et à voler comme l'aigle. — J'éprouve tour à tour le besoin de prier, de combattre, d'approfondir les vérités anciennes et de découvrir des vérités

nouvelles, d'écouter tout ce qui a une voix et de me faire comprendre de tout ce qui a une ame! — J'aperçois durant les nuits de jeunes vierges qui rougissent à mon nom; je voudrais être aimé du monde entier, et je me surprends parfois à m'écrier : Je t'aime! sans que cela s'adresse à personne; ou bien je suis prêt à pleurer sans savoir pourquoi. — Il y a aussi des instants où je voudrais recommencer ma vie, n'avoir point vu ce que j'ai vu, et voir ce que je ne verrai pas; et, entre toutes ces idées, il n'en est pas une seule qui, plus fidèle que les autres, se familiarise avec moi, s'endorme quand je m'endors, s'éveille quand je m'éveille, et me fasse délicieusement frémir comme le baiser d'une lèvre mystérieuse! — J'attends, je vais et je viens, je cours en homme égaré; c'est comme un escalier noir et inconnu que je monterais la nuit! J'interromps brusquement un sillon presque achevé pour en commencer un nouveau, j'ai peur de mettre mille pas où il n'en faut qu'un peut-être, j'ai peur de marcher trop lentement ou de dépasser un but que j'ignore. — Le souvenir de ma mère elle-même, que j'ai perdue, enfant, n'a plus d'attrait pour moi; j'en suis venu à me dire que ses consolations eussent

échoué contre mes peines, et je souhaite d'autres baisers que les siens ; et, après, j'en ai des remords, je me trouve méchant, je rougis de honte; mais aussi je ne sais quel espoir coupable et doux! — Voilà encore une chose qui me remplit d'épouvante. — Le vice ou la vertu, c'est l'occasion souvent, et moi, j'ignore ce qui est le bien, j'ignore ce qui est le mal, je suis sans cesse exposé à prendre l'un pour l'autre, mon salut ou ma perte dépendent d'un souffle. — O vous qui êtes au ciel, ayez pitié de moi! mon passé est mort avec vous, aujourd'hui; découvrez-moi le secret de mon avenir, annoncez-moi ce qui ne m'a point été révélé dans mes prières, faites jaillir la source du rocher, comme Moïse. A quoi suis-je prédestiné? où est l'orient de ma vie? de quel côté se lèvera le soleil? d'où viendra pour votre fils la lumière, la vérité, la mission qui rend l'homme vénérable? Dites-moi que je ne suis pas un de ces errants, un de ces réprouvés, un de ces pèlerins éternels qui sont condamnés à chercher toujours sans trouver jamais!... Dites-le-moi, dites-le-moi, si vous ne voulez pas que j'envie votre linceul, ô mon père!...

Le jeune homme retint son haleine, et, cour-

bant le front jusqu'à terre, il écouta : son corps frissonnait dans l'attente, et son cœur battait à se rompre. Mais rien ne remua, rien ne s'éclaira, rien ne parla autour de lui. Point d'autre clarté que la petite lampe, point d'autre bruit que quelques gouttes d'eau qui filtraient de la voûte! partout le silence et l'immobilité glacée. Il se releva avec désespoir.

— Eh bien, puisque la bouche de mon père reste muette, ce n'est plus à lui seulement que je m'adresse, mais à vous tous qui êtes couchés ici, et qui devez avoir maintenant la science prophétique! je vous interroge tous à la fois, capitaines, rois, conquérants, religieux, je vous évoque, je vous conjure!... Qui de vous me sera secourable? qui de vous m'apprendra ce que je suis, et ce que je serai, quel sera le commencement et quelle sera la fin, comment se nouera et se dénouera ma vie? Je vous demande trop, peut-être, mais qu'un seul me réponde : Fais ceci ou fais cela, comme mes frères me l'ont dit, et je le croirai, je lui obéirai, je l'adorerai comme un oracle de Dieu! — Si c'est trop vous demander encore, inspirez-moi seulement, donnez une voix à ma conscience. — O mort! exauce le vivant qui te prie! Et toi, passé, révèle au

présent le mystère de l'avenir ! Mon Dieu, mon Dieu ! ne sortira-t-il pas une lueur d'entre les fentes de ces tombeaux ?

Je m'agenouille devant vous, ô Romain ! devant vous qui avez été un martyr ici-bas, et qui êtes un saint là-haut ! — C'était une belle âme que la vôtre ! — Être aussi simple que juste, aussi juste que fort, posséder la foi qui dissipe les ténèbres du cœur, consoler celui qui souffre et prier pour celui qui travaille, s'immobiliser par l'extase en face des grands spectacles de la création, et espérer dans le ciel une sérénité éternelle, comme le soleil ! — Mais hélas ! votre semence n'a-t-elle pas pourri dans nos sillons ? Les chrétiens d'à présent sont-ils dignes de l'héritage sacré ?... Quant à moi, suis-je assez pur pour le recueillir ? serai-je assez fort pour le garder ? M'est-il réellement possible de ne songer qu'à Dieu, de ne m'épancher qu'en Dieu, de rester toujours attaché à Dieu comme l'enfant à la mamelle de sa nourrice ; de rompre tout commerce avec la terre, et d'atteindre le ciel par le mépris des hommes ?... Hélas ! conseillez-moi, saint martyr !... Muet aussi !... eh bien, au guerrier, maintenant !...

Comme il se tournait vers le tombeau de Ro-

land, un reflet lumineux de la lampe tomba sur la Durandal, et fit resplendir l'acier de la large lame, l'ivoire de la poignée, l'or de la croix et le béril du pommeau. — Rudel s'approcha plein de confiance.

— Tu es mon aïeul, toi, antique seigneur de Blaye, et tout enfant, j'ai appris à t'aimer et à t'admirer! — Quelle œuvre tu as accomplie, ô conquérant! — Tu as exalté la foi chrétienne et répandu la gloire de Dieu dans l'univers, mis à mort les ennemis de la nouvelle loi, vengé le sang de Notre-Seigneur, et aidé ton maître à établir l'unité de force et de vérité parmi les hommes! — J'ai souvent envié une de ces voix toutes puissantes qui ébranlent les fondements des villes, un de ces noms illustres qui, jetés au vent par une seule bouche, éveillent des milliers d'échos; j'ai souvent rêvé d'illustrations soudaines, de conquêtes impossibles, de royaumes bouleversés par moi...

Il toucha l'olifant poli.

— Le voilà, ce cor dont le son ralliait tes guerriers et glaçait le courage de tes ennemis; cet olifant, qu'on a dit plus sonore que cent clairons, et retentissant comme le tonnerre! — J'oserai l'approcher de mes lèvres et t'appeler.

— C'est aujourd'hui l'anniversaire de ta mort. Allons, lève-toi à ce signal, statue de marbre!

Geoffroy porte le cor à sa bouche et souffle dedans. — Aussitôt il se fait un fracas si terrible dans la crypte, qu'il est pris d'épouvante et qu'un nuage lui voile les yeux. — On dirait que le vent gronde et s'engouffre sous les cintres, que la grêle pétille sur les dalles tumulaires, que tous les piliers éclatent du haut en bas, comme des chênes foudroyés. — C'est un mélange inoui de pas qui traînent, d'étoffes qui se frôlent, d'ossements qui se choquent, de voix qui parlent, de cloches qui sonnent; ce sont des mugissements, des sifflements, des déchirements partout; enfin, il n'y a plus que Rudel d'immobile et de muet. — Il est comme pétrifié, et ses cheveux se dressent sur sa tête, et toujours l'illusion grandit dans son cerveau. Il voit l'énorme statue s'animer, ouvrir les yeux, se remuer, se lever... Alors ses deux genoux fléchissent, et il tombe à la renverse, tout d'une pièce, évanoui!

L'enceinte de la chapelle s'est élargie, la voûte s'est déchirée, et tout le drame de Roncevaux se déroule devant lui avec les formes un peu flottantes et les transitions brusquées du rêve.

Il assiste au massacre des chevaliers chrétiens, qui ont mis Dieu en oubli sous leurs tentes impures; il entend la voix de ceux qui meurent et de ceux qui veulent fuir ébranler les échos avec ce cri : Roland, à notre aide! Roland, secours-nous! Roland, venge-nous! — Puis, du haut de la montagne de Cézère, se précipite au milieu des infidèles un homme plus rapide et plus inexorable que la foudre; il les rejette loin de lui, comme les cailloux que la mer roule sur le rivage un jour de tempête; et, de toutes parts, les têtes, les jambes, les bras volent en pièces, comme des épis de chair fauchés par sa formidable main. — Puis l'invincible, resté seul des deux armées, se couche sous un arbre, dans un beau pré vert, au-dessus de Roncevaux; et c'est là qu'après avoir baisé son épée en pleurant beaucoup, demandé grâce pour lui et pour ses frères, s'être signé sur tous les membres, il s'endort du sommeil éternel. C'est là que le vieux Charlemagne vient se déchirer la face avec les ongles, s'arracher la barbe et pleurer inconsolable. C'est là qu'apporté par une nuée lumineuse et bleue, saint Michel descend chercher l'âme du héros chrétien, pour l'offrir à Dieu, tandis qu'une grande volée de cavaliers noirs,

qui laissent derrière eux un sillon de soufre, entraînent aux enfers le Sarrazin Marsires.

Ensuite la vision s'absorba dans une immense lueur, le ciel et la terre disparurent ; il n'y eut plus qu'une masse éblouissante de lumière, comme si le soleil s'était augmenté de tout l'espace. Peu à peu, Geoffroy vit se dessiner au fond une épée qui grandissait démesurément : l'alpha et l'oméga gravés sur la lame s'élargissaient à mesure ; une main gigantesque tenait la poignée ; les branches de la croix s'étendaient de l'orient à l'occident. Charlemagne et Constantin, debout aux deux extrémités, portaient le globe impérial ; Dieu les bénissait d'en-haut, et des rayons de la grâce arrosaient leur tête puissante !....

Geoffroy jeta un cri et s'éveilla. Il parut un instant recueillir ses idées, courut vers le tombeau, et, posant une main sur la Durandal, et l'autre sur le cœur de l'immobile statue :

— Je serai soldat ! s'écria-t-il.

II

LA RÉVÉLATION.

Les scènes de la chapelle avaient produit une forte impression sur Geoffroy, et ce souvenir ne le quittait plus, car l'attrait du merveilleux devait naturellement subjuguer un si jeune cœur. Il ne voyait que Roland, ne parlait que de lui, ne pensait qu'à lui. Il avait toujours des champs de bataille sous les yeux, et toujours il entendait sonner des clairons à son oreille. Le jour, il s'arrangeait à l'avance mille expéditions pleines de dangers et de coups d'épée; la nuit, des troupes armées passaient au galop à travers ses rêves. Puis il essayait l'une après l'autre les ar-

mures de ses ancêtres, et, chaque matin, faisait parader dans la cour d'honneur la garnison du château. Il était fier, il était serein, il se livrait à la joie!

— O mon vaillant Foulques, disait-il souvent, j'ai une épée qui vaut bien la tienne; ce n'est pas un mourant, c'est un mort qui me l'a donnée!

Cet enthousiasme dura quelques jours. Un soir, il fut tout surpris de se trouver du vide et de l'ennui dans l'âme; mais il songea à la perte si récente du comte Josfred, et prit cela pour de la douleur. — Le lendemain, il devint distrait, pensif, préoccupé; puis les désirs infinis recommencèrent à bourdonner peu à peu; ses idées ne suivirent plus sans dévier la ligne qu'il leur avait tracée, et les fantaisies qu'il croyait envolées bien loin, revinrent lui faire admirer le reflet de leurs ailes et lui demander un sourire. — Il y avait au fond de lui quelque chose d'opprimé qui se plaignait, et comme un vague sentiment de regret. — Alors, inquiet de ce malaise, qu'une vie solitaire augmentait de plus en plus; et pour s'affermir dans sa vocation, il visita les forteresses voisines de Blaye; mais quand il avait atteint le plateau des tours, au lieu d'en étudier

avec soin les dispositions défensives, il se mettait à suivre des yeux un petit nuage qui s'en allait. Parfois, il recherchait à travers la contrée les traces des Normands et des autres conquérants barbares; mais loin de lever la tête vers une colline de sable rouge, qui semblait encore humide du sang des Sarrazins, dont il s'était fait là quelque massacre, il regardait plutôt à ses pieds une haie d'aubépine où chantait un invisible oiseau; puis encore, il descendait de cheval, rien que pour s'asseoir au bord d'une source, pour en écarter les herbes et se mirer dans l'eau pure. — Rentré au château, il s'enfermait avec l'histoire de ces hommes forts qui atteignaient leur but malgré tous les obstacles, géants, monstres, tempêtes, ligues infernales, eh bien, il s'intéressait moins aux blessures de la guerre qu'aux peines de l'amour, au plus hardi qu'à la plus douce, à la lutte sanglante de deux chevaliers qu'à la tendre causerie de deux amans sous les arbres d'un préau.

Le printemps était magnifique, les belles journées effaçaient peu à peu les souvenirs de la nuit lugubre, et l'azur des cieux faisait oublier au jeune homme les voûtes de l'humide souterrain. Chaque jour sa résolution chancelait davantage;

il s'agitait en vain pour trouver quelque repos, et dans son cœur mal fermé se glissaient toujours mille objections furtives qui restaient sans réponse!

Or, un matin où il était au réveil encore plus seul et plus ennuyé que de coutume, arriva son ami d'enfance, le poète Bertran d'Alamanon qui venait le chercher pour l'emmener avec lui en Provence, et le décida facilement à ce voyage.— Ils partirent le jour même.—Durant la route, au milieu de cent confidences ébauchées, Geoffroy fit un aveu presque timide de ses projets à l'insouciant et joyeux rimeur :

—Mon ami, s'écria celui-ci en riant, je consens à devenir sage, si jamais tu deviens soldat. Quoi? tu augmenterais le nombre de ces écervelés qui trouvent fort gracieux d'aller se faire tuer je ne sais où, pour je ne sais qui, et fort chrétien d'égorger vingt hommes dans une bataille! Quoi? tu courtiserais la gloire des armes, cette vieille femme, laide et féroce, qui a des poils au menton et des dents de sanglier. — Par bonheur le fou sera là pour t'épargner une folie pareille.

Geoffroy éprouva un secret plaisir d'être contredit.

Le lendemain, comme ils passaient devant Langon, ils aperçurent de nombreuses barques

amarrées au rivage : deux jeunes gens qui étaient assis sur un rocher les appelèrent à haute voix, et leur crièrent d'aborder. Ayant reconnu Élias Rudel de Bergerac, cousin de Geoffroy, et Savari de Mauléon, ce gentilhomme qu'on surnommait *le chef de toute courtoisie*, ils approchèrent du bord et mirent pied à terre.

—Mes chers cousins, dit Élias, nous avons ordre de ne pas vous laisser repartir sans avoir payé un tribut à la châtelaine de céans. Madame Doëte de Bénanguès qui a rassemblé aujourd'hui chez elle des amis de Provence, d'Aquitaine et du Languedoc, désire vous compter parmi eux, surtout Geoffroy qu'elle a entrevu de loin en loin et paraît estimer fort déjà.

Le fils de Josfred répondit que son deuil lui défendait de prendre part à ces fêtes. En vain Élias et les autres redoublèrent-ils d'instances, lui jurant qu'il y avait là une simple réunion d'amis, et non point une fête bruyante; il avait déjà remis le pied sur la barque, lorsqu'un page accourut et lui présenta un rouleau de parchemin. —C'était une invitation écrite et signée par Doëte elle-même.— Il se sentit rougir innocemment, ne résista plus, et tous quatre montèrent au château. —Chemin faisant, Mauléon lui apprit que Foul-

ques et Arnaud étaient entrés la veille au service du sire de Born, le victorieux défenseur de l'Aquitaine, et que lui, Savari, devait les imiter.

—Trois étourneaux pris d'un coup de filet! répliqua d'Alamanon, ce damné Bertran de Born, qui cherche des recrues partout et a peut-être eu vent de tes beaux projets, ami Rudel, tâchera sans doute de te séduire aussi; mais je l'en empêcherai bien.

Geoffroy baissa les yeux et se tut.—

Dans une chambre haute du château, une douzaine de jeunes femmes étincellantes de grâce et de parure entourent la belle Doëte, qui porte une robe de velours vert à grand feuillage de Venise, et, sur l'épaule, des nœuds de brillants d'où pendent plusieurs rangs de perles : toutes se pressent vers une fenêtre encadrée de fleurs et de verdure, et de là, sans être aperçues, elles peuvent voir librement les promeneurs.

— Je m'en vais jouer un jeu qui vous plaira, mesdames, dit la vicomtesse de Bénanguès, je vous nommerai vos amants à mesure qu'ils passeront.

— De grâce, ne le faites pas, Doëte...

— Oui-dà, ma gente Agnès de Montferrand, vous prenez vite la réplique. — Oh! vos mains jointes et vos yeux suppliants ne me désarmeront

point.—Tenez, voici le sire de la Bacalaria, votre amant, qui traverse l'avenue : penchez-vous donc un peu pour l'admirer. — Pourquoi faire l'étonnée? croyez-vous cacher si bien votre petit cœur qu'on ne puisse y lire? Vous en êtes au premier, quand vous en serez au second, vous vous cacherez mieux.

— Oh ! je n'aimerai jamais que lui !...

— Comme cela ment, ces blondes. — A vous, comtesse de Die. — Quel est donc ce jeune rieur là-bas?... c'est Rambaud d'Orange, pensez-vous; un cavalier que je trouve beau et qui me trouve belle, qui m'aime et que j'aime aussi : ce n'est pas Dieu qui l'a fait poète, c'est moi !...

— Hélas! soupira la comtesse, puisse-t-il ne pas demander à d'autres ce que je lui ai donné !

— Approche, Clara d'Anduse; n'est-ce point Gaucelm Faidit, ton amoureux, qui entre dans la grande allée?...

— Tu railles, Doëte; il est trop maussade et trop laid pour qu'on en veuille.

— Oui; mais il ne se promène pas seul, et Hugues de Saint-Cyr, qui l'accompagne, n'est ni laid, ni maussade, celui-là; regarde comme son suzerain de Mauléon l'a mis en bel équipage !

— Il n'est pas encore assez grand pour que je lui accorde rien.

— De l'ambition, ma chère, prends garde; l'ambition nuit à l'amour! — Je te souhaite de ne pas le trahir la première. — Eh!... la petite Marie de Ventadour qui s'en est allée se cacher dans un coin!... quelle frayeur elle a, mon Dieu! — Donnez-moi la main, et venez, novice que vous êtes : ne voulez-vous pas qu'on vous montre le Napolitain Matheolus d'Arcussia?... Bon, la voici prête à pleurer et rouge comme cette fleur!..

Elle cueillit une rose sur la fenêtre.

— Tenez, enfant, elle vous ressemble ; vous la lui offrirez, et il vous rendra un baiser. — Consolez-vous. — J'aperçois Élias Rudel qui cause avec Savari sous les charmilles. Stephanette, c'est Bertran d'Alamanon qui est près d'eux, n'est-ce pas?...

La femme à qui s'adressait Doëte était d'une taille majestueuse. Ses cheveux noirs bouclés, sans fleurs ni perles, retombaient de toute leur longueur sur ses chastes épaules : elle avait le profil grave, la bouche fière et l'œil inspiré d'une prophétesse. — On la nommait Stephanette de Gantelmi, dame de Romanin.

— Madame, dit-elle, un mot de plus et je reprends le chemin d'Arles..

La vicomtesse de Bénangués se mit à rire aux éclats.

— Vous êtes pâle comme ce lis, vous, c'est le contraire de la petite. — La belle équipée! — L'une pleure et l'autre se fâche, l'une est écarlate et l'autre blême à faire peur. — Il est temps que j'arrête le jeu.

— Mesdames, interrompit Clara, connaissez-vous le gentilhomme qui donne le bras à d'Alamanon, ce beau jeune seigneur en surcot noir, avec une cape grise sans fourrure et sans broderie?

— C'est, je pense, répliqua vivement Doëte, le vicomte Rudel de Blaye. — Eh bien, niez à présent que je sois la plus vertueuse : je vous ai nommé vos amants à toutes, et je vous défie de me nommer le mien.

— Peut-être le choix est-il trop difficile en effet? répondit la comtesse de Die.

— Peut-être encore, ajouta la belle Montferrand, que madame a de l'expérience et sait se cacher ?

— Peut-être enfin, dit Stephanette, n'avez-vous pas un amour, mais seulement un désir à cette heure ?... Vous croyez donc que c'est le vi-

comte de Blaye, ce jeune homme en deuil, là-bas?...

— Vous prenez toutes votre revanche, et vous avez raison; mais il est cruel de faire languir si long-temps nos chevaliers. — Descendons, mes douces amies, et pas de rancune, au moins!

Ce fut un cri unanime de joie lorsqu'elles parurent, et les entretiens galants se nouèrent aussitôt. D'Alamanon présenta Geoffroy à Doëte, qui lui sourit gracieusement, lui donna sa main à baiser, et reprit, comme à regret, avec Élias et Savari placés près d'elle, un entretien qui semblait avoir cependant tout l'abandon de l'intimité.

— Vous en serez pour vos galanteries, leur disait-elle à voix basse et en riant, car je veux être éternellement fidèle à mon époux, le vicomte Gavaret, seigneur de Langon et de Saint-Macaire.

— Allons, observa Élias, quelles idées vous viennent là!... Ne faut-il pas avoir un mari pour le monde et un amant pour soi, l'un pour le jour et l'autre pour la nuit? C'est de toute justice, madame.

— Savez-vous que votre cousin a vraiment fort bonne tournure?...

— Ne nous faites pas repentir de l'avoir amené ici!

— Je n'aime point les jaloux, sire de Bergerac.

L'ivresse de la fête croissait de plus en plus ; le parfum des fleurs se mêlait au parfum des femmes, et le bruit des instruments accompagnait les chansons amoureuses. — Geoffroy oublia vite les remords qui lui restaient d'être venu, et, comme il surprenait toujours les regards de Doëte attachés sur les siens, d'étranges frissons lui coururent le long des membres, et il se jeta dans les jardins pour cacher son trouble et se rafraîchir au grand air. — Alors un homme qui le suivait depuis quelque temps s'approcha de lui et le salua :

— Vicomte Geoffroy, dit-il, je m'appelle Bertran de Born, seigneur de Hautefort, et je désire que mon nom vous devienne familier comme celui d'un compagnon d'armes. — Ne me refusez pas ce que j'ai obtenu de vos frères. — Vous êtes Aquitain ; moi je veux sauver l'Aquitaine. C'est une atroce position que la nôtre, et le pape Alexandre l'a bien définie. En effet, nous sommes toujours les victimes d'une oppression étrangère, toujours placés entre les deux rois d'Angleterre et de France comme entre deux marteaux !... Quel parti prendre ?... nous ne

sommes pas assez forts pour lutter en face contre nos tyrans : eh bien, animons leurs passions viles ou généreuses, fomentons leurs querelles, semons la discorde parmi leurs familles, détruisons-les l'un par l'autre ! — Voilà mon plan, voilà mon but, et je réussirai si on me seconde. — Nos affaires sont en bon train, car un jeune fou occupe le trône de France, et les fils du vieux Plante-Genest me serviront à merveille : *Rassa* est faible et indécis, *Marinier* plus léger qu'un étourneau, *Oui et non* plus ambitieux qu'un lion, et je les tiens tous les trois sous ma main. — Il y aura de la gloire à gagner ! Voulez-vous en être ?... Je suis Bertran de Born, le poète soldat, celui qui anéantit des armées avec une épée et brûle des villes avec un sirvente !...

— Hier, répondit Geoffroy en soupirant, j'aurais peut-être accepté vos offres, mais tout est changé aujourd'hui ; j'aime mieux vos vers que vos faits d'armes ; je vous suivrais plutôt comme poète que comme guerrier.

Le sire de Born frappa violemment du pied et grommela entre ses dents :

— Ah !... pourquoi n'y a-t-il pas que la guerre ?... Je m'en veux à moi-même d'avoir une double face !...

Ils gardèrent un instant le silence. — A vingt pas d'eux se tenait debout un vieillard qui paraissait les observer avec attention, un beau vieillard, robuste et blanc ; son visage à longue barbe était voilé d'une douleur calme, sereine et impénétrable comme celle des apôtres.

— Jeune homme, dit-il en abordant Rudel, je veux vous apprendre aussi qui je suis. — Je m'appelle Évangélista de Glandevez, et j'habite la cité d'Arles : j'ai suivi le pieux Louis VII à la croisade, et j'y ai connu votre père; un seigneur de foi, que le comte Josfred! J'ai été vaincu, chassé, ruiné, comme le roi, comme Josfred, comme tous les autres, et je n'ai rapporté d'Orient que deux choses, mon honneur et mon épée !...

Il la tira solennellement du fourreau; elle était percée de trous depuis la garde jusqu'à la pointe.

— A chaque bataille je creusais un trou à la lame. Il n'y a plus de place, ma carrière de soldat est finie. — Maintenant je suis armurier et sculpteur ; j'embellis l'église d'une main et je la fortifie de l'autre ; j'orne le portail des temples avec mon ciseau et j'arme les jeunes bras comme le vôtre avec les glaives que je fabrique!

Le vieillard se retourna vers Bertran de Born, lui lança un regard de courroux, et continua ainsi :

— Madame de Bénanguès m'a fait venir pour un travail qu'elle veut me commander, et j'en remercie Dieu, ô fils de Josfred, car je vous préserverai contre les tentations du mauvais génie ! — N'écoutez pas tout ce que celui-ci vous dira, c'est un homme impur qui a fait de son épée un instrument d'égoïsme et d'ambition, un homme injuste qui fomente des troubles entre les nations chrétiennes, à cette heure où elles devraient s'unir pour la croisade, puisque le Coran est dans la joie et l'Évangile dans les larmes. — Il n'y a qu'une guerre, et c'est la guerre sainte !...

— Ah ! s'écria Geoffroy, portant la main du vieillard à ses lèvres, que ne vous ai-je rencontré un jour plus tôt ?...

Quelques femmes, poursuivies par des jeunes gens, fuyaient sous une allée. Geoffroy oublia les paroles sévères d'Évangélista pour les plis des robes flottantes.

— Hélas, mon fils, défiez-vous de la Magicienne !

Comme il parlait encore, une troupe de da-

mes et de seigneurs accourut bruyamment, conduite par d'Alamanon.

— Venez, criait le poète, venez délivrer Geoffroy qui est tombé dans les griffes du diable! — C'est toi qui es le diable, Bertran de Born, et je veux pourtant essayer de te convertir. — Or çà, je proclame la Volupté reine du monde! — Jouons franc jeu, capitaine : as-tu jamais rien vu de plus beau que cette femme?...

Il montrait Stephanette. — Alors Bertran de Born laissa éclater sa fougue et répondit d'une voix tonnante :

— Oui, j'ai vu un plus beau spectacle; c'était le cadavre d'un ennemi couvert de cinquante blessures. — La Guerre seule est la reine du monde! — Point de paix! Toute heure est propice aux combats. Ma vie, c'est la guerre; mon palais, c'est une tente; mon vêtement, c'est une armure! — Je n'ai qu'un mot à dire, et les premiers barons du Périgord, les comtes d'Angoulême, de Foix et d'Armagnac, se hâtent de planter leur bannière autour de la mienne. — L'amour peut valoir quelque chose, mais la guerre vaut tout : j'ai une maîtresse qui préfère à des rois et à des fils de rois Bertran de Born, qu'elle appelle son amant et son maître; eh bien, ses baisers ne me

rendent pas le cœur plus doux, et j'aime mieux un champ de bataille que son alcôve! — Mon vrai bonheur, c'est la guerre, la guerre toujours! Si je suis en paix, il faut que je fasse de la satire!...

— Prenez garde, ô Geoffroy, repartit le sire de Glandevez avec un accent persuasif; les mauvaises paroles corrompent les bonnes mœurs! — L'homme qui vient de parler est indigne du nom de soldat, car il aime les combats pour l'or, la jouissance et le renom qu'ils lui rapportent. — Certes, il y a loin d'un chevalier pareil aux rigides chevaliers du Temple, aux héros de l'Euphrate et de l'Oronte, qui, armés de foi au dedans et de fer au dehors, ne craignent ni le nombre ni la fureur, triomphent avec modestie et meurent avec joie! Il y a loin de la guerre qu'il fait ici à la guerre qu'ils font en Orient!— Noblesse, Noblesse, parmi eux sont tes fils et tes frères : ne les secourras-tu point? ne puniras-tu point les infâmes trahisons des Grecs? n'auras-tu point aussi ton *champ du sang*, comme les Infidèles l'ont eu près d'Artésie ?

— Eh! répliqua d'Alamanon, nous ne voulons pas de mal aux Sarrazins. N'est-ce pas le peuple

le plus voluptueux et par conséquent le meilleur peuple de la terre?...

—Tu ne crois donc pas à Dieu, jeune homme?

— Si; mais je n'en crois que ce qu'il faut. Pourquoi hocher la tête, seigneur?...

— Parce que l'avenir m'épouvante!... Les hommes mènent une vie trop large maintenant. — La dégénération des races est arrivée par la débauche; la licence des idées a produit les schismes, et les désordres de la noblesse enfantent les révoltes : le mal aura son arbre généalogique! — Oui, l'avenir m'épouvante; car les jeunes gens tournent en dérision la parole des vieillards, et recherchent de faux plaisirs qui tuent à la fois leur ame et leur corps...

—Cela t'effraie-t-il aussi? demanda Bertran à un jeune homme frêle et blond qui souriait, appuyé sur son épaule.

—Non, répondit Rambaud d'Orange. Amour, dusses-tu me faire mourir frais, jeune et plein de santé, amour, je me livre tout à toi sans réserve.

Et il jeta un regard voluptueux sur le cercle des femmes qui écoutaient en silence avec un intérêt croissant : ces querelles courtoises, où elles jugeaient toujours en dernier ressort, étaient

fréquentes dans les réunions de cette époque, et les troubadours en ont rédigé ou composé un grand nombre sous le nom de *Torneyamen*. — Geoffroy n'était pas moins attentif. — Hélas ! il commençait à vivre après l'avoir tant souhaité : la lutte de ces caractères, la confusion de ces systèmes troublaient son cœur et le faisaient chanceler. — C'est encore un chaos qu'il découvrait là ! — Le seigneur de Glandevez lui saisit vivement la main.

— N'agissez pas comme eux, vous !... Dites adieu à la grandeur, à la magnificence, au plaisir, à l'amour, pour la gloire qui donne le salut !...

— Vieilles phrases rigides qui sonnent creux, se hâta de répondre Bertran d'Alamanon. Vous êtes battu, Évangélista ; les poètes sont en force ici. — Laissez-nous vivre à notre guise, et vivez à la vôtre ; vous aimez recevoir bravement des horions, et nous préférons, nous, les baisers aux coups de lance : fort bien. — Emmenez à la croisade le plus de maris possible, et, pendant qu'ils iront guerroyer là-bas, nous aimerons ici leurs femmes !...

— Décidément, reprit le sire de Born, tu

n'es pas décidé à perdre au combat une maille de ton haubert?

— Et cela vaut mieux que de les y perdre toutes.

Évangélista leur posa ses mains sur les épaules.

— On ne sait rien de l'avenir, dit-il; mais peut-être aurez-vous la même fin comme vous avez le même nom. L'ambitieux et l'insouciant mourront peut-être moines tous les deux!

Ils se prirent à rire de la prédiction, et le vieillard ajouta sévèrement :

— Je vous le souhaite! — Jusque là suivez la vanité de vos pensées. — Quant à moi, ma place n'est point au milieu de ces scandales. Qu'avez-vous à me commander, dame de Bénanguès? apprenez-le-moi, que je puisse me retirer.

— Seigneur, on vous renomme dans l'art de la sculpture, et je voudrais avoir ma statue en marbre...

— Je ne sculpte que des images sacrées, madame!

— Et je ne suis qu'une profane, n'est-ce pas?

— Vous êtes libre de prendre congé, seigneur; je regrette que vous ayez fait un voyage inutile.

— Inutile, oh! non. Je reviendrai par Toulouse pour étudier saint Sernin.

Il la salua, et, conduisant Geoffroy à quelques pas, il lui dit :

— Un dernier conseil : c'est ici une école de volupté; fuyez! c'est ici comme aux fêtes païennes de la reine des fleurs; on n'immole pas la chair des hommes, mais la chasteté des femmes! — Retournez prier sur la tombe à peine fermée de votre père. Fuyez, mon ami...

— Restez! murmura une voix douce à son oreille, tandis qu'une main tremblante pressait la sienne.

C'étaient la voix et la main de Doëte.

—Quand on aime, dit le vieillard, c'est qu'on veut mourir!...

Geoffroy hésita.

— Quand on aime, c'est qu'on veut vivre ! dit la femme.

Et Geoffroy sentit la chaude haleine de ses lèvres effleurer sa joue. — Il abandonna la main de Glandevez, qui s'éloigna tristement.

— Oui, partez, noble vieillard : je devrais partir aussi, et pourtant je reste, et personne ne me retient, moi!...

Rudel se retourna, car ces mots étaient prononcés derrière lui. — Il aperçut un jeune seigneur dont le corps était contrefait et la figure

disgracieuse, mais empreinte de mélancolique douceur. Les femmes chuchotèrent le nom de Gaucelm Faidit avec des rires étouffés, et Geoffroy trahit un sentiment de compassion pour ce malheureux qui l'en remercia par un regard.

— Allons, s'écria Doëte, ne soyez plus distrait, oubliez tout-à-fait le mauvais prophète, et venez que nous fassions un peu connaissance.

Et il fut emporté dans le tourbillon, et Doëte ne le quitta qu'à la nuit. — C'était l'heure des rendez-vous ! Il voyait les couples amoureux se perdre sous les allées sombres : Stephanette et d'Alamanon passèrent près de lui et disparurent dans l'épaisseur du bois.

— Oh ! disait-il en marchant au hasard, elle aussi m'a quitté pour courir près d'un amant, sans doute; après m'avoir ébloui, après m'avoir enivré, elle va suspendre ses bras au cou d'un autre ! — Tous les cœurs sont pleins, et le mien seul est vide; tout est dans la lumière, et moi seul je suis dans l'ombre. — Aimer ! voici la première fois que je comprends ce désir. Être aimé, voici la première fois que je désire ce bonheur !...

Il entendit parler le long des arbres, et s'arrêta. — Quelques paroles arrivèrent jusqu'à lui.

— Je chante à votre vue comme le rossignol

devant l'étoile du soir. Dieu a mis toute sa science à vous créer aussi belle, Clara.

— Vous, Hugues, mettez toute la vôtre à devenir illustre.

— Ne m'accorderez-vous rien auparavant ?... Ayez pitié, j'embrasse vos genoux et je pleure. Ne riez pas, vous me faites mal... ou plutôt riez : il n'y a jamais eu, pour rire, de bouche vermeille comme la vôtre! suivez votre fantaisie. — Hélas ! je suis à vous plus qu'à moi !...

Un peu plus loin, dans le sentier qu'il suivait, Geoffroy aperçut une jeune fille qui appuyait sa tête blonde sur la poitrine d'un gentilhomme richement vêtu. Honteux d'être seul, il se cacha vite, afin de n'être pas surpris.

— Je t'aime, ô Marie !... c'est à ton sein que j'ai vu la première fleur de l'année, et ton sein a l'éclat de l'améthyste.

— Laissez-moi jouer avec votre épée, Matheolus.

— Et si je mourais, que ferais-tu, Marie?...

— Je demanderais à vivre pour vous regretter.

Les deux amants continuèrent leur promenade, et bientôt leurs pas s'éteignirent sur l'herbe touffue. — Geoffroy Rudel sentit qu'il pleurait.

— Partout de l'amour !... Il me regarde avec

les yeux des étoiles, me sourit avec la bouche des vierges, me parle avec l'eau des fontaines, et me caresse avec les brises : même dans ces rameaux qui se froissent, il y a de voluptueux murmures! — Et tous les amours encore qui s'épanouissent à cette heure et que je ne vois pas, tous ceux qui ne se révèlent pas à l'étranger, tous ceux dont la nuit protége le mystère! — Partout de l'amour autour de moi, excepté pour moi! — Oh! j'ai raison de pleurer!...

Un rayon de la lune lui montra Gaucelm Faidit adossé contre un arbre voisin : il regardait le ciel fixement, et bientôt ces tristes paroles sortirent de sa bouche :

— Maudit soit le jour où je suis né, car personne ne m'a jamais aimé et personne ne m'aimera jamais! — Je porte avec moi ce qui épouvante les femmes de la terre, ce qui me vaut l'abandon et l'isolement; ma laideur est le sceau de l'éternelle réprobation! — Tout-à-l'heure j'ai dit à une jeune fille qui cherchait son amant : Donne-moi un regard, je ne fais que passer, va!... Eh bien, elle s'est mise à rire et s'est enfuie. — Les autres peuvent oser près des femmes; mais la conscience de ma laideur m'ôte tout ce que j'ai là, et me rend si timide que je perds le mou-

vement et la voix; pourtant un baiser me rendrait beau, libéral, magnifique, j'en suis sûr! — Remerciez Dieu, vous qui avez la beauté du corps : la beauté de l'âme ne suffit pas sur la terre. — Oh! pourquoi ai-je reçu du ciel un cœur qui comprenne comme celui des autres, et pourquoi les femmes ne viennent-elles pas à moi comme aux autres? — C'est cette pensée qui me torture! — Que de luttes il m'a fallu pour ne pas blasphémer, pour ne pas devenir méchant, jaloux, tout-à-fait laid enfin! — Les hommes m'accablent de moqueries; mais je sens que je les plaindrais si j'étais à leur place et eux à la mienne, car Dieu est toujours resté avec moi, et je me suis amassé dans le malheur un trésor de charité!

— Ah! je te plains, moi! se dit Rudel en s'éloignant; j'ai su par Évangélista que l'amour donnait la mort, et je sais par toi qu'il donne le malheur. Qu'importe? je le bénis et je l'invoque; les obstacles irritent mon désir, ma soif redouble, mon cœur bat plus vite! — Les dangers ne sont rien pour celui qui veut. — L'amour immole des victimes sur son autel; mais avant de les frapper il les couronne de roses et les reçoit dans ses bras quand elles tombent!

Ah! qui ne voudrait de la mort à ce prix?.....

Et il buvait la rosée au calice des fleurs, se penchait vers tous les buissons pour les baiser, cueillait des feuilles qu'il appuyait sur ses tempes brûlantes. — Il errait ainsi depuis long-temps le long des avenues, lorsqu'il distingua derrière les arbres le rayonnement d'une lumière. Il se dirigea machinalement de ce côté. Plus il avançait, plus le jardin offrait de beautés et de délices, comme à l'approche d'un lieu enchanté. — C'étaient des bassins d'eau claire où flottait un léger voile de brume; c'étaient des bocages d'orangers où le soleil n'avait jamais pénétré. Les fleurs semblaient avoir là de plus suaves odeurs, le vent de plus douces harmonies, la lune des rayons plus célestes. — Il arriva enfin à l'endroit d'où venait la lumière. — C'était une aile du château, complètement enfouie sous des arbres de haute futaie; des jasmins d'Arabie et d'énormes buissons de roses grimpaient jusqu'au milieu des murailles et retombaient en pluie embaumée parmi l'herbe. — Il y avait un balcon peu élevé et une lampe derrière le rideau d'étoffe si transparente que Geoffroy voyait distinctement au travers la forme d'une femme à demi couchée. — Cette femme chanta et s'accompagna d'un luth : il reconnut

Doëte ! — Son premier mouvement fut de fuir ; mais il sourit de sa pensée et se tint debout près d'un figuier qui atteignait le niveau du balcon ; les feuilles larges et noires le cachaient. — Lorsqu'elle eut fini de chanter, la vicomtesse ouvrit le rideau et regarda le ciel qui n'avait pas un nuage, puis elle alla éteindre sa lampe. La lune était pleine et radieuse, et ses lueurs molles pénétrèrent dans la chambre. — Doëte était si près de Geoffroy que, pendant toute une minute, il n'osa pas lever les yeux : ensuite, il la vit dépouiller ses splendides habits de fête, renfermer ses joyaux dans un riche coffret et dénouer sa chevelure, qui se déroula voluptueusement ; il se reprocha de rester, mais ne trouva point la force de fuir. — Doëte n'avait gardé qu'une longue chemisette de lin ; elle se plongeait les bras dans une aiguière d'eau de rose, puis elle en remplissait le creux de sa main et la jetait en riant sur ses pieds nus, et il lui prenait un frisson qui remontait jusqu'à son sein et ses épaules. — Bientôt, elle apporta sur le balcon un vase où brûlaient des parfums, et demeura immobile, rêveuse, muette, le visage épanoui, en extase, tandis que la fumée ondulait autour d'elle en spirales bleuâtres. — Elle était éclatante comme

une statue d'argent, et l'ombre resplendissait sous sa beauté ! — Rudel serrait les deux mains contre son cœur, pour qu'elle n'entendît pas ses battements ! — Tout-à-coup, ce n'était pas une illusion, elle joignit les mains, sa gorge se gonfla, et de ses lèvres entr'ouvertes par un sourire s'échappa le nom de Geoffroy...

— Elle m'aime, s'écria-t-il, elle m'aime !

Il éleva vers le ciel des yeux reconnaissants ; mais, quand il les baissa, le rideau s'était refermé, et Doëte avait disparu ! — Le vase de parfums restait seul au milieu du balcon.

Après avoir appelé plusieurs fois la châtelaine, Geoffroy se roula sur l'herbe humide qu'il couvrait de baisers.

— O Roland, tu viens d'être vaincu par une femme dans mon cœur !... Cette vision efface la tienne, cette nuit me fait oublier l'autre, la réalité détruit la chimère !... Insensé, j'interrogeais les morts, et les vivants seuls pouvaient me répondre; le secret n'était pas dans le passé, mais dans le présent ! — J'avais pris pour la voix du prophète ce qui n'était que le premier cri de tous les jeunes cœurs énergiques, exaltés par d'antiques récits et enthousiastes de l'histoire écoulée. — D'ailleurs, n'étais-je pas déjà poète, lorsque

j'ai crié : Je serai soldat ! Le don de Dieu n'était-il pas en moi ? Avais-je le pouvoir de faire un autre choix ? — Je suis poète comme toi, d'Alamanon, comme toi, Rambaud, comme toi, Gaucelm, comme vous tous, comme les plus illustres ! — Si je n'ai pas compris de suite le but de ma vie, c'est que je n'avais pas encore la lumière, et cette lumière, c'est l'amour ! Mais voici qu'un rayon est tombé sur le trésor intérieur ; l'amour et la poésie se sont éclairés et révélés l'un par l'autre ! — J'oublie tout pour cet instant, mes pleurs pour mes sourires, mes regrets pour mes espérances, votre mort elle-même, ô mon père, pour l'avenir qui s'ouvre devant moi... je suis poète !..

Et ce fut avec une sorte de terreur qu'il ajouta :

— Je suis poète, et j'aimerai !...

III

DOËTE DE BÉNANGUÈS.

Geoffroy ne s'était pas couché de toute la nuit. — A quoi bon le sommeil qui est l'oubli, quand on a besoin de se souvenir et d'attendre? Quelle illusion eût-il pu trouver belle? N'y avait-il pas dans les pensées de son cœur plus de calme, de repos, de délices, que dans tous les rêves du sommeil? — Il ne fut donc tiré de son immobile rêverie que par d'Alamanon, qui entra chez lui dès le matin.

— Déjà levé! dit le troubadour : j'eusse été moins matinal, quant à moi, si je n'avais pas craint une nouvelle tentative de l'autre Bertran; mais

qu'il s'avise de venir, et je lui tiendrai tête. — Rudel, tu es du bois dont on taille les poètes, et pour te servir de ton épée de gentilhomme tu n'as pas besoin d'endosser le harnais du soldat. — Ainsi, que Hautefort aille de son côté; nous irons du nôtre.

— Mon ami, je ne partirai point avec toi.

— Retournes-tu donc à Blaye?...

— Non, je reste ici.

— Ah! c'est à merveille; je comprends alors ton humeur matinale. — Tu as vite fait ton chemin, à ce qu'il paraît. — Eh bien, je resterai aussi, moi, quoique ce retard imprévu puisse inquiéter la jalouse Stéphanette, qui est loin d'avoir en moi la parfaite confiance que j'ai en elle.

— Ne tourmente pas celle qui t'aime : retourne en Provence.

— Après tout, je ne devais partir que ce soir, et le soleil se couchera peut-être autrement qu'il ne s'est levé. Au revoir, Geoffroy.

Lorsque le réveil interrompt brusquement un de ces rêves comme nos nuits propices nous en apportent quelquefois, on referme aussitôt les yeux parce qu'on espère ressaisir l'adorable vision : c'est ainsi que, resté seul, Geoffroy se hâta de renouer ses pensées autour de l'idole

charmante qui lui souriait. Il trouvait tant de charme à songer qu'il y avait à quelques pas une femme pensive comme lui, rêveuse comme lui, et rêveuse du même souvenir, pensive du même bonheur! — Mais bientôt le nuage flottant et vaporeux se déchira, les formes illusoires se dessinèrent plus nettement, le fantôme prit un corps, et la rêverie amena le désir dans le cœur du jeune homme. Il se dit qu'il devait chercher à voir sans retard la femme aimée; car il voulait qu'elle fût Doëte pour lui avant de redevenir la vicomtesse pour tous.

Tandis qu'il marchait à pas discrets le long des corridors, il vit accourir derrière lui une espèce d'homme fort petit, fort gros, fort sale et fort laid, qui boitait d'une jambe et n'avait qu'un œil. Cet inconnu portait un justaucorps de buffle troué à toutes les faces et qui faisait ressortir la parfaite rondeur de son ventre; un sabre démesuré lui aboyait aux talons avec un bruit de ferraille, et son énorme tête, où pleuraient quelques mèches de cheveux d'un blond fade, était grotesquement coiffée d'une toque crasseuse. — Il vint se poser avec tous ses avantages devant Geoffroy, et dit :

—Seigneur, Bertran de Born, à qui j'appartiens

pour l'heure en qualité d'homme d'armes, est venu hier vous demander vos services, et je viens aujourd'hui vous offrir les miens. — Voyez par moi comme ce capitaine n'a guère soin de ses alliés ; je meurs de faim et je dépéris à vue d'œil. Tirez-moi de la misère, seigneur ! — Je devine que vous êtes poète, eh bien, Grimoard *le Lombard* sera votre jongleur, il chantera vos vers et vous accompagnera de cour en cour, la citole en sautoir.

Geoffroy, qui voulait se débarrasser au plus vite du piteux solliciteur, lui répondit :

— Soit, je vous prends, vous êtes à moi.

Et il continua son chemin ; mais Grimoard le suivit impitoyablement.

— Ah ! seigneur poète, quelle reconnaissance je vous ai !... C'est un bon marché que vous faites là, au moins ! — N'allez pas consulter mes camarades à mon endroit : ce sont des mauvais plaisants, des *Galiadours*. — J'ai mille talents, seigneur, et une facilité prodigieuse pour apprendre ce que je ne sais pas ; je n'ai point une voix cassée comme un pèlerin qui chante pour la canaille ; mais, au contraire, mon gosier est plein d'harmonie. — Puis, s'il vous arrive des affaires d'honneur, je serai là, le jongleur rede-

viendra guerrier, et après vous avoir aidé de sa voix, il vous aidera de son épée.

Geoffroy marchait toujours ; Grimoard le suivait toujours.

— La belle vie que nous aurons, une vie errante et libre ! — Nous serons hébergés partout, fêtés partout et partout admirés ! — Nous n'aurons que des courtines blanches à nos lits et des habits neufs sur nous !...

Cependant Rudel ne se souciait pas qu'il le vît entrer chez la vicomtesse, et lui dit avec impatience :

— Je vous répète que je vous prends à mon service. Allez-vous-en.

Grimoard *le Lombard* fit sa plus gracieuse révérence, et descendit clopin-clopant un escalier qui se trouvait là.

Précédons Geoffroy dans la chambre de Doëte ; car, à présent que nous connaissons les pensées du jeune homme, il faut connaître les pensées de la femme. — Elle est assise près d'un vase de fleurs, et parfume devant un miroir d'acier poli sa chevelure qu'elle vient de peigner.

— Il peut arriver, je suis prête ! — Comme je l'ai vite séduit, ce pauvre enfant qui n'avait point encore quitté son château natal ! comme je

l'ai vite étourdi, ce beau papillon à peine envolé de sa coquille : je n'ai plus qu'à lui brûler les ailes pour qu'il tombe sur mon sein ! — Dès cette nuit, j'avais pensé qu'il oserait : il y avait là un figuier si commode à l'escalade ; mais il aura craint de m'irriter, le timide amoureux. — La splendide nuit qu'il faisait, pourtant!... Dieu sait si j'eusse résisté ! — Ce matin, il viendra, j'en suis sûre. J'ai laissé ma porte entr'ouverte, afin qu'il n'eût pas un seul obstacle. — Lui qui aime pour la première fois, il a dû veiller tout le temps et croire que je veillais aussi ; mais j'ai dormi d'un voluptueux sommeil. N'importe... je veux qu'il garde son illusion : j'ai réparé le désordre de mes cheveux, j'ai rajusté ma chemisette de lin, et me voici telle qu'il m'a vue au balcon, telle que si je ne m'étais point couchée. — Songer que je vais l'avoir à mes pieds tout-à-l'heure, le prendre dans mes bras, faire de lui ce que je voudrai !... O mystères de son premier amour, que j'ai hâte de vous connaître! O premiers fruits de cette jeune branche, que j'ai hâte de vous cueillir! — Sa peau d'enfant doit être blanche aux yeux et douce au toucher comme celle d'une femme, presque autant que la mienne. O volupté, volupté!... Mon haleine est brûlante, mes sens

refroidis s'allument, et ma poitrine déborde de désirs !... Viendra-t-il bientôt ? — Ce vase qui est près de moi ressemble à mon cœur, et les fleurs qui le remplissent, à mes passions : cueillies du soir, elles sont déjà fanées le matin, et, chaque jour, le vase demande de nouvelles fleurs pleines de rosée et le cœur de nouvelles passions pleines de volupté !

Cette femme était seule et parlait selon sa pensée, sans honte et sans réserve. —Lorsque Geoffroy Rudel entra, elle remit son masque.—Vous l'auriez vue rougir comme une vierge ! — Elle se couvrit la figure d'une main et tendit l'autre au jeune homme, qui se précipita à ses pieds.

— Je vous attendais, je vous espérais ! Je ne chercherai point à nier ce que vous avez surpris hier, et je suis heureuse que le hasard ait servi mon désir ; il vous a révélé ce que je n'eusse jamais osé vous dire moi-même. — Asseyez-vous près de moi, plus près encore, et maintenant que je vous ai fait mon aveu, faites-moi le vôtre !...

— O madame !...

— Est-ce là le nom qui me convient ?...

— O Doëte, je t'aime ; mais que suis-je pour être aimé de toi si belle, si noble, si admirée ?— Laisse-moi cacher ma tête dans tes genoux, laisse-

moi rire et pleurer d'amour à la fois, laisse-moi toucher tes mains et tes bras, pour que je sois sûr de mon trésor, et souris-moi pour que je sois sûr de mon bonheur.

Elle se pencha vers lui, l'entoura de ses bras, chercha ses lèvres avec les siennes, et les deux têtes amoureuses disparurent dans les boucles parfumées de ses cheveux ; puis les joues de Rudel pâlirent, ses yeux se fermèrent, et Doëte crut qu'il allait s'évanouir sous les baisers qu'elle lui donnait, des baisers plus ardents que le feu!

— Reviens à toi, mon amant; pourquoi rester sérieux lorsque je suis folle? pourquoi pâlir lorsque je t'embrasse? pourquoi fermer les yeux lorsque je te regarde? — Enfant, est-ce que tu as peur de moi? Lequel est le plus blanc de nos deux bras, laquelle est la plus mince de nos deux tailles?... veux-tu voir?...

— C'est étrange, ce que l'amour ouvre en moi de sensations inconnues! si vous saviez à quel point il m'absorbe et me domine, vous en seriez effrayée vous-même!... O madame, je désirais mourir tout-à-l'heure, et pourtant, quand on a l'amour, comment croire au ciel? comment croire à un autre monde plus délicieux et plus sublime?...

— Tiens, mon chevalier, c'est avec mon collier favori que tu joues là ; prends-le, il t'ira mieux qu'à moi, je te le donne, je voudrais ainsi te donner tout ce que je possède !

— Quelle vie nous aurons ensemble, Doëte ! — Je veux que ma poésie devienne illustre comme ta beauté ; jamais les plus grands poëtes ne trouveront aux bras de leurs maîtresses des élans d'amour comme les miens, de ces phrases du cœur qui éclosent entre un regard et un sourire !...

— Touche-moi ! enivre-moi ! je t'aime ! je t'appartiens ! — La nuit prochaine, tu viendras à ce balcon où l'aveu m'a échappé, nous allumerons des parfums, et nous serons seuls avec nos baisers. — La douleur est qu'entre deux nuits il y ait un jour !...

Ils entendirent parler et marcher au dehors.

— Mon Dieu, s'écria la vicomtesse, on monte l'escalier...

— Il ne faut recevoir personne, au moins.

— Par malheur, j'y suis forcée. — Hier, j'ai permis étourdiment aux sires de Mauléon et de Bergerac d'assister à ma toilette ; s'ils trouvent ma porte close, ils vont en faire grand bruit, et les soupçons viennent si vite, les envieux sont si empressés à troubler la joie des autres, que mieux

vaut souffrir un peu pour cacher la nôtre à tous les yeux.

— Les importuns maudits!...

— Je vais rattacher mes cheveux et jeter ce manteau sur moi. — Écoute, je serai prompte à me retirer; sors avec eux, trouve un prétexte pour les quitter, et reviens ici... Encore un baiser... sois heureux, je t'aime!...

Elias et Savari entrèrent et échangèrent un sourire à la vue de Geoffroy.

— Messeigneurs, dit Doëte, vous êtes en retard de galanterie, et vous vous laissez devancer.

— Nous en sommes confus, madame, mais certes nous ne pensions pas trouver quelqu'un chez vous à cette heure.

— Allons, je ne vous en veux pas; placez-vous là.

Ils s'assirent à droite et à gauche d'une table entre Rudel et Doëte. — Celle-ci tint promesse, car, après quelques paroles échangées sur la fête de la veille, elle se retira comme pour achever sa toilette. — Les trois gentilshommes sortirent ensemble. — Lorsqu'ils eurent quitté la chambre, Elias et Savari se mirent à rire à gorge déployée, et Geoffroy leur demanda sérieusement ce qu'ils avaient.

— O mon naïf cousin, répondit Elias, c'était chose difficile de satisfaire trois amants à la fois; mais Doëte vient de nous prouver que rien n'est impossible à une femme : du reste, elle avait là un rôle fort embarrassant à soutenir, et voilà pourquoi nous avons été si vite congédiés.

— Au nom du ciel, parle, parle, Elias! s'écria Geoffroy, qui avait pâli tout-à-coup.

— Ne t'es-tu donc pas aperçu qu'au moment où elle t'envoyait des regards amoureux, Doëte me pressait la main sous la table?...

— Et appuyait en souriant son pied sur le mien, ajouta Mauléon.

Les deux jeunes gens recommencèrent à rire. Geoffroy tremblait de tous ses membres.

— Oh! reprit-il, c'est un mensonge infâme que vous avez fait, et je vous tuerai si vous ne me donnez des preuves sur l'heure!

— Pardieu, cousin, cela ne vaut pas la peine de verser du pur sang de gentilhomme. — Vois-tu cette bague?... Doëte l'avait au doigt ce matin et me l'a laissé prendre.

— Mon pied n'a point gardé la marque du sien, repartit Savari; mais ma parole d'homme noble est la meilleure de toutes les preuves, et je vous la donne!...

— Merci! merci!... vous êtes mes amis!... ce n'est point sur vous que je me vengerai, mais sur elle seule!...

— Eh, ne te fâche pas pour si peu de chose, sous peine d'être appelé mauvais joueur. — N'es-tu pas encore le préféré? — Si cette bague me vient de Doëte, c'est d'elle aussi que te vient ce beau collier...

— Oui, et je vais le lui rendre!...

Geoffroy Rudel arracha le collier et courut vers le château. — Lorsqu'il rentra dans la chambre, Doëte était encore plus nue, plus lascive, plus environnée de désirs; elle quitta lentement sa pose voluptueuse pour marcher au-devant de lui, mais il la repoussa sur son siége.

— Restez là! — Je n'ai pas tardé, j'espère. Il n'y a plus rien entre nous, madame; mais avant de nous quitter, je veux vous parler un peu!... Que notre liaison, dont j'ai honte, soit brisée comme ce collier!...

Il le rompit en trois morceaux et les jeta l'un après l'autre aux pieds de la vicomtesse.

— Voici pour Elias!... voici pour Savari!... voici pour le premier venu qui passera sous les fenêtres!...

—Votre tête s'égare, Geoffroy : qu'est-ce que ces hommes ont pu vous dire de moi, grand Dieu?...

— Ils ne m'ont dit que la vérité; vous le savez bien. Vous savez bien que vous ne m'aimez point, que vous ne les aimez point, que vous n'avez jamais aimé personne! — Vous vous êtes éprise de mon corps, vous avez convoité ma jeunesse, voilà tout; vous cherchiez une proie, je me suis trouvé là et vous m'avez fasciné. — J'étais pour vous un hochet, une fantaisie, une jouissance, rien de plus! — Mais vous êtes mal tombée, madame, car votre ame est aussi laide que votre corps est beau; et je ne veux point de vous! j'ai regret de vous avoir touchée, seulement. Ma fierté se révolte quand je songe au passé d'une femme telle que vous! — Combien avez-vous eu d'amants jusqu'à ce jour? combien avez-vous flétri de jeunes corps? combien avez-vous effeuillé de fraîches espérances? combien avez-vous tué d'ames croyantes, car vos caresses tuent plus sûrement que le poison et le poignard! — O fausse et ardente femme que vous êtes, vous ne connaissez que la trahison et la moquerie! Comment pouvez-vous vivre ainsi? c'est une chose monstrueuse!... est-ce que vos anciens

amours ne reviennent pas vous maudire dans les bras des nouveaux? est-ce que leurs fantômes n'envahissent pas votre chevet la nuit? — Tenez, je vous épargne encore, parce que je suis votre hôte; mais ce que je ne vous dis pas, votre conscience doit vous le dire, et je suis aussi bien vengé!...

— Je vous répondrai en peu de mots, seigneur Rudel. — D'abord j'ai l'avantage sur vous en ce que je suis calme et que vous êtes furieux.— Malgré la colère qui vous possède, je vous ramènerais à mes pieds de suite, si je le voulais... Ah! ne craignez rien, ma fierté me le défend; vous avez parlé de la vôtre tout-à-l'heure, et il m'est permis d'avoir la mienne. — C'était trop d'orgueil à vous de croire que vous pouviez remplir seul la vie d'une femme comme moi, et vous en êtes puni! — Je vous parle avec sang-froid et je ne suis pas émue. — Vous avez sur ma vie des idées fausses que je veux bien redresser : moi, voyez-vous, je suis toujours également heureuse, parfaitement calme, sans remords parce que je ne pense pas, sans douleur parce que je n'aime pas : je passe mes jours à rire et mes nuits à dormir d'un bon sommeil toutes les fois que le plaisir ne me tient pas éveillée. — Maintenant sor-

tez. — C'est aussi en votre qualité d'hôte que je vous épargne !...

— O vicomtesse de Bénanguès, je ne vous hais pas, mais je vous méprise !

— Moi, je ne vous hais ni ne vous méprise, mais je vous oublie, seigneur. — Adieu.

Geoffroy chercha aussitôt Bertran d'Alamanon, et, quand il l'eut trouvé, lui dit d'une voix altérée :

— Partons ! partons tout de suite, mon ami !...

— Je suis un excellent prophète. — Le soleil n'est qu'à moitié de sa course et le voici déjà couvert de nuages. — Ami, tu es bien pâle et bien agité, mais je ne te presse pas de question maintenant : tu me conteras cela plus tard.

Les préparatifs furent terminés à la hâte. On allait monter à cheval lorsque Grimoard accourut tout essoufflé en criant de loin :

— Attendez ! Seigneur, seigneur poète, est-ce que vous m'oubliez, moi ?

— C'est à toi qu'en veut ce nain ? dit Bertran.

Geoffroy regarda d'abord Grimoard comme s'il ne se rappelait pas leur entrevue du matin, puis il répondit machinalement :

— C'est un homme qui était au service du sire de Hautefort et que j'ai pris pour jongleur.

— Une bonne fortune, sur ma parole ! cela va faire un compagnon au mien. —Ici, Communal.

A la voix de Bertran, une manière d'échalas humain sortit de dessous un cheval qu'il sanglait. Ce pauvre diable était le contraste philosophique de Grimoard; sa voix était aussi nasillarde que l'autre était rauque et forte; il avait en longueur ce que Grimoard avait en grosseur: s'il ne boitait pas, en revanche ses deux jambes étaient si frêles qu'elles menaçaient de se briser à chaque pas comme des tiges de bois mort : s'il n'était pas borgne, en revanche il louchait horriblement de ses deux bienheureuses prunelles; de plus, il était vieux et ridé. Communal avança d'un pas et toisa avec une fierté dédaigneuse Grimoard *le Lombard*, qui se rengorgeait de son côté; puis il se mit à ricaner. Cette malice ne fut pas du goût de Grimoard, qui répondit par un grognement de mauvais présage pour leur future liaison. Communal eut peur à ses jambes et se tut. — La petite troupe se mit en marche. — Au même instant Bertran de Born sortit aussi du château avec Savari et son escorte; les gentilshommes se saluèrent de la main.

— Sans rancune, de Born, cria Bertran, nous avons chacun le nôtre : j'emmène Rudel, et toi Mauléon, c'est partager en frères.

— O ami de mon maître, dit Grimoard, songez que le sire de Hautefort ne s'enrichit pas à ce compte, car, s'il retrouve un allié, il en perd un autre aujourd'hui.

— Qui donc?...

— Moi, monseigneur.

Geoffroy Rudel eut la force de ne pas retourner les yeux vers Langon; s'il l'avait fait, il aurait vu Doëte se promener au bras d'Élias sur une des terrasses du jardin!...

IV

UNE FLEUR FOULÉE AUX PIEDS.

Depuis plusieurs semaines, Geoffroy habitait le château d'Alamanon, mais le souvenir de Doëte l'avait suivi jusque là : il était triste. Bertran l'entourait de soins affectueux, et cherchait à le bercer dans sa douleur avec des chansons comme un enfant malade ; il négligeait les plaisirs d'Arles et d'Avignon pour rester près de lui ; et quand les gentilshommes du voisinage venaient le convier à quelques brillantes fêtes, ils repartaient seuls. Sans altérer son humeur toujours égale, les souffrances qu'il avait sous les yeux y mêlaient néanmoins une teinte de mélancolique sollicitude

qui prouvait d'une manière touchante la sincérité de son affection. — Souvent, lorsqu'il montait le matin à la chambre de Rudel pour reprendre son rôle de consolateur, Grimoard lui annonçait que son maître était sorti à cheval dès le point du jour. Alors Bertran secouait la tête avec tristesse, et, malgré l'ennui d'un isolement inaccoutumé, se résignait à attendre le retour de Geoffroy. — Il allait se coucher à l'ombre sous quelque épaisse feuillée et s'endormait bientôt en murmurant :

— Je le plains. Il a pris là le mauvais côté de la vie.

La plupart du temps, Geoffroy passait toute sa journée hors du château et n'y rentrait qu'à la nuit. Le charme et l'habitude avaient tracé le plan de ses longues promenades. Il côtoyait jusqu'au Rhône les eaux de l'inégale et bourbeuse Durance, et regagnait Alamanon par l'intérieur des terres ; mais il se plaisait surtout aux bords du fleuve, qui étaient, pour ainsi dire, le but de ses courses. Arrivé là, il laissait flotter sa pensée avec la bride de son cheval. Tour à tour fougueux et rêveur, il se lançait au galop dans un sentier de pierres ou suivait au pas les allées ombreuses. Après avoir gravi de rudes et stériles coteaux, il redescendait dans les ravines creuses où se dégor-

gent des flots de buis verts. — Ici c'était une roche renversée sur le penchant d'une colline fleurie, comme un barbare ivre aux pieds d'une jeune reine; plus loin surgissait un lambeau de tour pareil au buste pétrifié d'un géant. — Le contraste que présentent les deux rives du fleuve excitait son admiration : l'une est déroulée et gracieuse, l'autre escarpée et sévère; l'une s'incline avec grâce, l'autre se dresse avec majesté. Les flots du Rhône eux-mêmes ont à la fois de la transparence et de la profondeur : près d'un gouffre aux tourbillons terribles on aperçoit une petite île verdoyante qui se balance à fleur d'eau; enfin la rêverie d'une jeune fille et la méditation d'un vieillard pourraient également vivre là! — Quant à Geoffroy, il trouvait une sympathie réelle et mystérieuse entre cette nature mobile et la situation de son ame : écoutons-le parler durant une de ces promenades dont le charme agissait plus sur lui que toutes les consolations de l'amitié.

— J'ai beau faire, se disait-il, les heures s'écoulent lentement, et je pense encore à cette femme!... C'est un souvenir pénible que je tâche en vain d'écarter! — Tout me la rappelle; mes jours et mes nuits lui appartiennent; je tourne

sans cesse mes regards vers son pays ; je me représente l'emploi de ses journées, et j'y trouve une tristesse qui me séduit.— Il y a des instants où je la vois à mes côtés ; elle me suit, elle m'appelle, sa chair effleure ma chair, son haleine se mêle à la mienne, et l'illusion est si complète alors que je crois sentir le poids de sa tête légèrement appuyée sur mon épaule! — Pourtant elle m'a trompé hideusement, elle est indigne de moi; il est juste et nécessaire que je l'oublie!... Eh bien, c'est cette contrainte de l'oublier qui me révolte!... Il faudrait donc, si je repassais devant sa maison, dire à haute voix : C'est une étrangère qui habite là; et à voix basse : J'ai aimé cette femme et je ne l'aime plus. Il faudrait donc bannir de ma pensée ce nom que j'ai murmuré tant de fois, et chasser de mes rêves cette figure de femme qui s'est familiarisée avec mes nuits! — Figure charmante, nom chéri, vous seriez pour moi comme si vous n'aviez jamais été! — Est-ce vraiment possible?... Donnez-moi de la force, ô mon Dieu !... Peut-être ne l'ai-je pas aimée, après tout, et mon cœur n'a-t-il point répondu au cri de mes sens? ou, si je l'ai aimée, c'est parce qu'elle était venue la première, et une autre m'aurait surpris aussi bien qu'elle. —Oh!

je l'oublierai, je le crois, je le souhaite! La solitude est revenue au-devant de moi comme une amie; j'en étais sorti pour fuir l'ennui, j'y rentre pour fuir la volupté : la lumière m'a été fatale, et je retourne chercher l'ombre!... Isole-toi, mon ame!...

L'amour, c'est le bonheur : la poésie, c'est la consolation! O poésie, console-moi de l'amour! tu seras la vierge que je rendrai féconde! — Ma vie est changée désormais; je sens mes idées grandir, et je deviendrai vite ambitieux; j'attendrai l'amour et je chercherai la gloire. — A l'œuvre donc! — Quand je serai triste, je travaillerai : aux instants où notre sang surabonde, où nos veines se gonflent, où un besoin fiévreux de vivre brûle nos jeunes poitrines, je travaillerai. Je veux que le travail ne laisse pas de place à mes souvenirs, et de cette manière la fatigue me donnera un sommeil forcé qui sera du moins le sommeil! — Mais, hélas! sur quoi travailler et pour qui?.. pour des indifférents et des envieux!... Puis, avec ce que Dieu m'a mis dans l'ame, comment travailler par d'aussi belles journées, sous les rayons de ce soleil et parmi les émanations de cet air enflammé? Ici la nature a des teintes plus chaudes et plus colorées qu'ailleurs, l'éclat des

métaux semble y reluire avec profusion : devant de tels spectacles, l'admiration ne se concentre point en pensées et ne se répand point en paroles, elle se fait extase ! — Puis l'art n'est qu'un moyen : qu'est-ce que la gloire sans l'amour? à quoi bon gagner une couronne si je n'ai pas de front où la poser?... Votre destinée fut meilleure, ô morts inconnus et tendres ! — Voici que le fantôme me poursuit encore !... C'est bien ainsi que mon bras enveloppait sa taille; c'est bien ainsi qu'elle se penchait, frémissante, sur mes lèvres! — Si j'examine froidement ma position, je sens qu'il me faudrait pour l'oublier tout-à-fait : ou l'indifférence, et je ne l'ai pas; ou la haine, et je ne l'ai pas; ou le mépris, et je ne l'ai pas. — L'assurance intrépide qu'elle conserve dans sa dégradation a fini elle-même par me séduire; car, à notre âge, nous aimons avant tout ce qui est étrange, et nous préférons souvent la force à la vertu !

Bertran est heureux, lui !... Il possède ce qu'il désire, il s'ignore, il jouit, il n'est pas forcé comme moi de se créer des joies passagères en présence d'une douleur dont la cause est immuable. — Oh ! je souffre quand, tourmenté par l'insomnie, je songe qu'un autre homme dort

profondément dans la chambre voisine ! — Mais est-il heureux en vérité ou le sera-t-il longtemps? voudrais-je échanger sa vie contre la mienne? voudrais-je puiser le bonheur à la même source? — Non! non!... cette idée me relève de mon abaissement!...Tout est fini désormais entre moi et la femme adultère, tout est fini ! Le flambeau qui est éteint ne se rallumera point ! — Merci, mon Dieu ; vous m'avez averti dès le premier pas que la route où je m'engageais est semée d'erreurs, de chutes et de piéges. Grâce à vous, je puis encore retourner en arrière!... Vous m'avez montré que je ne devais point entrer dans le temple par une pareille porte ; vous m'avez puni d'avoir choisi par la chair avant de choisir par le cœur!...

Cette femme ne me fera point maudire l'amour. — J'ai été plein d'inexpérience et de légèreté ; mais je me repens, et désormais je veux replier mes ailes, repousser les influences perfides, me réserver pour les biens à venir sans hâter mes jouissances, veiller enfin sans relâche sur le seuil de mon ame!... Je raisonnerai mes affections, et j'aurai toujours la défiance côte à côte, jusqu'à ce que j'aie trouvé entre toutes une femme en qui je me confie ! — Mais quand viendra-t-elle ?

est-elle près? est-elle loin? faut-il la chercher, ou l'attendre, ou marcher au hasard? Je peux la trouver demain comme je peux ne la trouver jamais! — Et mon jeune sang qui brûle, la volupté qui me presse, les luttes qui se succèdent et m'épuisent! — Où est l'autre autel? où est l'autre Dieu?... Encor l'incertitude par ici! — Et si le rêve me menait à l'inconstance, si à force d'analyser j'allais m'endurcir le cœur?... Encore le trouble et la crainte par là! — N'importe... la route que je me suis tracée est belle, et je veux la suivre, je veux lutter du moins autant que je le pourrai, et il n'y a rien d'impossible avec l'aide de Dieu! L'enfant est fort dans sa faiblesse en ce qu'il a la foi innée qu'une puissance sublime veille sur lui : je serai comme l'enfant! — Peut-être vais-je me passionner pour des nuages qui ne descendront jamais vers moi et donneront à mes désirs leur mobilité fugitive? Peut-être n'aimerai-je qu'un rêve, une chose céleste qui n'est pas de ce monde? — N'importe... les événements se préparent de loin; mais ils arrivent infailliblement! D'ailleurs, si celle que j'attends ne vient pas, eh bien, je profiterai seul de mon œuvre, je vivrai par moi et pour moi; il me restera toujours ma force qui est à moi et

que l'abandon rendrait inflexible !... Oh ! puissé-je ne jamais en arriver là !...

—Je reverrai ce sage, ce vieillard, Évangélista, et je lui demanderai conseil.—C'en est fait ; je ne veux point m'asseoir sur le siége de la débauche; Dieu m'a créé pur et je veux me conserver pur pour la vierge fidèle, pour la femme inconnue, pour la reine future, pour celle qui viendra ! — Vous me promettez qu'elle viendra, n'est-ce pas, mon Dieu ?—La pureté, c'est le double salut du corps et de l'ame , c'est elle qui embellit tout et fait croire à toute beauté; c'est elle qui donne l'espérance !... avec elle l'homme s'endort la foi dans le cœur, le sourire sur la bouche, et des lueurs prophétiques brillent à son réveil, et tous les objets s'idéalisent sous son regard ! — O pureté, trésor de la jeunesse, pureté sainte, aimable, vénérable, lumineuse, je t'invoque !... descends de tes retraites voilées, colombe qui t'effarouches du grand jour et de la multitude; permets que j'abrite ma vie sous ton aile; sœur de l'amour et de la foi, prête-moi un pan de ta robe blanche ! ô pureté, rends-moi la paix que j'ai perdue, délivre-moi de mes égarements et rappelle sur mes lèvres l'essaim des paroles chastes ! me voici devant toi en adoration !...

Geoffroy Rudel, subjugué par l'élan de sa pensée, inclina la tête et fléchit le genou. — A ses pieds, il y avait une fleur que le vent du soir balançait sur sa tige; elle lui effleura la main, et il la cueillit machinalement; peu à peu ses yeux s'y attachèrent, et, par une dernière séduction du démon qui le possédait, il en vint à trouver d'étranges ressemblances entre cette fleur et Doëte, et se reprit aux souvenirs. C'était la grâce de sa taille, l'odeur de ses cheveux et le reflet de sa peau; une feuille lui rappelait un regard, une autre un mot, une autre un baiser; les corolles de la fleur s'ouvraient comme les lèvres de la femme! — Il aborda une jeune fille occupée à garder un troupeau de chèvres blanches qui bondissaient parmi les touffes de buis et broutaient les herbes odorantes de la montagne.

— Comment nommez-vous cette fleur? lui demanda-t-il.

— Cela n'a point de nom, répondit-elle, cela pousse sous les pieds; une de ces mille fleurs communes qui sont belles et odorantes pour tous les passants à la fois.

Elle ajouta en souriant :

— C'est à peu près comme une beauté qui est à tout le monde et n'est à personne!...

Aussitôt Geoffroy l'effeuilla et la broya du talon avec dédain. — La jeune fille le regarda s'éloigner avec de grands yeux ébahis, et continua sa chanson qu'il avait interrompue.

Depuis ce jour, il pensa rarement à Doëte et ne la revit jamais.

V

OFFICINA OPERARII

Il est nuit close. — Bertran et Geoffroy viennent d'entrer dans Arles, suivis de Grimoard et de Communal montés sur des mules : après avoir traversé quelques rues, ils s'arrêtent devant l'hôtel de Gaucelm Faidit; au coup de heurtoir, un serviteur ouvre le guichet de la porte, et leur apprend que son maître est sorti.

— N'importe, répond Bertran, mets nos bêtes en litière, et quand il rentrera, dis-lui que le vicomte Geoffroy Rudel et moi nous serons ses hôtes pour plusieurs jours.

Les jeunes gens quittèrent l'étrier et continuè-

rent leur route à pied, toujours suivis des jongleurs; la lune n'avait pas encore paru, mais les étoiles étaient si nombreuses et sur un ciel si bleu qu'il en rejaillissait une masse de lumière, blanche, égale, immense, diamantée : il n'y a des nuits pareilles que dans le midi! — Au-dessus de la ville s'élevait l'amphithéâtre, qui formait lui-même comme une autre ville; son enceinte fortifiée était remplie d'habitations, et quatre tours modernes construites sur ses quatre portes coiffaient assez bizarrement les pilastres doriques et les colonnes corinthiennes.

— Devant cette niche à gladiateurs, dit Bertran, je ne pense pas à tous les lions qui ont rugi sous ses soixante arcades ni à tous les curieux qui s'y sont étouffés par les vingt-quatre mille à la fois : je ne pense qu'à ces ardentes courtisanes qui regardaient le sang couler, appuyées sur les genoux du César...

— Pourquoi pas plutôt à ces chastes vestales qui avaient le pouvoir d'arrêter le carnage?...

— Elles n'entretenaient le feu sacré que pour les dieux, et je suis un homme.

— Bertran, je n'aime pas que tu parles ainsi. Tiendras-tu ce soir la promesse que tu m'as faite?...

— Eh bien oui, c'est à Vesta que je rendrai mes premiers hommages, en la personne de Stephanette, ma prêtresse inviolable, ma vierge inspirée.

— Tu devrais songer plus gravement à cet amour! — J'ai peur parfois que tu n'apprécies point assez ton bonheur. — Sois indulgent pour une tendresse si prompte à s'inquiéter, épargne-lui les soupçons, ne la froisse pas dans ses craintes, et guéris les blessures qu'elle se fait elle-même.

— Certes, je l'aime! mais elle ne se contente pas d'être aimée plus que les autres femmes, elle voudrait l'être uniquement : est-ce donc possible, quand elle ne me donne que son ame et me refuse son corps?.. Le jour où elle se livrera tout entière, je l'aimerai tout entière aussi; jusque là, ma passion sera incomplète comme la sienne!...

Geoffroy ne répondit que par un soupir. — Ils marchaient en silence et n'entendaient que ces bruits vagues d'une ville endormie, assez pareils aux murmures de l'eau qui coule sous un pont. — Tout-à-coup, comme ils tournaient l'angle méridional de Saint-Trophime, et que Bertran montrait, vis-à-vis, la demeure de Glandevez, une rumeur confuse s'éleva d'une des rues voi-

sines ; bientôt ils distinguèrent les pas de plusieurs chevaux et de joyeuses voix d'hommes et de femmes qui chantaient en chœur, au son des instruments : une clarté rougeâtre, comme celle des torches, promenait des lueurs rapides le long des toits et commençait à colorer l'extrémité de la rue. — La cavalcade approchait. — Les deux amis se rangèrent contre un mur pour lui céder le passage quand elle déboucha sur la place. — C'étaient de riches cavaliers et de jeunes femmes couchées dans des litières écarlates que traînaient des esclaves noirs ; un double rang de musiciens fermait la marche. Rambaud d'Orange, qui caracolait en tête, aperçut Bertran, sauta en bas de l'arçon et courut l'embrasser.

— Arrêtez, cria-t-il, arrêtez. La bienheureuse rencontre !... C'est d'Alamanon, mesdames !...

Au nom de Bertran, il se fit un mouvement de joie parmi les femmes, et d'autres gentilshommes vinrent lui serrer la main.

— Ventre de Satan, dit Matheolus, t'es-tu d'aventure cloîtré dans ton château pour accomplir la prédiction du vieux ?... Nous voici justement devant sa porte, et il faut lui donner une aubade. Holà, prophète, montre ton nez !...

— Tais-toi, d'Arcussia, tu es ivre. — Nous avons avec nous, continua Rambaud, Ogier de Saint-Donat que tu vois d'ici près de Blanca-Flor la rieuse, et Raymond de Miravals qui baise en ce moment la main de Mascarosa. — Viens où nous allons.

Bertran, qui se sentait déjà chanceler, baissa les yeux pour ne pas rencontrer ceux de Geoffroy.

— Je ne puis, balbutia-t-il, j'ai promis...

— D'aller chez ta maîtresse peut-être. — Au diable les rendez-vous vertueux!

— Ami Bertran, dit Raymond de Miravals qui s'approcha, ces dames se plaignent de ce que tu les négliges. Regarde : nous avons l'élite des belles filles, Mascarosa, Blanca-Flor, Roseline œil de vipère, la dédaigneuse Omphale, et par-dessus les plus belles, Aliena la perle, Aliena la reine, Aliena la déesse!...

— Venez et partons!... répondirent à la fois toutes les femmes qui brûlèrent Bertran du regard.

— C'est Aliena qui nous emmène à sa maison d'été sur le Rhône : on se promènera en barque avec de la musique, on dansera la Moresque avec des guirlandes de lis et de grenades sous les al-

lées de platanes, et ensuite on éteindra les flambeaux pour se baigner.

— Si la lune se lève, reprit Aliena, mais autrement nous garderons les torches allumées, seigneurs. Au reste, que les poètes soient galants, et les muses dénoueront leurs ceintures !...

L'admirable beauté de cette femme frappa Geoffroy, ainsi qu'un mélange d'ironie grave et d'ennui répandu sur ses traits. — En ce moment, la porte d'Évangélista s'ouvrit, et il parut lui-même au sommet du perron.

— Loin d'ici, débauchés et courtisanes ! cria-t-il en étendant le bras ; loin d'ici, coureurs de nuit !... allez dresser ailleurs votre théâtre d'obscénités !... vos paroles empoisonnent l'air, et je ne veux pas qu'elles troublent le pudique sommeil d'une vierge qui dort dans cette maison et qui est ma fille !...

— Et qui sera ma maîtresse le plus vite possible, répondit Matheolus.

— Damné, je vais te fendre la tête pour ce mot : mais non, les gens de ta sorte ne sont pas dignes qu'on tire l'épée contre eux !...

— Je la tirerai pourtant, moi ! — Et Rudel s'élança l'épée nue près d'Évangélista.

— Et le jongleur suivra son maître, dit bravement Grimoard.

Mais tandis qu'il faisait mille efforts pour dégaîner sa redoutable lame que la rouille attachait au fourreau, Communal lui asséna un coup de citole par derrière, en s'écriant :

— Moi, je suis de l'autre parti, compère !

L'instrument rendit quelques notes douloureuses sur l'échine de Grimoard, qui saisit son adversaire à la gorge avec une héroïque nonchalance, l'envoya rouler à quelques dix pas dans la rue, et le releva ensuite courtoisement. — Cette équipée avait excité un rire général ; la voix du vieillard devint plus tonnante :

— Partirez-vous enfin, femmes de mauvaise vie ?... Je vous répète que j'ai là ma fille qui est pure et qui dort ! — Ah ! prenez garde !... Pierre de Botignac, mon ami, et plusieurs autres encore vous poursuivent à outrance, ils prennent liste de vos excès et de vos infamies, et bientôt, grâce à nous, le comte Idelfons vous fera chasser de Provence !

— Tout un complot, sur ma foi, répondit Aliena, et bien digne de Botignac, qui est laid comme ses vertueux sirventes. — Quant à toi,

maître, tu es encore beau malgré ton grand âge, et tu as tort de nous détester.

— Cesse de rugir à mon seuil, lionne impudique!

— Partons vite, observa Miravals en riant, Aliena deviendrait pour le moins amoureuse de lui!...

— Plutôt que de vous, peut-être, répliqua la courtisane.

— Oh! oui, partez! partez vite! s'écria Rudel, ou je vous appelle lâches tous à la fois!...

Les jeunes gens tirèrent à demi leur épée; mais d'Alamanon se jeta au-devant d'eux :

— Ne lui en voulez pas : il a la fièvre!...

— En route donc; usons de la créature et fêtons saint Julien!...

La joyeuse caravane entraîna Bertran et s'éloigna au milieu des rires et des chansons. — Geoffroy la suivit tristement des yeux, et, lorsqu'elle eut disparu, dit au seigneur de Glandevez :

— O vous qui avez aimé le père, accorderez-vous au fils les conseils dont il a besoin pour être consolé?

— Entrez, mon enfant.

Le vieillard le prit par la main, et la porte se referma derrière eux. — L'atelier d'Évangélista

était une vaste salle au plafond élevé; point de lambris, de portières ni de rideaux : on eût dit au premier coup d'œil l'austère cellule d'un moine ou la tente d'un chevalier pauvre, en temps de guerre.— Une table de chêne, placée au-dessous de l'unique et large fenêtre, partageait à peu près cette salle par le milieu; elle contenait quelques manuscrits que le vieillard avait copiés lui-même, entre autres une Bible à fermoirs, les Épîtres de saint Jérôme, la Cité de Dieu de saint Augustin, et l'ouvrage de saint Bernard *de Consideratione*, ce manuel chrétien composé pour un pape et imprimé plus de six siècles après par l'ordre d'un pape. — Des outils acérés ou tranchants, tenailles, pinces et marteaux, couvraient le reste de la table. A droite était une enclume, au pied d'un four creusé dans l'épaisseur du mur; un peu plus loin étaient pendus des heaumes, des cuirasses, des gantelets, des armes de toute espèce, depuis le poignard à lame courte jusqu'à la lance de treize pieds. — C'était le laboratoire de l'armurier.

Passons à gauche maintenant : de ce côté, il y avait des blocs de marbre, des bas-reliefs, des statues droites ou couchées, des jarres d'eau blanchie et des boîtes pleines de ciseaux. Derrière

des groupes d'écussons et de bénitiers historiés, des figures aux sévères draperies, aux ailes repliées, aux cottes de maille étroites, se dressait une lourde croix en pierre qui séparait les sculptures chrétiennes des sculptures païennes placées au fond. — Celles-ci n'étaient point rangées comme les autres avec une symétrie presque religieuse, mais agglomérées au hasard, sans ordre, car la croyance et l'inspiration se passaient d'elles : l'étude seule en avait besoin parfois. — L'œil distinguait dans ce fouillis plusieurs débris de l'art égyptien si reconnaissable à ses formes raides, anguleuses, accroupies ; des vases à fleurs de lotus et des stèles funéraires se mêlaient à des tronçons de colonnes cannelées ou de chapiteaux corinthiens en marbre blanc ; près d'Horus à tête d'épervier et d'Osiris seigneur de l'Amenthi, on apercevait le buste d'un Hercule et la pardalis d'un faune : Ariadne avec sa couronne bacchique aux grappes de corymbe et ses cheveux relevés en nœud dormait près de la déesse Tafné à figure de lionne. — C'était là le laboratoire du sculpteur, l'autre face de cet homme qui s'appelle Évangélista.—Il avait fait asseoir Geoffroy au coin d'une haute cheminée sans feu, où brûlait, suspendue à un chaînon de fer, une lampe

qui éclairait seule l'atelier ; l'ensemble des objets vus sous cette lueur donnait une idée de la disposition confuse et régulière pourtant avec laquelle les images doivent être rangées dans la mémoire.

Rudel ne tarda point à ouvrir son cœur en toute confiance. Il apprit au vieillard ce qui s'était passé depuis la mort de Josfred, et la conduite qu'il se proposait de suivre désormais pour écarter les regrets anciens et les tentations nouvelles.

— C'est ainsi, dit-il en terminant, que je veux me renfermer dans l'attente, garder la vertu du corps et la vertu de l'ame, confier mon présent à la poésie, mon avenir à l'amour, et m'entourer jusqu'à la mort de leur double pureté. C'est tout. Je vous ai parlé comme j'eusse fait à mon père !...

— Et moi, je vous répondrai comme je ferais à mon fils! — Hélas, pauvre enfant, vous avez cherché remède à votre mal dans un mal plus grand encore, vous vous êtes guéri d'une main et blessé de l'autre. — Le rêve vous épuisera lentement et avec charme : au lieu de vous être salutaire, la solitude même vous deviendra nuisible, et les désirs que vous enfermez au fond

de votre ame la dévoreront. — Vous comptez sur la poésie pour vous sauver, dites-vous : la poésie!... c'est une autre branche de l'arbre perfide, c'est la volupté sous un autre nom : elles rallumeront ensemble ce feu que vous voulez éteindre, et, si elles se livrent combat, vous serez comme entre deux glaives qui vous transperceront d'outre en outre.

— Quelles paroles lugubres, ô vieillard! votre œil voit les ténèbres où le mien voit la lumière. La poésie est pour moi la langue vraie, naturelle, primitive, céleste; je l'appelle ame et beauté du monde, je la proclame fille de Dieu!

— Blasphème! ce n'est que la fille de l'homme : vous adorez une idole. — Et quand elle serait la fille de Dieu, vous vouez à la chose créée le culte dû au créateur, et ce culte vous ne le devez pas même au soleil sous peine d'impiété. — Ainsi un abîme des deux parts!

— Mais ce que nous adorons dans le soleil, dans la poésie, dans l'amour, c'est Dieu, c'est sa grandeur, sa beauté, son essence éternelle; c'est Dieu qui se manifeste et se rend visible! Aimer, prier, chanter, vapeurs du même encens, rayons du même astre, élans de la même foi, qui entraîne le mortel vers l'immortel!... Oh! si votre science

ne vous a rien appris de ces vérités, votre science est fausse, et vous avez dénaturé le don du Seigneur, la foi première qui dort côte à côte avec l'enfant au berceau et qui est sortie en même temps que lui du ventre de sa mère!...

— Vos paroles vous sont pardonnées là-haut, car l'intention est pure. Vous en êtes aux premiers transports : vous aimez la poésie comme on aime une femme, et tant qu'on aime une femme, on ne voit pas ses défauts, le squelette ne perce point sous la chair, la passion aveugle les yeux et détourne la raison. Mais écoutez-moi, mon enfant. Votre croyance manque de base et de solidité, votre admiration ne se porte que sur l'œuvre, c'est encore là une insinuation de la doctrine voluptueuse! — En effet, par votre poésie, vous n'adorez Dieu que dans la beauté du monde extérieur, vous ne voyez en lui que l'auteur de la nature, vous en faites le Dieu de vos yeux et non celui de votre esprit ; donc vous sacrifiez à l'idole, vous prostituez à la matière votre volonté qui est toute spirituelle.

— Et l'amour, le repousserez-vous aussi de l'idée religieuse, comme vous en repoussez la poésie?... Qu'y a-t-il de plus grand que Dieu, de plus pur que l'amour, de plus souverain que

la grandeur et la pureté fondues ensemble? L'amour, n'est-ce point la vertu, n'est-ce point le repos humain qui prépare au repos éternel et céleste?...

— Pourtant ceux contre qui vous avez tiré l'épée tout-à-l'heure se nomment des amants et des poètes...

— Oh! tous indignes de ce nom, tous profanateurs, tous perdus, si j'en excepte un seul qui n'est qu'égaré! Je l'aime et je le plains, celui-là; les autres, je les méprise, car ils sont de ces hommes qui ont une jeunesse sans intelligence, un âge mûr sans force et une vieillesse sans honneur. Oh! je ne tomberai jamais dans cette fange, moi!...

— Je ne le crois pas en vérité, car vous avez une ame trop pure et trop belle. A votre âge on croit tout possible, on est ébloui de chimères, on ne calcule point ses forces, on veut étouffer des géants à bras le corps. — Vous méprisez ces insensés, dites-vous : alors songez à la fragilité de l'homme! — Une fois que l'épine de la volupté nous est entrée au cœur, il est bien difficile de l'arracher; puis vous vous êtes trompé déjà, ne pouvez-vous vous tromper encore?... Un faux pas, et vous tomberiez peut-être où ils

sont tombés! Si vous saviez sur quelle pente vous êtes !...

— Je le sais!... je sais tout ce qu'il y a de luttes et de dangers sur ma route : ceux que vous me signalez en augmentent le nombre ; mais j'ai l'espoir, et je marche droit : je ne crains pas, je ne doute pas!

— Enfant, c'est de l'orgueil!...

— Vieillard, ce qu'on nomme de l'orgueil est si souvent de la noble et sainte confiance!...

— Comment vous condamner? vos vices ne sont pas les vôtres; mais ceux de votre âge. — Je vous le répète, le jeune homme rêve naïvement de grandes choses impossibles : il ne trouve de droit et de raison autre part que chez lui, il croit posséder le don d'intuition et voir tout où les autres ne voient rien; il entreprendrait de franchir la mer d'un seul pas!—Age de croyance et de faiblesse à la fois! — Aussi c'est dans ce printemps de la vie où le sentiment se forme, que les séductions sont le plus nombreuses, le plus puissantes; de toutes parts le vent les apporte par bouffées avec des chants et des parfums. — Résistez, résistez alors! ne vous envolez pas comme l'oiseau, soyez homme plutôt que poète,

dissipez la rêverie par la pensée, n'écoutez point ce qui murmure, n'écoutez que ce qui parle : ou vous verrez toutes vos facultés vers le bien s'énerver misérablement.

— Je n'ai qu'un mot à répondre : la poésie m'a donné la foi !...

— De quelle foi parlez-vous, hélas ! d'une foi périssable, éphémère, pleine d'indécisions et de caprices ainsi que la poésie elle-même ? — J'ai lu de vos vers ; certes, ils valent mieux que ces *pastourelles* sans invention, sans idée, sans charme, comme on en compose à cette heure, et votre talent vous rendra vite célèbre ; mais vous ne serez jamais que le poète des hommes, et vos efforts seront de dire avec attrait des choses pernicieuses. — Je m'écrierai donc avec saint Augustin : « O poètes, vous corrigez un mauvais vers, » et vous ne corrigez point un mauvais penchant ; » n'avez-vous pas de honte ?... Vous avez un » corps corrompu sous des vêtements splendides ; » qu'ai-je à faire de vos paroles d'or, pendant » que vous aurez un cœur de fer ? — L'imagina- » tion n'est qu'une plaie faite à l'ame par les » sens ! » — Méditez à fond ces pensées, Rudel, et si vous en acquérez l'intelligence, vous êtes sauvé ! — Il n'y a qu'une poésie, celle qui émane de

Dieu même; il n'y a qu'un poète, celui de Dieu!... le poète sacré marche en Dieu et demeure attaché à lui comme une plante à sa racine : il se nourrit de sa parole comme les anges, il boit à longs traits aux sources de la sagesse, et de sa bouche rejaillissent sans relâche les louanges du Très-Haut! — Croyez-moi, lisez plutôt saint Paul que l'Iliade, le livre de Job que les souffrances de Didon; et encore, avec vos penchants, peut-être ne verriez vous que de la poésie de mots dans les livres sacrés?... Croyez-moi, ce sont des choses terribles que je vous dis là!...

— Mais nous ne sommes pas tous des saints et nous sommes tous des hommes : si les élus ont une mission céleste, nous avons, nous, une mission humaine, et de même qu'ils chantent Dieu dans le ciel, nous chantons l'amour sur la terre!

— Un amour étroit, égoïste, indigne, qui tue toute vigueur; qui, à coup sûr, descendra de la poésie au luxe et du luxe à la mollesse; un amour né de la femme comme la femme est née des ténèbres! — Ah! si c'était du moins cette adorable charité, cette sœur du sacrifice, qui vole partout où l'appelle une voix souffrante!... N'avez-vous jamais songé combien il est beau d'être utile au prochain, de le consoler dans ses maux, de le

corriger dans ses vices, et, pour y parvenir, de joindre la prière au travail?

— J'y ai songé.

— Qui vous a fait reculer alors?... vous êtes-vous dit que souvent les bonnes actions sont méconnues, et qu'en semant des bienfaits on récolte plutôt de l'ingratitude que de la reconnaissance?

— Non. Je me suis dit que je ne pouvais donner le bonheur aux autres, parce que je ne l'avais point en moi! — Il faut que je passe par l'*amour* pour arriver à la *charité*, et peut-être par la douleur pour arriver à l'intelligence et à la justice!...

— Eh bien, si vous ne pouvez être utile, tâchez de n'être pas nuisible. — L'amour, comme vous le comprenez, c'est quelque chose de mobile et d'irrésolu, sans limites précises; vous croyez en vain que tout doit se plier à vos désirs et les comprendre; vous vous fiez trop à l'avenir, car c'est un mauvais joueur qui a l'humeur tricheuse! — Puisse Dieu vous envoyer au plus vite une affection simple et durable! Alors coupez l'aile aux rêves par le mariage, et retranchez-vous dans une paisible vie de famille : vivez isolé, conservez les traditions chrétiennes, rapprenez l'Évangile qu'on oublie, et peut-être un jour la science vous

élèvera-t-elle à cette sagesse que Salomon a dite plus belle que le soleil !...

— O vieillard, vous êtes heureux, car vous êtes sage !

—Mon ami, vous parlez légèrement des choses graves. Le bonheur, c'est ce qui existe de plus grand et de plus désirable, le but suprême où tendent tous nos efforts et que nous n'atteignons point ici-bas ! On n'est véritablement heureux que quand on est véritablement sage, et comme la sagesse et la stabilité ne se trouvent qu'en Dieu, le bonheur ne se trouve aussi qu'en Dieu : c'est l'éternité qu'il a promise aux hommes !...

—Puisque le bonheur n'est qu'au ciel, laissez-moi donc mon malheur sur la terre.

— Oh ! la plaie est profonde chez vous !...

Ils en étaient là de leur entretien lorsqu'un bruit vague et lointain de cloches pénétra dans la salle avec un rayon de la lune.

—Voici qu'on sonne matines à Mont-Mayour, dit Évangélista. L'abbaye est à une lieue d'Arles, et on n'entend les cloches que la nuit ; durant le jour, c'est le bourdonnement humain qui domine.

— Voici que la lune est levée, répondit Geoffroy, il est tard, et je me retire. J'étais venu

vous demander conseil, et je m'aperçois maintenant que ma résolution était d'avance inébranlable. Priez pour moi !

— Je prierai !... Vous êtes un noble cœur ! mais revenez me voir : je ne désespère pas encore, nous approfondirons ce que nous n'avons fait qu'effleurer. Revenez me voir souvent. — Il est donc bien vrai, seigneur, que chacun de nous a son vice fatal, durable, irrésistible, qui le ronge et qui le tue ! — Adieu, mon enfant.

Ils étaient émus tous les deux et leurs mains se pressèrent long-temps avec effusion.

Geoffroy secoua Grimoard qui dormait d'un bienheureux sommeil sur une des marches de la porte, et il s'achemina vers l'hôtel de Faidit. Le jongleur causait librement de choses et d'autres, de la belle nuit, de sa femme, de sa voix, de ses innombrables enfants ; mais c'était aux oreilles de Rudel comme le bourdonnement monotone de ces gros insectes qui voltigent autour de nous les soirs d'été. Quand ils arrivèrent devant la maison de Gaucelm, une voix émue et faible prononça ces mots derrière eux :

— Monseigneur, faites éloigner l'homme qui est avec vous... j'ai à vous parler...

Ils se retournèrent et virent une personne en-

tièrement cachée sous un manteau de couleur sombre et un chapeau à larges bords ; aux deux côtés du cou et sur les épaules luisaient comme des cheveux de femme ; ce reflet brun et ondoyant n'échappa point à l'œil de Grimoard.

— La douce voix ! dit-il, je vous laisse en toute sécurité : si c'est un voleur, ce n'est point à coup sûr votre bourse qu'il vous prendra ; si c'est un fantôme, vous pouvez l'exorciser tout seul !...

Il s'écarta d'une trentaine de pas. — Aussitôt *le fantôme* s'avança vers Geoffroy et releva légèrement son chapeau de la main droite :

— Me reconnaissez-vous, seigneur Rudel ?...

— Oui, vous êtes madame Stephanette de Gantelmi !

— Oh ! que n'est-il avec vous, lui ?... Je l'ai vu partir, et je veux le voir revenir : voici pourquoi je suis là, dans la rue, au milieu de la nuit. N'essayez pas de m'en détourner, ce serait inutile ; je veux l'attendre !... Oh ! dites-moi que son ame ne l'a pas suivi, dites-moi qu'elle est restée avec la mienne !

Une larme brilla sous la paupière du jeune homme.

— Il est bien coupable ; mais pardonnez-lui, madame !...

— Lui pardonner : c'est déjà fait !... Mais j'ai peur, car il est au Rhône, et l'heure approche où la Tarasque sort du fleuve ; aussi je vais prier la sœur de Lazare qu'elle enchaîne encore le monstre avec sa ceinture rose, pour qu'il n'arrive point de mal à Bertran : je vais la prier sur ce crucifix !

Stephanette ouvrit son manteau, et Geoffroy aperçut une croix d'argent qu'elle appuyait contre sa poitrine. Son émotion fut si forte qu'il ne put s'empêcher de baiser ce crucifix et la main qui le tenait.

— Je vois que vous êtes pieux et que vous êtes bon, dit-elle en souriant ; je vous connais à peine, mais il me faut votre amitié : me la promettez-vous ?

— Toujours et tout entière !

— Je vous remercie. Soyez donc mon ami, vous qui êtes le sien ! Maintenant laissez-moi. Assise sur ce banc de pierre, dans l'ombre, je vais prier et regarder les astres jusqu'à son retour : ces deux étoiles qui se touchent, ce sont les nôtres, voyez-vous !... Adieu, adieu, je vous attendrai demain.

Geoffroy pressa encore une fois la main qu'elle lui tendait, et rejoignit Grimoard. Celui-ci parais-

sait fort joyeux, et se caressait le menton d'un air triomphant.

—A merveille! dit-il; si cela continue, j'aurai plus souvent besoin de l'Harmonieuse qui me pend à l'épaule que du Redoutable qui me pend au côté.

Il montrait sa citole et son sabre.

Cette nuit-là, Geoffroy Rudel s'endormit d'un sommeil paisible en murmurant :

— Voici toujours une amitié !

VI

CONTRASTES.

Dès le matin, Rudel entra dans la chambre de son ami et lui raconta ce qui s'était passé la veille.

— Je suis donc réellement coupable, répondit Bertran, puisque te voilà si triste : ton émotion me gagne, et j'ai honte de moi. Je me souviens que là, devant la porte, au moment de quitter ces belles filles, l'une d'elles m'a tendu sa joue, et que je l'ai embrassée deux fois...

— Et la malheureuse t'aura vu, mon Dieu ! un autre amour se serait brisé sous une pareille épreuve, une autre femme ne te garderait à l'a-

venir que du mépris ou de la haine ; mais Stephanette a toujours au fond de son cœur une excuse pour tes fautes. Elle m'attend : viens avec moi.

Gaucelm sortit de la maison en même temps qu'eux. Son costume était riche et son visage exprimait la joie; il leur donna l'accolade, les remercia de l'avoir choisi pour hôte, s'excusa de les quitter aussi vite, et s'éloigna d'un pas rapide.

— Pauvre dupe! dit Bertran, j'ai appris hier que, pour se divertir, Clara d'Anduse l'avait rendu éperdument amoureux : Gaucelm, qui n'est point habitué à de telles faveurs, tombe de bonne foi dans le piége, et ne se doute pas qu'on se moque de lui; il la chante avec passion, exalte sa vertu et déifie ses charmes, mais le malheur est qu'un beau jour, la folle le congédiera en lui riant au nez.

— Oh ! reprit Geoffroy, cette femme est bien misérable !...

— Allons, tu es trop sévère pour ces sortes de choses.

— L'ai-je donc été trop tout-à-l'heure?...

— Non, mon ami : tu vaux mieux que moi !

Les serviteurs de Stephanette laissèrent les

deux jeunes gens pénétrer sans obstacle jusqu'à sa chambre. Bertran se plaça derrière la porte, et Rudel entra seul.

Il trouva madame de Gantelmi agenouillée devant un prie-Dieu : sa tête, roulée dans ses cheveux épars, reposait sur une de ses mains qui tenait encore le crucifix d'argent; ses lèvres étaient pâles et des traces de larmes entachaient ses joues. Elle paraissait dormir, mais aux pas de Geoffroy, elle se leva brusquement, et, l'ayant reconnu, lui dit avec un sourire douloureux :

—Ah ! c'est bien, vous tenez votre promesse. Je m'étais assoupie de lassitude en priant; il y en a qui nous font un crime de prier pour ces chagrins qu'ils appellent profanes; je ne me crois point coupable cependant : dès qu'une souffrance est réelle, la prière est permise et bien venue de Dieu. — Quelle nuit j'ai passée!... Qu'allais-je faire là? que n'étais-je restée dans mon lit où j'eusse trouvé du moins la paix du sommeil et le bonheur des songes? — Après deux heures d'angoisse et d'attente mortelles, je l'ai vu revenir avec sa honteuse escorte, je l'ai entendu balbutier le refrain d'une chanson obscène, je l'ai vu poser à deux fois ses lèvres sur les lèvres souillées

d'une courtisane!... et cela s'est fait sous mes yeux, pauvre femme qui l'aime et qui suis chaste!... Mon front a pâli de désespoir et rougi de pudeur tout à la fois; la vierge a senti le coup de poignard comme l'amante, et je suis demeurée plus immobile, plus froide, que la pierre où j'étais assise, comme si un fantôme terrible avait glissé devant moi! — Mais bientôt je me suis dit que son cœur n'était pour rien dans ces infamies; et alors ma vie, prête à m'abandonner, s'est réfugiée tout entière vers mon ame qu'une douce chaleur pénétrait : ce fut comme une résurrection!... Un espoir éclatant traversa les ténèbres qui m'enveloppaient, la résignation et la bonté me sourirent au travers, et je retrouvai assez de force pour me traîner jusqu'ici, où je me suis mise en prières!...

— Comment pourrais-je vous consoler?... Oh! laissez-moi plutôt pleurer sur sa faute et sur votre amour, madame!

— Merci de votre pitié, car elle est sincère : mais, hélas! qu'il y a loin des larmes de la pitié aux larmes de la douleur!... Jeune, heureux, aimé sans doute, vous ne savez point ce que c'est que pleurer comme je pleure; puissiez-vous ne le savoir jamais! — Écoutez! c'est lui qui m'a inspiré

ma première passion, et j'en suis fière et j'en rends grâces à Dieu : tous mes rêves de jeune fille ont pris une figure qui est la sienne, une voix qui est la sienne, un regard qui est le sien encore ; mon passé lui appartient comme mon avenir et sans qu'il me soit possible de l'oublier ; je l'aime plus que mon sang, plus que ma vie, plus que tout au monde !... Après Dieu, c'est lui qui vient le premier, et il n'y a point de place dans mon ame pour d'autres images : je ne vois que lui, je ne pense qu'à lui ; s'il est près de moi, je me suspends à ses paroles ; s'il est absent, j'écris son nom sur le sable et j'y attache mes yeux des heures entières !... Froide pour les autres, brûlante pour lui, je ressemble à une statue de marbre que le soleil seul peut échauffer : vivre de la même vie, mourir de la même mort, ce serait la félicité suprême !... Voici comme j'aime et comme je voudrais être aimée !...

— Moi aussi ! murmura Geoffroy.

— Aimer autrement ce n'est point aimer. — Je suis jalouse du temps où je ne le connaissais pas, jalouse de ce qu'il peut dire et faire loin de moi, jalouse de ceux qui l'approchent et de ceux qui lui parlent ; je le veux uniquement, sans partage, sans réserve, et je défends ma pureté con-

tre lui-même pour être digne de cette affection durable et vraie à laquelle j'aspire!... C'est par la pureté qu'on arrive à l'amour dans ce monde et au bonheur éternel dans l'autre! — S'il se passait encore des choses comme cette nuit, je croirais que c'est le châtiment de quelque faute ignorée, et je redoublerais d'efforts, de tendresse, d'amour. — N'est-ce pas juste, mon Dieu?... Le dévouement, c'est la vie des femmes sur la terre! Nous sommes toujours bien assez heureuses, nous!... Allons, amante, lave ton cœur avec tes larmes, ne te venge de son abandon que sur ton repos, garde tes peines pour toi seule, et ne partage avec lui que tes joies! D'ailleurs ne vaut-il pas mieux croire le bien que le mal?... es-tu sûre qu'il te trahisse?... quelles preuves en as-tu donc, insensée?...

Stephanette parlait rapidement et avec exaltation, mais il y avait des pleurs dans sa voix.

— Oh!... je mens, je mens! continua-t-elle, vous voyez bien que c'est la douleur qui m'arrache ces paroles; j'affecte une force que je n'ai pas, car je suis faible, très-faible en vérité! — Oh! n'avoir que la seconde place dans son ame, c'est une idée que je ne pourrais supporter, et

si cela doit arriver demain, faites-moi mourir aujourd'hui, mon Dieu!...

A ce mot, Bertran ouvrit la porte et vint tomber aux genoux de sa maîtresse :

— Je vous admire, madame, mais je suis indigne de tant d'amour!... repoussez-moi, chassez-moi, reprenez votre sérénité que j'ai troublée, soyez libre, soyez heureuse, et laissez-moi vivre seul avec le remords et le repentir.

— Ah! je l'ai retrouvé! s'écria-t-elle.

Et tout son visage rayonna, le sang reparut sous les chairs, sa taille sembla se redresser et se grandir : ce n'était plus la même femme!

— J'oublie tout, je n'ai rien vu, je n'ai fait qu'un mauvais rêve, ce qui s'est passé ne compte pas dans ma vie!... Maintenant, je ne veux savoir qu'une chose, c'est que tu es là et que tu m'aimes!...

— Hélas! si vous oubliez ma faute, puis-je l'oublier, moi?

— Il le faut bien, mon amant! — Te pardonner, c'est me pardonner à moi-même, c'est me rendre le calme et la confiance! — Puis, quel droit aurais-je donc de te faire des reproches? n'es-tu pas le maître? n'es-tu pas libre d'aller où tu veux et d'agir comme tu veux?... Tes fan-

taisies sont absolues, et c'est déjà trop pour moi que tu me sacrifies quelques instants et quelques pensées.

— Oh ! que toutes t'appartiennent désormais !

— Sois béni pour cette promesse !...

D'Alamanon se releva et la pressa entre ses bras ; elle inclina languissamment sa tête sur l'épaule du jeune homme, et dit avec un long sourire :

— Je parlais de mort tout-à-l'heure, mais j'espère que je ne mourrai point encore aujourd'hui ; Dieu ne voudrait pas... je suis trop heureuse !... et toi ?...

— Tu es mon bon ange ! Parmi les femmes, les unes sont belles et les autres vertueuses, mais il n'y en a point qui réunissent comme toi la vertu à la beauté ; aussi, l'espérance près de toi vaut mieux que la possession près d'une autre !

— Et vous, Rudel, n'êtes-vous point heureux avec nous ?...

— Oh oui ! bien heureux de voir ceux qui s'aiment réconciliés !

— Maintenant laissez-moi tous deux, reprit-elle, je ne dois pas être ingrate envers le Seigneur qui m'exauce, et j'ai besoin de le remercier par la prière. Allez en paix : adieu.

— Mon ami, dit Geoffroy lorsqu'ils eurent marché quelque temps, le bonheur est vraiment ton esclave !... tu le portes dans tes mains comme un roi porte son sceptre : il obéit à tes ordres et se courbe sous ta volonté ; Dieu semble t'avoir déjà placé parmi ses élus ! — Oh ! qu'il te laisse toujours une ame pour chanter, une maîtresse pour comprendre tes chants, un ami pour serrer ta main !... que peux-tu désirer de plus jusqu'à la tombe ? — Amour, amitié, poésie, trinité sublime !... va !... ton cœur est croyant, ton front léger, ton pied rapide ! va, suis la route qui s'offre à toi, toute colline s'aplanira devant tes pas, car la poésie te guide, l'amitié t'accompagne, et l'amour t'attend !... mais tu parais soucieux : à quoi penses-tu ?

— Je songe que Stephanette m'inspire du respect et que le respect nuit à l'amour ; je songe encore que sa jalousie nous portera malheur à tous les deux.

— Il dépend de toi qu'elle n'éclate pas !...

— Je le sais ; mais j'aime avant tout la jouissance commode et facile ; les autres sentent la guerre et me fatiguent. La passion mystique n'est point de mon goût ; je me suis fait à des habitudes plus simples. — Quand on est à l'é-

glise, c'est pour prier, et quand on est chez une femme, c'est pour aimer. — Enfin je trouve que ma maîtresse me vend le bonheur trop cher.

— Pauvre ami, pensa Geoffroy, c'est qu'au lieu du bonheur tu ne cherches que le plaisir! Auriez-vous raison, ô Évangélista?... n'y a-t-il point de félicité réelle sur cette terre?... Si elle se présente par hasard, les hommes d'aujourd'hui la méconnaissent dans l'amour comme ceux d'autrefois ont méconnu le salut dans le Christ!...

Matheolus d'Arcussia traversait en ce moment la rue et s'empressa d'accourir à leur rencontre. Geoffroy l'accueillit froidement, car il avait malgré lui de la répugnance pour cet homme.

— Eh bien, Bertran, connais-tu les nouvelles?...

— Non, Matheolus.

— Alors, j'en ai trois à t'apprendre : d'abord, on parle d'une paix définitive entre Henri II, ses fils et le roi de France; Bertran de Born en est furieux, il se démène, il intrigue, il fait rage pour rompre le traité; mais on ne pense pas qu'il y parvienne, et nous verrons bientôt arriver Savari avec les autres.

— Nous tâcherons que l'idée ne prenne plus à ces galants de retourner là-bas.

— La seconde nouvelle te regarde, mon cher; le mystérieux *Guigo* vient de lâcher encore un tenson contre toi, il y dit que tes vers sont ennuyeux et mauvais, il t'appelle *grand corps lâche, mou, flasque et plein de couardise...*

Bertran haussa les épaules et se mit à rire :

— C'est une étrange chose qu'on ne puisse mettre la main sur ce chien hargneux; toujours a-t-il le mérite de se bien cacher. — Guigo, d'où cela sort-il?... nul ne connaît cela!... un pareil homme doit me nommer son ami au jour et n'exhaler sa rage envieuse que la nuit.

— Ma foi, c'est possible, reprit Matheolus, qui se mordit légèrement la lèvre.

— Au reste, qu'il soit ce qu'il voudra; je ne le chercherai point, mais si je le trouve... Que sais-tu encore?...

— Ce matin, la belle Clara doit porter le coup fatal à Gaucelm Faidit : ses nombreux amants, que ce manége fatigue, l'ont priée de détromper le triste poète, et elle l'a promis de bonne grâce. Mais, tenez, voici qu'il sort de chez elle, les habits en désordre et l'œil égaré; pourquoi avoir le malheur d'être aussi laid et l'orgueil d'aimer une femme?...

Gaucelm Faidit courut jusqu'à son hôtel sans

prendre haleine, s'enferma dans sa chambre et s'y livra aux transports de son désespoir :

— Allons, s'écriait-il, me voici retombé dans la réalité de toute la hauteur de mon rêve!... j'ai cru qu'elle avait deviné mon ame sous son enveloppe de chair, mais je me suis trompé ; elle ne m'aime pas, elle ne peut m'aimer, car elle me l'a dit et me l'a répété, cette femme. — Tout le venin de ses paroles est resté dans la plaie, et je le sens qui me brûle ! — Ainsi elle se jouait de moi, je lui prêtais à rire : ainsi, madame, vous avez encouragé ma passion, vos soupirs ont répondu à mes soupirs, vos yeux se sont pudiquement baissés devant mes yeux, vos promesses m'ont fait entrevoir le bonheur, et tout cela n'était qu'une feinte, qu'une infâme et vile moquerie !... Et lorsque vous m'avez vu soumis à vos pieds, tranquille sur l'avenir, enchaîné de toutes parts, enfermé dans mon amour comme dans un cachot sans issue, vous êtes venue me dire : — Il est temps de vous apprendre que je ne vous aime pas! — Puis, par dérision, vous m'avez offert votre amitié ; eh! que voulez-vous que j'en fasse de votre amitié?... ce n'est pas d'elle que j'ai besoin ! — Projets, espérances, désirs, édifice de chimères laborieusement entassées qui croule

sous un mot ! — Oh ! si au lieu de dire : Je ne vous aime pas, elle avait dit : Je vous aime ! oh ! qu'elle eût été heureuse, pourtant ! oh ! renoncer de force à un avenir qu'on rêvait si beau ! — Certes l'illusion ne peut perdre ses enchantements tous ensemble !... l'arbre ne se dégarnira de ses feuilles qu'avec le temps.

Eh bien, si je continuais de l'aimer après qu'elle m'a joué, qu'elle m'a repoussé, qu'elle m'a trahi, si je l'aimais sans espoir de retour !... non ! non ! elle n'est pas digne d'un dévouement pareil ! — A cette heure où je souffre, où je me frappe le front des deux poings, où je me briserais volontiers la tête contre le mur, elle rit sans doute, elle regarde l'azur des cieux, elle arrange quelque joyeuse promenade : en effet, pour une femme tuer un homme, c'est peu de chose ! — Eh bien, à défaut de l'amour la haine jalouse me reste ; puisqu'elle ne peut être à moi, je ne veux point qu'elle soit à d'autres : le bonheur des autres me ferait trop de mal !... j'irai me placer devant sa porte jour et nuit, une épée nue à la main, et je provoquerai tous ceux qui voudront entrer, je les forcerai de se battre, et si je meurs à la fin, j'en aurai du moins tué beaucoup ! — Non ! non ! cette vengeance même ne m'est point permise,

car ils viendront en foule, ils m'entoureront, ils me désarmeront, et je deviendrai la risée du monde qui ne manquera pas de les applaudir et de m'appeler fou ! et je le serais en effet !... Pourquoi chercher le remède si loin, quand je l'ai là, sous la main, dans ma maison. — Je conçois bien maintenant qu'un homme se dise une bonne fois : Je ne puis atteindre le sommet de la montagne; je me jetterai au fond de l'abîme ! La vertu me réussit mal ; à moi le vice.

Gaucelm ouvrit une armoire secrète d'où il tira un coffret plein de pièces d'or et d'argent. Il y plongea ses deux mains, et les enlevant par poignées, il les laissait retomber avec bruit.

— Je suis riche et je veux profiter de mes richesses ! Jusqu'à présent je les donnais aux pauvres, mais j'en ferai un meilleur emploi désormais ; j'ai moi-même plus besoin de secours que les plus pauvres et les plus malheureux, et je garderai tout pour moi !... Allons, j'achèterai l'amour au poids de l'or; puisque celles qui le donnent m'ont refusé, j'irai chercher celles qui le vendent, et peut-être trouverai-je sympathie chez ces femmes qui sont repoussées comme moi par le monde ?— C'est Aliena, c'est la plus belle que je veux avoir la première !

Ce jour même, les trois joailliers d'Arles les mieux renommés portèrent leurs bijoux les plus précieux à la courtisane de la part du seigneur Gaucelm Faidit, et la courtisane les reçut.

VII

TROIS HEURES D'UNE MÊME NUIT.

I.

Voici une salle de bains décorée avec tout le luxe de l'Orient. Elle offre à peu près la forme d'une coupe renversée; des panneaux d'étoffe phénicienne lambrissent les murailles, et les tuiles de la Chine grotesquement peintes qui ornent le plafond, se réfléchissent dans le marbre des pavés; les meubles sont couverts de joyaux, d'instruments de musique, de miroirs, de vases précieux et rares; le parfum des cassolettes où brûle l'aloës se mêle à une douce odeur de chèvrefeuille

qui monte d'une terrasse placée sous la fenêtre, et la clarté de deux lampes lutte avec les reflets mourants du crépuscule. En ce retrait voluptueux, tout est plein de molles séductions, tout dispose à la nonchalance, tout invite au plaisir : on sent planer autour de soi cette sorte de désir vague qui énerve le corps comme un besoin de sommeil, et enivre le cerveau comme les fumées d'un vin exquis.

Aliena est couchée dans un bassin de porcelaine taillé comme un lit de repos et surmonté d'un dais écarlate : elle est entièrement nue, et n'a gardé que son collier et ses bracelets à double rang de perles sur un double cercle d'or. Sa tête s'appuie paresseusement au chevet de la baignoire, ses yeux sont à moitié clos, ses doigs effeuillent un bouquet de lauréoles et de belladones, et regardant flotter les fleurs à la surface de l'eau :

— Fuyez, murmure-t-elle, fuyez, heures de délices et d'oubli ! Parfums, exhalez-vous ; rayonnez, clartés mystérieuses ; pénètre jusqu'à mon sang, fraîcheur salutaire !... Je suis heureuse, et d'un bonheur qui vient de moi, d'un bonheur que je ne dois à personne. La vie ne me donne point de chagrin, la pensée ne me donne point de

remords. Si les familles souffrent, si les passions torturent les ames, si les peuples se déchirent, que m'importe à moi, fille sans mère, femme sans amour, créature sans patrie?... Je suis heureuse! — O reines, je n'envie point votre puissance; ô vierges consacrées, je n'envie point votre vertu; ô saintes, je n'envie point votre sérénité!... Le souvenir n'existe pas pour moi plus que l'espérance, mais je suis très-heureuse! — Un jour, la vieillesse viendra, je le sais et je l'attends; un autre jour viendra la mort, je le sais et je serai prête; j'aurai du moins épuisé tout ce qu'il y a de rires, de chants et de jouissances dans le monde. Je me riderai sous la vieillesse comme cette eau sous mon souffle, je m'effeuillerai sous la mort comme ces fleurs sous mes doigts! Quand la coupe est vide, il faut qu'elle se fêle et se brise! — Rien ne m'afflige, rien ne me tourmente, je suis ignorante et folle, je ne connais point l'heure de ma naissance ni le nom de ma mère : que me fait cela?... Je me laisse aller à ce qui m'emporte, je n'ai que la science de mon corps, et le désir est mon maître!... Je suis une voluptueuse fille qui aime les diamants et la parure, et qui pour en avoir profite de sa jeunesse comme de sa beauté : je me suis appris toute seule à vivre ainsi, et je n'ai

que ma fantaisie pour guide, je n'ai que mon plaisir pour but; insouciante, va!...

La courtisanne agita des pieds l'eau parfumée qui bruït alors comme son haleine, et se gonfla comme sa gorge; puis elle se répandit sur la tête du jus de grenade frais, à la manière des femmes arabes.

— O le luxe, le luxe! soif insatiable dont je suis possédée. Oh! pouvoir se ruiner en un jour, et être aussi riche le lendemain!... Faire labourer un champ et y semer d'un seul coup trente mille pièces d'or, comme le baron de Simiane!... Ne manger que dans l'or, ne boire que dans l'or, ne marcher que dans l'or! Mettre des habits que toute la fortune d'un royaume ne paierait pas; avoir assez de pierreries pour en paver un palais, puis mettre le feu à ce palais, et en bâtir sur ses ruines un autre encore plus splendide et plus merveilleux!— Apportez, mes nobles seigneurs, versez vos richesses à mes pieds : c'est l'encens que je préfère!... Les plus généreux seront les mieux venus et me trouveront reconnaissante; ils auront un regard pour un diamant, un sourire pour un collier, un baiser pour une couronne! A celui qui vendra sans regret ses chevaux, ses palais, ses domaines, je donnerai une

fleur flétrie sur mon sein ou une boucle de mes cheveux noirs!... Apportez, apportez, mais je veux vos offrandes comme une reine qu'on adore, et non comme une femme qu'on achète, je reçois debout, et ce n'est pas à moi de m'agenouiller : n'allez pas croire qu'il suffise d'être opulent et libéral pour me posséder, mon corps n'appartient pas au plus offrant à moins que la volupté ne m'entraîne vers lui, et ce n'est point parce que vous me donneriez un lit tout de pierreries que j'y dormirais avec vous! — Ah! seigneur Gaucelm, voici l'erreur où vous êtes tombé, et je vous ferai servir de leçon aux autres : certes, vos dons étaient magnifiques ; mais quand vous êtes accouru pour en réclamer le prix, au lieu d'une esclave soumise, vous avez trouvé une femme dédaigneuse ; au lieu du plaisir et des caresses que vous attendiez, vous avez trouvé les refus et l'ironie. Depuis ce jour, vous êtes devenu plus humble, vous m'avez désirée plus ardemment encore, vous êtes prêt à me sacrifier tout, m'avez-vous dit ; tant pis, monseigneur!... Je ne suis point de celles qui pardonnent une offense, votre repentir glisse sur ma fierté blessée! —Si j'étais honnête, j'aurais pitié de vous peut-être : ce n'est pas votre laideur qui m'en éloi-

gnerait, car vous avez un cœur loyal et capable d'aimer; mais moi, femme perdue, qu'ai-je besoin d'être aimée?... L'amour pour moi c'est une nuit de baisers, rien de plus, et, si tous les présents sont bons à mon luxe, il faut de beaux corps à ma volupté.

Elle frappa deux coups sur un timbre, et une femme souleva la portière de l'appartement.

— Roseline ma chère, dit Aliena, fais entrer mon oiseau divin...

A peine a-t-elle parlé qu'un paon accourt se percher sur le rebord de la baignoire, et déploie sa roue éclatante; la lumière des lampes n'arrive plus à la courtisane qu'à travers le prisme de ses couleurs qu'elle multiplie encore. Il penche familièrement son bec vers le sein de sa maîtresse, où il boit les gouttes d'eau et frissonne sous la main qui le caresse.

— Mire-toi dans ta queue, étale ton plumage de toute sa largeur, plonge ton bec parmi ma chevelure, approche, que je baise ta poitrine d'or et d'émeraude! — Chez vous autres, le mâle est plus beau que la femelle; ce n'est pas comme chez nous. Oh! quels reflets dans ces plumes! quelle mollesse dans ce cou flexible! que de grâce

dans cette huppe à la fois jaune comme un épi mûr, verte comme la mer et bleue comme les nuages!... Oui, oui, cela t'est permis à toi d'être vain de ta beauté ; tu défies les envieux, tu dédaignes ceux qui t'insultent, et tu m'as appris à faire de même. — Ne sont-ils donc pas plus méprisables que moi, ces grands seigneurs qui recherchent la courtisane, qui ont besoin d'elle, et qui essuieront demain avec leurs baisers la boue dont ils la couvrent aujourd'hui avec leurs injures?... En vérité, le symbole de ma vie est tout entier dans cet oiseau : Luxe, insouciance, orgueil!

Roseline revint lui dire que Gaucelm Faidit demandait à la voir. Alors son visage s'assombrit rapidement, ses lèvres s'amincirent, son front se plissa, tous ses traits enfin reprirent peu à peu ce caractère d'ironie grave que Rudel avait remarqué.

— Maudit soit-il de troubler ma jouissance!... Fais-le attendre néanmoins; je suis contente qu'il soit là. — Je ne sais pourquoi j'éprouve ce soir tant de haine et de dégoût pour les hommes; j'ai besoin de les railler, de les humilier, de les fouler aux pieds : celui-ci a heureusement une âme et je sais par où la torturer! — Que ma

force et ma fierté me soient en aide! Je ne suis pas méchante ; mais je me venge.

Lorsqu'elle entra dans la salle où l'attendait Gaucelm, elle portait un manteau à franges noué sur la poitrine, comme l'Isis de l'antique Rome, et une longue tunique d'orfroi ; ses cheveux étaient enroulés en tresses plates et retenus au sommet par un large rubis. Le paon la suivait. Faidit la salua tristement et demeura immobile, l'air humble et le front baissé.

— O madame, lui dit-il, épargnez-moi les paroles amères, les sourires glacés et moqueurs!... Je vous ai offensée, mais vous m'avez assez puni! Je vous croyais une de ces créatures qui se livrent au premier venu pour un peu d'or, et le désespoir d'un amour trahi m'avait jeté à vos genoux ; je ne voulais que me consoler par une possession facile de tous les dédains qui m'avaient accueilli partout, étourdir ma douleur au bruit des baisers, étouffer sous une jouissance brutale les regrets de mon cœur désolé; enfin je commençais à me regarder comme un être incomplet, mal venu, frappé d'anathème, justement repoussé du monde, et il me fallait à tout prix serrer une femme dans mes bras pour me prouver à moi-même que j'étais un homme!... Je souffrais

tant!... Mais je vous ai vue, vous m'avez parlé, et j'ai compris mon imprudence : je m'étais trompé sur vous comme sur moi, car je pensais que vos pareilles ne surprennent que nos sens, et ne peuvent sur nos ames! — Il y a toujours en moi une force secrète qui détruit mes prévisions les mieux affermies : c'est ce qui m'est arrivé près de vous, madame; ce violent besoin d'aimer, qui m'a déjà valu de si rudes douleurs et me sera fatal jusqu'à la mort, s'est porté vers vous avec toute sa fougue et toute sa frénésie; je ne considère point quel rang vous occupez dans le monde ou dans l'esprit des hommes, je ne vois et je n'écoute que ma passion!... O Aliena, je vous aime beaucoup, et je vous supplie de m'aimer un peu!...

— Certes, un tel dévouement désarmerait la plus irritée. — Tenez, si je vous disais : J'ai voulu t'éprouver, et l'épreuve a réussi selon mes désirs, je cherchais un amour comme le tien, et je te pardonne! — Me croiriez-vous, seigneur?...

La courtisane avait pris une voix caressante, et ses yeux étaient pleins de douceur; Gaucelm leva les siens, la regarda en face, et, comme s'il avait lu dans sa pensée, il répondit :

— Je ne vous croirais pas.

— Et vous auriez raison, car je raillerais à coup sûr!... Il m'importe peu que vous m'aimiez ou non; ce qu'il y a de certain, c'est que je ne veux pas de vous. Les joyaux que vous m'avez envoyés sont déjà brisés ou perdus : la plupart servent à parer mes esclaves, et je serais en peine de les retrouver; mais si vous l'exigez, je vous les paierai le double de leur valeur. — Tant pis pour vous si mes paroles vous blessent.

Le jeune homme fit en silence quelques pas vers la porte; mais il n'eut point la force de sortir, et revint tomber sur ses genoux devant Aliena.

— Hélas! murmura-t-il avec un accent inexprimable, ce serait une charité que de m'aimer!... Pourquoi ne feriez-vous pas cette bonne œuvre, madame?...

Au même instant s'éleva sous les fenêtres une voix d'homme, retentissante et grave, qui criait :

— O vous qui passez dans la rue, écartez-vous de cette maison, car c'est le repaire du vice, l'école de la débauche et le chemin de la mort; c'est l'antre d'une femme sans pudeur

et sans pitié, maudite de Dieu et promise à l'enfer!...

—Ah! dit tranquillement Aliena, voici Pierre de Botignac qui récite ses litanies.

— Écartez-vous, croyez-moi!... celle qui habite là ne peut être qu'une fille de Satan, car nul ne sait d'où elle sort ni quelle est sa famille!...

— Aliena, reprit Gaucelm, voulez-vous porter le nom de la mienne pour être aussi noble que vous êtes belle?...

— Non, seigneur.

Et elle agaçait en riant son oiseau favori.

— Signez-vous, continua la voix, signez-vous devant cette maison comme devant un cimetière, car c'est en effet le cimetière de l'honneur!... La chair s'y corrompt dans les parfums et s'y damne dans les baisers!... Honte à l'infâme! honte à l'étrangère!

— Aliena, dit Gaucelm, voulez-vous devenir ma femme pour être aussi respectée que vous serez noble?...

— Non, seigneur.

— Accordez-moi seulement ce cheveu qui est tombé sur votre cou!...

Elle l'approcha d'un flambeau de cire odorante

et le brûla lentement ; Faidit, de plus en plus pâle, paraissait défaillir. — Comme la voix du dehors ne se taisait point, Aliena prit quelques pièces de monnaie, et les jeta par la fenêtre en criant :

— Bien chanté, vieil aveugle.

— Sang du Christ, une telle injure à un gentilhomme !...

Un sourire de triomphe entr'ouvrit les lèvres d'Aliena ; mais la voix eut vite repris son premier calme, et continua de psalmodier ses étranges et sévères paroles :

— Qu'est-ce que les insultes d'une créature pareille pour un cœur honnête?... des femmes que je n'oserais pas toucher du doigt, des femmes qui ne sont bonnes qu'à être couvertes de boue et battues de verges !...

La courtisane poussa brusquement le châssis de la fenêtre et retourna s'asseoir ; Gaucelm était toujours agenouillé à la même place.

— Madame, lui dit-il, madame, ne brisez pas ma dernière espérance!... faites-moi seulement une promesse, et vous ne la tiendrez pas après si vous voulez : faites-la, et je vous bénirai !... Regardez-moi seulement, si je ne mérite pas un sourire!...

— J'ai un amant qui va venir, seigneur, et il faut que je sois seule!

— Mon Dieu! mon Dieu ! il n'y a donc plus d'espoir !...

Elle accorda un psaltérion et en tira nonchalamment quelques notes. Gaucelm se releva, et il éteignit le flambeau.

— Vous me verriez pleurer, madame, et cela ne doit pas être!... Adieu, j'ai assez prié, je me retire. Vous jouez avec l'amour comme les enfants avec le feu; prenez garde qu'un jour vous vouliez, et qu'on ne veuille pas!... Retenez bien ces paroles : elles sont prophétiques peut-être!

Aliena lui répondit par un éclat de rire, et il s'élança hors de la chambre.

II

Le seigneur de Glandevez lit un manuscrit ouvert sur la table. A la fin de chaque feuillet, il place une main devant ses yeux et paraît méditer profondément; puis il tourne la tête vers une jeune fille assise à la place que Rudel occupait l'autre soir au coin de la cheminée. — C'est une enfant de seize ans, toute belle, toute délicate,

au front dégagé, à la peau claire, transparente et fraîche : elle a un cou mince et un peu long sur des épaules rondes, de beaux yeux légèrement cernés et une bouche entr'ouverte avec grâce pour sourire et pour prier comme doit l'être celle des anges devant Dieu; ses cheveux noirs, qui retombent en tresses le long de ses joues, sont surmontés d'une coiffure plate et carrée d'où pend un voile très-court ; un chapelet d'ambre et une aumônière sont attachés à la ceinture qui serre sa taille flexible. Chastement et simplement vêtue, elle ne porte point d'autre joyau qu'une opale qui fixe sa gorgerette de velours.

Les mains jointes sur ses genoux, la tête penchée en arrière, elle paraît suivre des yeux une chimère que son imagination vient d'évoquer, et, par instants, un soupir silencieux s'exhale de sa poitrine qui bat plus vite.

— Te sens-tu besoin de sommeil, Raoulette? dit Évangélista.

— Non, mon père, répondit en souriant la jeune fille; je rêvais là sans dormir.

— Défie-toi de ce demi-sommeil, mon enfant, car il est loin de l'innocence et près de la tentation : l'ame en est obscurcie comme d'un brouillard, et les fantômes qui flottent dans ce crépus-

cule incertain sont dangereux pour la pensée. Il faut veiller tout-à-fait, ou dormir tout-à-fait! Dieu le veut ainsi!...

—Je ne vous comprends pas, mon père; mais alors j'ai péché bien souvent : je suis si heureuse de rêver, d'ouvrir ma fenêtre aux beaux soirs, de regarder les nuages, le ciel et les étoiles; j'aime tant regarder les étoiles! Hier, dans mon lit, je me suis mise à imaginer à un de ces petits astres une histoire que j'ai achevée en dormant.

—Ton cœur n'est point coupable, Raoulette; mais ce qui est innocence peut vite devenir péché : tu le comprendras un jour pour ton malheur. — Que ne restons-nous toujours enfants! —Je te préserve du mal selon mes forces, mais la protection d'un homme est faible et fragile : prie Dieu qu'il t'accorde la sienne dès à présent et te la conserve lorsque je serai mort!...

—Ne parlez point de ces choses qui font pleurer votre fille!

—Pourtant c'est mon devoir d'en parler. Tu es le seul lien qui m'attache encore à la terre, car mon espoir l'a déjà quittée, et l'espoir est presque la vie de l'homme; mais ce lien du sang, de la vertu, de l'honneur, ne se brisera qu'à la mort! —La pensée de ton avenir me remplit de

sollicitude : tu resteras près de moi jusqu'à mon dernier jour... Pourquoi pleurer?... Ensuite tu entreras au couvent...

Une émotion douloureuse fit tressaillir Raoulette dans les bras d'Évangélista, et ses larmes coulèrent en abondance.

— Ou bien, continua le vieillard, s'il se présente un homme bon, juste, religieux, je te donnerai à lui pour épouse.

Aussitôt les pleurs de la jeune fille se séchèrent comme par enchantement : elle retint un cri de joie prêt à lui échapper, et saisit à deux mains la tête de son père, dont elle baisait les cheveux blancs.

— Il est tard, mon enfant, et je ne veux point prendre sur ton sommeil; appelle ta nourrice pour qu'elle te mette au lit.

— Oui, mon père, et je vais tâcher de m'endormir de suite; pourtant, ne soyez pas trop sévère, et permettez-moi de rêver quelquefois.— Tenez, c'est vous qui m'avez donné l'opale de ma gorgerette, une opale arabe des plus rares qu'on puisse trouver : celle de Bohême et la Girasole d'Italie ne sont que de fausses pierres auprès d'elle, vous me l'avez dit. Comme elle est changeante et diaphane! comme toutes les couleurs

de l'arc-en-ciel se confondent sous sa blancheur de neige !... eh bien, la rêverie ressemble à cette opale !...

Raoulette l'avait détachée pour en faire jouer les reflets ; tout-à-coup elle glissa entre ses doigts et tomba sur un lingot de fer où elle se rompit en morceaux. La jeune fille jeta un cri et demeura interdite.

— Qu'est devenu ce que tu admirais, pauvre enfant?... cherche dans ces débris un reste d'éclat : tu ne l'y trouveras point. Quand une opale se brise, les couleurs s'évanouissent à jamais !... Eh bien, l'honneur des femmes lui ressemble !... Va dormir, ma fille.

Elle l'embrassa et sortit tout émue. — Après avoir continué sa lecture pendant une heure, le vieillard consulta le sablier, et monta chez Raoulette ; il souleva doucement le rideau de l'alcôve et cacha sa lampe avec la main pour ne pas blesser les yeux de la jeune fille, qu'il se mit à considérer ; elle avait écarté les couvertures du lit, un de ses bras était replié sous sa tête, l'autre s'appuyait sur sa poitrine dont les battements semblaient pénibles. Évangélista la vit se retourner plusieurs fois avec agitation, tandis que deux larmes glissaient à travers ses paupières fermées :

— Qu'a-t-elle donc ? murmura-t-il; déjà tourmentée à son âge et pendant le sommeil !...

Puis, il la baisa au front, recouvrit son corps demi nu, et, après avoir fait le signe de la croix comme pour appeler la bénédiction de Dieu sur cette chambre, il allait regagner la sienne, lorsqu'il entendit frapper à la porte de la rue. Il se hâta de descendre. — Quand il eut ouvert, deux vieillards se jetèrent dans ses bras et il leur rendit cordialement l'accolade. — Le premier avait une taille haute et robuste, un regard plein de feu et de mobilité, un visage barbu, cicatrisé et ridé : c'était Pierre de Botignac. Son compagnon avait une figure jaune, décharnée, souffrante, mais sévèrement et noblement expressive : il portait une cotte de mailles et une cuirasse où paraissaient quelques restes de dorure, un casque bien fourbi sur la tête, et, au côté, une épée de bataille qui lui montait jusqu'à l'aisselle. Il se nommait Jean de Matha.

— Embrasse-moi encore, mon vieux Jean, mon vieux frère d'armes ! s'écria Glandevez ; pourquoi as-tu quitté la cour de France?... où vas-tu ?...

— Je vais à la guerre, et je viens te dire adieu !

— Est-ce possible ?...

— Écoute. — Les chrétiens de Palestine sont menacés d'une ruine certaine ; chaque jour, le carnage et l'incendie frappent à leurs portes : Hérode, Judas et Caïphe sont revenus à la vie, et chaque jour Jésus-Christ est crucifié de nouveau !... Tant que j'ai compté sur les jeunes bras de l'Occident pour délivrer l'Orient, j'ai vécu dans la retraite, édifié des monastères, payé la rançon des prisonniers, tâché enfin de rendre ma vieillesse agréable à Dieu par des œuvres charitables et pacifiques. Puis, j'ai couru les places publiques et les palais, j'ai montré au peuple et aux princes mon reliquaire, mon épée, mes blessures ; personne n'a tressailli ! — Je leur ai crié : Les filles nobles sont jetées dans les fers où on leur défend de prier et de pleurer, les orphelins n'ont plus d'épées qui les protégent et de caresses qui les consolent, les mères dispersées au milieu des sables suspendent leurs enfants à la mamelle, mais ceux-ci n'y trouvent pas de lait et ferment les yeux en palpitant ! — Personne n'a répondu : Vengeance ! — Je leur ai crié : Les Infidèles creusent autour de Jérusalem un fleuve de sang plus large et plus profond que le Jourdain, allez mourir pour le Christ sur la terre où il est mort pour vous ! — Personne ne s'est levé. Partout de l'é-

goïsme, de la fausse ambition, de la peur et de l'insouciance! — Alors, j'ai repris la croix, j'ai mis le reste de ma fortune dans l'équipement d'un vaisseau, et je m'embarque demain à Marseille; des blessés, des malades, des captifs que j'ai rachetés aux Sarrazins et qui retournent chercher la mort où ils ont déjà trouvé l'esclavage, voilà ceux que j'emmène avec moi, voilà les guerriers qui ont un vieillard pour chef!...

Les croisés réunis devant la porte étaient au nombre de cinquante environ; ce n'étaient pas de ces cavaliers hautains du moyen-âge, droits sur selle et bardés de fer : ils avaient pour la plupart de mauvaises armes et de mauvais chevaux : les uns portaient des souquenilles de pèlerin à moitié déchirées, les autres des pièces d'armure incomplètes; on apercevait encore dans leurs casques l'entaille des cimeterres et le trou des lances dans leurs cuirasses. Parmi eux, quelques serfs en jacquettes ou en pélicons tenaient un fauchar de la main droite, et de la gauche une branche de pin enflammée; le reflet de ces torches passait tour à tour des yeux éteints aux fronts cicatrisés, des barbes incultes aux visages flétris, et à les voir tous immobiles, silencieux, étranges, on les eût pris pour des fantômes. Ce tas de malheureux

était amoncelé sous un lambeau d'oriflamme et le monogramme du Christ se balançait comme un divin espoir au-dessus de toute cette misère et de tout cet héroïsme !...

— Tu le vois, Évangélista, reprit Jean ; si nous ne sommes pas des conquérants, nous pouvons être des martyrs. Au reste, nous n'appartenons plus qu'à la mort, nous sommes de vieux orphelins qui allons retrouver notre père céleste, et nous le bénissons de répandre à son service la dernière goutte de notre sang ! — Plus de fortune, plus de santé, plus de famille pour nous dans le monde, pauvres troncs découronnés sans branches comme sans racines !... Moi, par exemple, j'ai eu cinq enfants qui ont péri tous les cinq en Palestine, et je dois mourir où ils sont morts ; ils m'ont gardé ma place auprès d'eux ! voici l'emblème du vœu qui m'enchaîne !...

Il déboucla le coin de son justaucorps, et montra une ceinture en anneaux de fer appliquée étroitement sur sa chair nue.

— O mon frère, je t'admire ! que ne suis-je libre de te suivre !... que n'ai-je du moins un fils pour aller combattre et mourir loin de moi, un fils pour hériter de mon épée qui devient trop lourde et de mon nom qui s'éteindra !... Mais

Dieu en a jugé autrement : sa volonté soit faite !...

— Nous avons aussi une grande mission, dit le sire de Botignac; tandis que Jean poursuivra le crime d'un côté, Évangélista et Pierre poursuivront le vice de l'autre !

— Puisse l'impiété succomber ! répondit Jean de Matha ; puisse à cette heure le dépôt sacré de la vertu n'être pas confié qu'à nous, ô mes amis !...

Et ce fut une chose solennelle que de voir ces trois vieillards s'embrasser étroitement, les yeux levés au ciel, pendant que les croisés chantèrent en chœur un cantique de rédemption.

— Chrétiens, s'écria Glandevez, puisque je ne peux vous donner de mon sang, je veux au moins vous donner de mes armes !...

Il saisit à brassées des poignards, des épées, des masses, des lances, et les présenta aux croisés, qui descendirent de cheval et se les arrachèrent avec transports; puis la chevauchée continua sa route. Malgré les refus du vieux capitaine, ses deux amis conduisirent son destrier par la bride pour lui faire honneur, et l'accompagnèrent ainsi jusqu'à une lieue d'Arles sur la route de Marseille. — Or, jamais Jean de Matha ni un de ses compagnons ne rentrèrent en Provence.

III

Depuis la chute du jour l'Italien Matheolus rôdait autour de la maison d'Évangélista ; quand le vieillard se fut éloigné, il sortit d'un porche voisin qui lui servait de cachette, et rejetant sur ses épaules son capulet de couleur sombre :

— Les voilà partis enfin, dit-il, et je n'ai plus appréhension de leurs damnés luminaires ! vite à l'œuvre !... mais, je ne me trompe pas... quelqu'un approche... je connais cette démarche et ce visage... Eh ! eh ! l'endiablé aurait-il le même projet que moi ?...

Matheolus s'avança vers le nouveau venu et lui frappa sur l'épaule au moment où il soulevait le heurtoir de la porte : celui-ci retourna vivement la tête.

— Est-ce vous, seigneur Rudel ?...

— Oui, seigneur d'Arcussia.

— Soyez donc assez courtois pour répondre à ma demande : est-ce comme ami du père ou comme amant de la fille que vous fréquentez cette maison ?...

— Je ne connais pas même la fille dont vous parlez...

— Alors je ne risque rien à vous mettre dans ma confidence, car je vous sais trop loyal pour en abuser. Lorsque le sire de Glandevez s'absente, il confie la belle Raoulette à l'abbesse des Ursulines, qui est de ses parentes, et je l'ai vue plusieurs fois dans le trajet de sa maison au couvent ; elle avait avec elle une vieille nourrice presque aveugle et tout-à-fait sourde; aussi je l'ai suivie facilement, je lui ai parlé, et je me suis fait aimer d'elle.

— En êtes-vous sûr ?...

— Très-sûr. Une fois avertie que son père ne peut nous surprendre, elle va me jeter par sa fenêtre la clef du jardin qui est derrière l'hôtel. — Je ne vous cache rien, seigneur, et vous savez le premier ce que toute la ville saura demain. — A présent laissez-moi place libre, comme cela se pratique entre gentilshommes.

— Et vous trahissez Marie de Ventadour sans remords ! dit Rudel d'une voix lente et pénétrée.

— D'où vous vient cet air ébahi ?... elle s'est déjà consolée de mon abandon avec un autre. — Rappelez-vous un peu tous les hôtes de Langon : eh bien, Rambaud d'Orange a quitté la comtesse de Die, et, en revanche, Clara d'Anduse a quitté Hugues de Saint-Cyr. Tantôt c'est la femme qui

trahit, tantôt c'est l'homme; il y a émulation, échange de procédés et chacun y trouve son compte.

Geoffroy Rudel s'éloigna, mais, arrivé à l'angle de la rue, il se cacha dans l'ombre pour observer Matheolus :

— Oh non ! je ne te laisserai pas souiller ainsi l'honneur d'une famille et porter tes lèvres immondes à cette coupe de pureté !... comment ai-je pu me contraindre ? comment ne t'ai-je point craché au visage ? comment ne t'ai-je point tué?... c'est que je n'ai pas voulu te croire sans preuves ! — Qui sait? tu mens comme un lâche, peut-être ; les gens de ta sorte se vengent souvent d'un refus par une calomnie! — Mais, si tu as vraiment séduit cette jeune fille, je la désabuserai : si tu emploies la force contre elle, je la défendrai : c'est un devoir ! c'est un droit! — Le vice me semble plus odieux dans cet homme que dans mon ami; pourtant, je suis forcé de me l'avouer, Bertran vit à cette école, il joue avec ces infamies et trouverait une pareille action simple et naturelle! Dieu veuille le sauver un jour!...

Matheolus, une fois qu'il se crut seul, chanta le refrain d'une chanson galante. A sa voix une fenêtre de la maison s'ouvrit, et une ombre blanche s'y dessina, des paroles furent échangées,

mais trop bas pour que Rudel pût les entendre ; puis l'ombre se pencha davantage, deux mains jointes se levèrent au ciel, et quelque chose de sonore tomba au pied de la fenêtre, qui se referma. L'Italien se saisit avidement de cet objet et disparut derrière l'hôtel. Geoffroy marcha de loin sur ses pas, et pénétra après lui dans le jardin, dont la porte était entrebâillée, la referma tout-à-fait, mit la clef dans son pourpoint, et suivit la première allée qui se présenta. — D'abord il n'entendit que ces bruissements qui courent la nuit sous le feuillage, et les harmonies vagues et onduleuses des grands arbres au-dessus de sa tête. Les battements de son cœur redoublaient à chaque pas, et il était agité de pensées pénibles, car il comparait involontairement cette nuit à celle de Langon, et il en ressentait mille impressions douloureuses ; il songeait à Marie de Ventadour, cette enfant naguère si aimante, si naïve, et déjà parjure, déjà perdue ; il songeait à tant de liens rompus si vite, à toutes ces fleurs dont le parfum l'avait enivré, pauvres fleurs épanouies hier et fanées aujourd'hui.

— Hélas ! se dit Geoffroy, n'y aurait-il que de pareils amours sur la terre ?...

Tout-à-coup il s'arrêta : on parlait derrière un

massif de lilailliers; la voix timide d'une jeune fille s'abritait sous la voix plus forte et plus empressée d'un homme, et au travers des branches il aperçut Matheolus aux genoux de Raoulette.

— Oui, murmurait-elle, c'est une nuit de mauvais présage assurément! Cette opale brisée et les paroles de mon père m'épouvantent; mais ce n'est pas tout : j'avais dans un vase, sur ma cheminée, une rose que j'avais cueillie en me couchant; eh bien, lorsque je me suis levée pour venir ici, je l'ai entendue se plaindre et soupirer : — Pourquoi m'a-t-on détachée de ma tige?

— Folles craintes, mon ange!... L'amour est plus fort que le reste!...

— C'est vrai; car, nous autres Provençales, nous sommes peu confiantes, et je vous ai aimé tout de suite pourtant.

— Laisse-moi ta main, Raoulette.

— Elle est bien brûlante, ma pauvre main...

— Oh! tu es belle, tu es belle!...

— Oui, puisque vous m'aimez : quelle nuit radieuse, voyez donc!

— Son éclat lui vient de toi : Raoulette est radieuse, et la nuit doit l'être comme elle; tu ressembles au rayon qui argente la surface des eaux

et sans lequel la vague serait noire!... O lumineux et adorable rayon, je te bénis!...

Matheolus enlaçait la taille de la jeune fille, qui, descendue à la hâte, n'avait jeté sur elle qu'un vêtement léger : il attirait vers lui sa douce figure, et elle se défendait faiblement contre ses baisers. Alors Geoffroy se jeta dans la clairière en s'écriant :

— Cet homme vous trompe! cet homme ne vous aime pas! cet homme est un lâche!...

— Ne le crois pas, Raoulette, il ment! balbutia Matheolus, qui devint pâle.

— Je suis l'ami de votre père, et j'ai dit la vérité! Ce misérable voulait faire de vous sa maîtresse et publier partout votre honte, comme il s'en est vanté à moi-même ; je le jure devant Dieu, qui m'a conduit entre vous deux! — Je n'ai ici que l'intérêt de l'honneur ; mais c'est assez pour que le jeune homme remplace le père, pour que l'étranger remplace le vieillard! or Évangélista le tuerait s'il l'avait trouvé dans les bras de sa fille. L'épée à la main donc, et que Dieu nous juge!..

Le Napolitain abandonna Raoulette, qui tomba, pliée en deux, sur un banc d'herbe, et il recula de quelques pas.

— Diable! vous y allez trop vite, mon cher.

Si je suis coupable, faites-moi citer *en cour d'amour*, comme il convient.

— J'aime mieux vous tuer !...

— Et moi, je n'ai point envie de mourir. Au fait, pourquoi garder le masque plus longtemps ?... Oui, ma belle, celui-ci a dit vrai, car j'ai eu l'imprudence de lui confier mon secret comme un novice ; mais, puisque vous m'échappez, je cours me dédommager près d'une autre.

— Lâche ! cria la jeune fille, qui peu à peu trouva la force de se relever.

— Vous ne sortirez point, reprit Geoffroy, vous êtes enfermé ici !

D'Arcussia, qui voit une épée nue dirigée contre sa poitrine, jette autour de lui des regards inquiets, une sueur froide lui baigne le front, il a peur et ne sait comment échapper. Tout-à-coup il aperçoit les murs du jardin à quelques pas derrière une rangée de platanes, et, avant que Geoffroy puisse faire un mouvement pour l'arrêter, il grimpe sur l'arbre le plus voisin et atteint le sommet de la muraille avec une agilité incroyable.

— Eh bien, dit-il en riant, vous êtes joué, mon vertueux sire : d'ici je ne crains pas plus votre épée que l'épée de bois d'un enfant. — Me

voilà tranquille. — Personne ne nous a vus que la nuit; et d'ailleurs je n'aurai point la peine de nier ce qui est arrivé, car vous n'oserez parler de rien à cause de Raoulette.

— Seigneur Matheolus, nous nous reverrons seul à seul!...

— Oh! pour éviter vos provocations, je ferai en sorte de ne vous rencontrer que si j'ai besoin de vous. Maintenant méprisez-moi si vous voulez : pour votre mépris je vous donnerai de la haine. Prenez garde à mon poignard, vous qui m'avez menacé de votre épée!—Mais je vois une lumière courir à travers les chambres de la maison, c'est sans doute le vieux qui revient... D'un bond je suis dans la rue... Adieu, mes amis.

Geoffroy resta comme étourdi par un coup violent. Il n'aurait jamais cru qu'un homme aussi vil pouvait exister parmi les hommes; le mal venait de se révéler à lui dans toute sa laideur, et il sentit encore une de ses croyances frappée de mort au fond de son ame. — Après le premier moment de stupeur, il s'approcha de Raoulette; elle était debout, les mains croisées sur sa poitrine et les yeux attachés sur lui avec l'étrange fixité de l'extase.

— Dieu soit loué ! dit-il ; je craignais que vous ne fussiez évanouie.

— Non. J'ai tout vu !... j'ai tout entendu !...

— Et c'est là l'homme que vous aimiez !

— Oh ! dites plutôt le démon qui me possédait, hélas !...

Elle se couvrit le visage, et des larmes abondantes s'échappèrent entre ses doigts.

— Pauvre enfant, pensa Rudel, ton premier désir t'a trompée comme le mien !

— Ma fille !... Raoulette !... où est ma fille ?... criait Évangélista, qui les aperçut et se hâta d'accourir.

— Je vous la rends pure ! dit le jeune homme.

Raoulette se jeta aux pieds de son père, et lui avoua en sanglotant ce qui s'était passé.

— Maintenant vous savez tout : pardonnez-moi, mon père, comme Dieu m'a pardonné puisqu'il m'a sauvée !... Son envoyé, qui est devant vous, a fait trembler le lâche, l'affreux lâche ; il a écrasé sous son pied la tête du serpent, il a sauvé votre fille, enfin !... Le voile tombe de mes yeux, et ils s'ouvrent à la vraie lumière !... Oh ! je ne suis pas condamnée à jamais, je puis encore espérer, je puis encore aimer, je puis effacer un instant d'erreur par un dévouement de toute la

vie! — Oh! ce que je vais faire n'est point coupable, et je n'hésite plus. — Il est votre ami, mon père, votre ami le plus sûr et le plus noble, n'est-ce pas?... il est bon, juste, religieux, n'est-ce pas?... eh bien donc, ô mon sauveur, voici ma main, mon père vous la donne, et je vous aimerai!...

Puis, surprise et honteuse de sa hardiesse, elle se cacha dans le sein du vieillard. Geoffroy Rudel leur pressa la main à tous les deux; mais, lorsque Raoulette releva la tête, il n'était plus là!

VIII

LE DON D'UNE BIBLE.

Le reste de la nuit ne fut pour Geoffroy qu'une rêveuse insomnie. Raoulette passait et repassait devant ses yeux ; il entendait encore l'aveu timide et confiant de la vierge qu'il avait sauvée, et, une fois, il crut voir près de lui appuyée sur le chevet, sa figure douce, paisible, épanouie, comme celle d'une chaste épouse : elle lui souriait en silence du milieu de l'ombre, et l'apparition ne s'effaça que lentement. — Pourquoi donc refuser la main qu'elle t'offre ? pourquoi ne pas l'aimer ? pourquoi ne pas la rendre heureuse ? Elle est jeune, elle est belle, elle est noble, elle

est pure ; les doubles liens de l'amour et de la reconnaissance l'enchaîneront à toi pour jamais; elle sera tout ensemble ta maîtresse et ton épouse, plus qu'une sœur, autant qu'une mère. N'hésite pas !...mets à l'épreuve les conseils d'Évangélista, sanctifie tes désirs par le mariage, porte tes espérances sur la possession d'une seule femme, réunis en un faisceau tes rêves égarés ! — Mais, dans le cœur du jeune homme, au-dessus de toutes ces voix, il s'en élevait une autre plus persuasive, plus implacable, qui lui criait d'attendre : néanmoins il se sentait coupable, il se reprochait quelque chose, et, au moment d'oublier Raoulette, au moment de se livrer encore aux chères illusions, il éprouva une sorte de remords que sa conscience ne put définir. Son trouble fut au comble lorsqu'il vit entrer le sire de Glandevez.

Il courut se jeter dans les bras que le vieux gentilhomme tenait ouverts, et leurs poitrines battirent avec force l'une contre l'autre.

— Et votre fille, seigneur? demanda Rudel d'une voix émue.

— L'enfant souffre beaucoup ; mais ce n'est pas la maladie du corps que je redoute le plus pour elle !...

— Oh! je n'ose lever les yeux sur vous.

— Pourquoi? je ne vous accuse pas. En aurais-je le droit après que vous avez sauvé mon honneur, celui de ma fille, celui de ma vieille race? Je sais que ce n'est point le malheur de Raoulette ni le mépris de mon nom qui vous éloignent de cette alliance; votre cœur n'a point parlé, votre heure d'aimer n'est point venue encore, et c'est la seule cause de votre refus. Vous étiez libre, Geoffroy, et je vous remercie même pour son bonheur de n'avoir pas été plus généreux : pardonnez à la pauvre fille, qui voulait vous récompenser, d'avoir fait trop vivement son devoir.

— C'est à elle de me pardonner, plutôt!...

— Je ne redoute qu'une chose, mais une chose terrible! Lorsque vous êtes sorti de la nuit, la menace à la bouche et le glaive à la main, entre elle et son tentateur, éperdue, chancelante, sur le point de succomber peut-être, elle vous a pris pour un ange qui descendait terrasser le démon; elle a vu en vous plus qu'un homme, et je crains qu'elle n'y voie désormais plus qu'un ami, je crains que l'*imagination* ne lui soit funeste comme à vous, car c'est bien la même ame que la vôtre, une ame admirable parce qu'elle espère, et troublée parce qu'elle s'égare! — J'ai quitté

son chevet pour venir près de l'autre malade : maintenant que le père vous a tout confié, ne confierez-vous rien à l'ami ?...

—Oh ! je serais ingrat de ne point vous ouvrir mon cœur ! Depuis que j'ai résolu d'atteindre le bonheur par l'amour et l'amour par la pureté, depuis que je vis dans cet espoir immense, des scènes bien affligeantes se sont jouées devant moi. L'amour est méconnu sans pitié, trahi sans remords, vendu sans honte chez les hommes ; on le détourne de sa source vers des égouts immondes, on en fait un dieu fangeux, on le défigure, on le blasphème, on le nie!... mais rien n'a pu altérer ma foi : chaque jour elle se retrempe dans les désenchantements et dans les luttes; elle passe à travers les épines et ne s'y déchire point, et, pour empêcher le doute ou la corruption de pénétrer jusqu'à elle, je l'ai enfouie plus profondément, comme un trésor. Aussi mon premier échec m'avait apporté le désespoir, et les autres ne me donnent que de la tristesse tout au plus; j'ai eu la fièvre, mais je suis convalescent.

— Et la convalescence vous charme par sa langueur voluptueuse, par une certaine indolence qui tient le milieu entre l'oisiveté et le travail : elle vous charme, et vous n'essayez point d'en sor-

tir; puis, une fois enchaîné par la coutume, vous ne le pourrez plus: cette mélancolie vous deviendra nécessaire, et, pleine d'inquiétudes et de malaises sans fin, votre vie ne sera désormais qu'une longue plainte !

— C'est qu'alors Dieu me condamnerait à une attente éternelle!... que faire ?...

—Ne pas jouer ainsi votre avenir, chercher une voie de salut plus certaine, imprimer une meilleure direction à cette énergie, à cette jeunesse, à cette pureté que vous livrez aux désirs comme à des bêtes dévorantes : laissez-les mourir de faim ces coupables désirs ! — Hier, vous avez délivré une femme de l'oppression, mais il en est une autre qui appelle un sauveur : c'est l'humanité, c'est la fille de Dieu que Satan convoite!... Oubliez les rêves du cœur pour elle, comme j'oublie, moi, les douleurs de la famille!... Il est temps!... elle souffre dans tous ses membres, car elle a péché par tous.— Jetez les yeux sur l'Occident : que de confusion et de discordes! La sagesse des anciens est mise en doute, le respect et la tradition sont morts, la guerre civile et l'anarchie divisent les royaumes, le schisme ronge les entrailles de l'église! — Regardez l'Orient : il agonise oublié ; l'indifférence et l'égoïsme l'aban-

donnent aux païens sans lui donner même le baiser de trahison : pendant que l'hérésie s'avance jusqu'aux déserts glacés de la Bohème, le christianisme déserte le sépulcre saint; à peine quelques vieux croyants vont-ils y mourir en pélerins ou en soldats, et offrir à Dieu la dernière prière de leur ame ou la dernière goutte de leur sang! Quel obstacle peut arrêter les kalifes victorieux? L'hérésie ouvre les portes du monde aux descendants de Mahomet comme il les ouvrit autrefois à Mahomet lui-même! — Je sais bien que la vraie religion est immortelle; si elle s'éteint au nord, elle se rallume au midi : saint Boniface établissait la loi du Christ dans la Germanie barbare au moment où les kalifes la renversaient dans l'Espagne civilisée! Je sais bien que, si trois siècles de persécution ne l'ont pas empêchée de triompher, mille siècles d'hérésie seraient impuissants à la détruire : de luttes en luttes, elle poursuit sa course invariable et victorieuse; les nuages combattent sans cesse contre le soleil, mais ils passent et le soleil reste!... Cependant la terre a besoin d'hommes justes qui intercèdent pour elle par leurs actions ou par leurs paroles, et lui rendent une paix trop long-temps troublée: pourquoi ne seriez-vous pas un de ces hommes?...

— Parce que je ne le pourrais pas ; répondit Rudel avec un soupir ; à d'autres cette mission céleste !... Laissez-moi ma vie faible et tendre, je ne ferai rien avant d'aimer !

—Rappelez-vous le caveau de Saint-Romain, rappelez-vous Langon : la voix de Dieu vous avait parlé la première, et vous avez obéi de préférence à la voix du monde, la séduction a été plus forte que la sagesse, vous n'avez pas compris ce qui convient à votre nature : il vous faudrait le repos absolu ou l'agitation impérieuse, et vous flotterez entre ces deux mobiles de la vie humaine sans jamais choisir ni posséder rien de stable. Brisez plutôt les liens qui vous enchaînent, acquérez la double science : vous avez un si beau rôle à jouer, maintenant qu'il s'agit de ramener l'unité dans le monde moral comme dans le monde politique ! Cherchez, cherchez, les nuits, parmi l'ombre, autour des populations endormies et des races mortes, quelque fragment de l'éternelle vérité tombé du ciel avec une étoile : allez écouter les secrets terribles que l'Océan confie aux rochers battus par la tempête !

— Je préfère les vagues bleues, les brises murmurantes et les plages rêveuses de la Méditerranée ; l'Océan n'est pas plus complet sans elle

que l'homme sans la femme, que le principe de force sans le principe d'amour!...

— L'idée la plus lointaine vous ramène là : c'est ainsi que vous dénaturez vos meilleures facultés faute de comprendre l'origine et la valeur relative des choses : le péché ne vient pas de Dieu, mais de l'homme seul, qui a bouleversé l'ordre de la création : nous n'avons tenu compte ni des conditions ni des bornes qui nous étaient imposées; on nous avait permis l'usage, et nous nous sommes permis l'abus qui a engendré le vice. Alors est née la concupiscence des yeux et de la chair, le règne des idoles a commencé, la liberté s'est appelée licence, et les œuvres divines sont devenues entre nos mains des instruments de perversité; l'injuste a changé tout en mal sur la terre, de même que le juste sera changé tout en bien dans le ciel!

— Vous avouez donc que la poésie et l'amour ne sont point coupables par leur nature?...

— Non, mais seulement par l'emploi que vous leur donnez. Vous ne réglez point assez la mesure de vos attachements, vous mettez l'amour à la place de l'affection simple, vous faites une passion de ce qui est un sentiment, et, au lieu d'aimer avec ordre, vous aimez avec désordre.

Quant à la poésie, le temps où elle pourra être utile aux hommes n'est pas venu, et j'ignore s'il doit venir ; mais, telle qu'elle est, elle s'occupe de charmer l'oreille plutôt que d'instruire le cœur; elle entraîne à sa suite mille dangers pour les ignorants et les faibles : d'ailleurs elle est fondée sur une trop grande liberté d'esprit et se sépare trop aisément de la morale : l'homme le plus dissolu peut être le meilleur poète, et la plus belle œuvre est souvent la plus pernicieuse. Aussi vaut-il mieux fermer une bouche qui propagera cent vices pour une vertu et cent erreurs pour une vérité ! O Geoffroy, l'amour et la poésie vous seront encore plus nuisibles qu'à tout autre, car vous en avez fait les deux ailes de votre rêve.

— La poésie charnelle et perfide que vous condamnez est celle de l'antiquité païenne : pourquoi nous serait-il défendu d'élever sur ses ruines une nouvelle poésie née du christianisme, juste comme son divin maître, pure comme lui, comme lui consolante, et qui adoucisse par l'espérance les peines de ce monde pendant que la théologie sa sœur nous inspire la foi d'une autre vie? Pourquoi l'amour ne l'aiderait-il pas dans cette mission, l'amour tel que je le comprends,

dégagé des ombres grossières, limpide et confiant, sans fougue et sans débauche, qui, par l'admirable union de l'ame avec la nature, nous enseignerait que Dieu a créé la terre pour les hommes, mais qu'il a créé les hommes pour le ciel ?...

— O naïfs enthousiasmes de la jeunesse ! reprit en souriant Évangélista; défiez-vous d'eux, mon ami, car rien ne ressemble mieux aux anges de lumière que les anges révoltés et déchus. Encore une fois, vous voulez établir une religion profane, vous prostituez aux choses temporelles un amour qui n'est dû qu'à Dieu, et votre foi ne tient pas compte de la fragilité humaine. Vous vous croyez invulnérable par les sens : mais la volupté, toujours inattendue, ne rôde-t-elle pas autour de votre lit? Vous bravez la séduction des femmes : mais ne peuvent-elles pas mettre un masque et vous surprendre? leur esprit est plein de ruses, elles jouent avec les adultères, tuent leurs esclaves avec un mot, et soulèvent des guerres avec un baiser !...

— Si les autres ont perdu toute pudeur, il en est une qui l'a conservée; si les autres ne se font belles que pour corrompre les ames, il en est une qui sauvera la mienne, et, quand je l'aurai trouvée, je l'aimerai; Dieu me la garde

quelque part! C'est par la femme que le Créateur du monde a couronné son œuvre: le palais édifié, il créa la reine. Eh bien, lorsque j'aurai purifié mon cœur, amassé le trésor des fiançailles, allumé l'encens sur le chaste autel, celle qui m'est promise entrera dans le temple digne de la recevoir!

Geoffroy leva les yeux au ciel, joignit les mains et courba le genou : la sérénité de sa pensée intérieure se refléta sur sa belle figure qui souriait. Alors le vieillard vint le baiser au front comme une jeune fille.

— Mon enfant, dit-il, puisse votre ame si noble résister au vice qui la sollicitera par mille tentations!... Je ne me sens pas le courage de vous condamner, et pourtant vous êtes bien coupable! Plus tard, quand vous serez revenu de vos égarements et que vos folles rêveries seront tombées en ruine, vous vous épouvanterez d'y avoir mêlé le nom du Seigneur. Jusque là, inutile ou nuisible au prochain, vous n'aurez que des pensées vaines et douloureuses, vous répandrez vos soupirs dans les ténèbres, et un tourment invisible vous rongera le sein; à force de vivre au milieu des espaces imaginaires, vous prendrez la terre en mépris pour quelque chose qui n'est pas

le ciel, et vous aurez de la répugnance à remplir les devoirs que le monde nous impose. Sur la route où vous marchez, vos espérances s'éteindront plus vite que les éclairs d'orage, elles éveilleront autour de vous des murmures insaisissables et confus, si bien qu'un silence et une obscurité continuels vaudraient mieux !... O mon enfant, je vous l'ai déjà dit : —*quand on aime, c'est qu'on veut mourir !* — La mort ne vous inspire-t-elle pas un sentiment de terreur ?.....

— Non, de tristesse : je regretterais tant de mourir sans avoir complété ma vie !...

— Vous le voyez, vous êtes esclave de la chair, car vous avez un but charnel ; votre esprit descend vers la terre plutôt que de monter vers le ciel : trouver la femme que vous cherchez, mettre en elle toute votre confiance, tout votre bonheur, tout votre avenir, ne rien voir et ne rien admirer au-delà, oublier le monde et être oublié de lui, voilà votre unique désir !... Or Dieu seul est digne de cette adoration qui embrase votre cœur, Dieu seul doit être aimé spirituellement ; si vous essayez le contraire, vous échouerez à coup sûr. Le charme des yeux décidera de votre choix, la beauté invite à la jouissance, et la possession ne peut jamais être aussi chaste que le rêve. En vain

aurez-vous toujours le fouet levé sur la chair comme sur une esclave révoltée, vous finirez par succomber malgré vos luttes et vos prévisions! Je le répète, votre malheur est de ne pas comprendre l'ordre naturel des choses et de les déplacer, contre la volonté divine, par un système d'erreur. — Étudiez à fond le mystère de l'Incarnation, pour savoir ce que c'est que la Chair et ce que c'est que l'Esprit !...

Évangélista fit un signe de croix, pencha sa tête sur sa poitrine comme pour se recueillir, et continua ainsi :

— Adam nous avait perdus, Jésus-Christ nous a sauvés, la Chair nous avait condamnés, l'Esprit nous a pardonné : le Verbe, fils de Dieu et de la femme, unit l'ancienne loi et la nouvelle, la Chair et l'Esprit, qui sont les deux éléments inséparables de la création, et dont l'un est dominé par l'autre comme la terre par le soleil; car l'Esprit, ainsi que le soleil lui-même, emprunte ses rayons à une lumière éternelle et primitive qui est Dieu. La vie charnelle a dû être nécessairement celle du monde avant la venue du Messie, comme elle est celle de notre enfance à tous avant la venue de l'intelligence qui nous donne la vie spirituelle et nous élève jusqu'à l'idée de Dieu :

les enfants ne boivent la sagesse qu'après avoir sucé la mamelle! Mais le Christ est descendu pour nous régénérer par une transformation merveilleuse, et nous souffler comme une nouvelle naissance; le Christ, Dieu et homme, Esprit et Chair tout ensemble, nous élèvera un jour de la vie terrestre à la vie céleste, de ce qui passe à ce qui est éternel!... Ainsi la Chair nous vient d'Adam, et l'Esprit nous vient du Christ, dont les croyants portent le nom glorieux; la Chair communique aux choses visibles et l'Esprit aux choses invisibles; l'Esprit ne doit d'hommages qu'au souverain maître, il rend les pécheurs justes, et la justice qu'il leur donne leur donnera plus tard le salut, des enfants de l'Homme l'Esprit fera des enfants de Dieu !

— Je crois toutes ces vérités, répondit Rudel; mais je ne puis voir par où je m'en écarte, ô vieillard inflexible !

— C'est que vous ne les croyez pas, alors, pas assez du moins pour que la grâce du Seigneur descende en vous, rappelle votre esprit à ses devoirs et le retire du péché !...

Il prit un livre qu'il avait déposé sur une table en entrant et présenta ce livre au jeune homme :

— Voici une Bible que je vous offre, ouvrez-

la souvent, la lecture vous en sera salutaire : vous n'y trouverez d'abord qu'un charme de poésie, mais plus tard peut-être y découvrirez-vous autre chose. — Adieu. Ma pauvre fille me réclame à son tour. Oh ! oui, c'est bien la même ame que la vôtre !...

Évangélista ne s'était point trompé : Geoffroy Rudel ne vit dans la Bible qu'une nouvelle source de poésie ; le sens prophétique, l'interprétation mystérieuse et profonde lui échappèrent sous le voile des images, la surface lui déroba le fond ; il respira les parfums de l'encensoir sans adorer l'autel, et, pour ainsi dire, l'œuvre divine se réfléchit à ses yeux dans un miroir humain. O temps de révélations et de miracles où les anges se rendent visibles, où les mers se déplacent, où les entrailles des montagnes s'agitent, où les nations pâlissent d'épouvante lorsque la voix du Seigneur retentit parmi les tonnerres et le vent des tempêtes pour exterminer tout-à-coup quelque peuple comme un seul homme, le poète inclinait un front soumis devant vos prodiges ! O lévites qui servez au temple avec un éphod de lin, voyants qui prophétisez sur les hauts lieux, guerriers en armure d'airain qui rapportez les immenses dépouilles des vaincus, le poète vous

admirait!... mais il vous préférait toutes ces belles filles d'Orient qui se baignent dans les fontaines, dansent sous le figuier du champ paternel ou apprêtent les parfums des rois, ces humbles servantes de Dieu, vierges fortes, grandes, pures de tout leur corps, et que pas une caresse n'a souillées! — Il était entraîné vers la rêverie plutôt que vers la méditation. — Dans l'ancien Testament, Judith ou Abigaïl lui faisait oublier David et Moïse; dans le nouveau, Jésus lui même, Jésus s'effaçait devant Magdeleine! Il souriait à ces alliances rapides et simples où les vierges quittent sur un mot leur mère, leur famille, leur maison natale, pour aller dormir avec un époux étranger, boire dans sa coupe et être agréables à son cœur! — Ici, c'est la pudique Rebecca, qui vient en confiance vers Isaac et s'enveloppe de son voile dès qu'elle l'aperçoit; là, c'est Ruth la Moabite, qui, timide, parfumée, vêtue de sa plus riche tunique, s'approche de Booz, et se couche à ses pieds, la nuit, pendant qu'il dort. Mais celle qui charmait surtout Geoffroy, c'était la Sulamite, fille brune, ruisselante d'aromes, étendue sur un lit de fleurs entre des lis et des palmes. Il écoutait sa voix se répandre avec celle du bien-aimé à travers les vignes, les col-

lines, les vallées et les jardins; il les écoutait comme une musique de paroles incohérentes, passionnées, folles, interrompues par des baisers, entrecoupées par des rires, et soupirées dans une nuit d'enivrement et d'oubli; il répétait après la Sulamite que l'amour est fort comme la mort, et se persuadait de plus en plus que toute sa vie ne devait être qu'une espérance, une prière, une aspiration vers ce bien suprême.

IX

LA CHAMBRE DE L'AMANTE.

Stephanette, pâle, souffrante, couchée plutôt qu'assise dans un fauteuil en bois d'olivier, froisse un parchemin entre ses doigts. Près d'elle, Clara d'Anduse effleure les cordes d'un luth, et Marie de Ventadour brode, à la lueur d'une lampe, des fleurs d'argent sur une ceinture.

— Oui, mignonne, dit Clara, notre Marie que nous n'avions pas revue depuis Langon, promet de nous accompagner aux fêtes que le seigneur Guilhem d'Agoult donnera prochainement à Sault : on en raconte déjà des merveilles, et chacun est d'accord que ce gentilhomme-là fait plus de dépenses qu'un roi couronné.

— Hâtez-vous de guérir, hâtez-vous, Stephanette, pour prendre votre part de ces plaisirs !...

— Une vraie folle ! reprit Clara ; cette grande fille se rend malade à cœur joie. Aussi, regarde comme elle est changée, comme ses joues se creusent, comme ses doigts s'amaigrissent, comme son front se décolore : tout cela pour avoir pleuré quand il fallait rire et pour s'être souvenue quand il fallait oublier, pour avoir pris l'amour au sérieux enfin !... Elle ne m'écoute seulement pas, et son esprit s'en est allé je ne sais où. Voyage, voyage, ma chère. En attendant que tu reviennes, je vais chanter, moi !...

Elle se mit à préluder et jeta un regard moqueur sur madame de Gantelmi, qui, toujours immobile et muette, froissait toujours le parchemin entre ses doigts. Voici ce que chanta la jeune femme :

— « *Tout m'invite à chanter, tout m'apprend à chanter autour de moi, dans les prairies, dans les vergers, sur les arbres, sur les fleurs. Les oiseaux célèbrent la douce saison avec leur voix douce ; mais mon cœur y gagne peu de joie, car rien n'est aussi puissant sur lui que les précieuses consolations de l'amour !...*

» *Je laisse aux bergers leurs chalumeaux, je*

laisse aux enfants leurs petits tambours. Il n'y a que l'amour qui puisse me rendre joyeux !...

» *Si je ne rencontre point de soulagement avant peu, je n'ai point autre chose à faire que de mourir !* »

Stephanette releva brusquement la tête.

— Qui parle de mourir ? dit-elle.

— C'est Geoffroy Rudel, ma chère.

— Eh bien, répète-moi les vers de mon ami !...

La rieuse Clara d'Anduse ressaisit l'instrument ; mais, dès le premier mot, une corde se brisa sous sa main. Elle le repoussa loin d'elle avec dépit.

— Tiens, cousine, ton luth ressemble à ton cœur, les cordes sont trop tendues, et, lorsqu'on veut en tirer de la joie, elles se brisent !... Quelle pauvre vie tu t'es faite à force d'exagérer les chimères les plus simples !... Toujours l'inquiétude ou la jalousie, toujours une larme dans le coin de ton œil ou une plainte au fond de ton âme ! Mais de quoi t'inquiètes-tu ? de qui es-tu jalouse ? si tu pleures, si tu souffres, n'est-ce pas ta faute ?... On t'offre mille couronnes, et tu choisis entre toutes la couronne d'épines ; on t'offre la coupe de la volupté, et tu saisis avidement celle de la douleur : c'est à toi d'être le

bourreau, et tu es la victime; à toi de régner, et tu es l'esclave; à toi d'être aimée, et tu aimes. Folle!...

— Voulez-vous donc mourir sans avoir su vivre, ô Stephanette? laisserez-vous fuir la jeunesse et la beauté sans jouir de ce double trésor? attendrez-vous que le souffle de l'âge ait arraché vos cheveux si longs, vos cheveux si touffus, jauni l'ivoire de vos épaules, éteint à jamais les rayons de votre amoureuse et mobile prunelle?... Aux laides la tristesse, la jalousie, la continence; mais à nous les fêtes, les caresses et les baisers : soyons prodigues, nous qui sommes belles; mais restons libres, et n'aimons dans nos amants que le plaisir qu'ils nous donnent!...

— Le cœur est la source des maux, reprit Clara, et tu aimes trop par le cœur. C'est bon pour ces femmes glacées de France ou d'Angleterre qui n'ont pas de sang dans leurs veines, de feu dans leurs yeux, de soleil dans leur ciel, et qui envoient leurs chevaliers chercher les blessures et la mort sur les champs de bataille plutôt que de les garder près d'elles. Nous n'éloignons pas nos poètes, nous : le jour, ils chantent à nos pieds, et, la nuit, ils aiment dans nos bras!...

— Bonsoir, ma belle chérie, vous avec besoin

de repos; endormez-vous sur nos paroles, et demain, réveillez-vous moins souffrante, plus consolée, prête à imiter nos actions. Dans l'amour il n'y a pas seulement l'union de deux ames, mais aussi l'union de deux corps, et vous ne satisfaites qu'une partie de vous-même, vous n'êtes femme qu'à moitié : songez-y bien.

— Oh! non, s'écria Stephanette lorsqu'elles furent sorties, non, je ne voudrais pas dire ce que vous dites, et faire ce que vous faites!... Rien qu'à vous entendre, j'ai senti la rougeur me monter au front. Et pourquoi ?... Ne sont-elles pas plus sages que moi, plus heureuses du moins? — Un bonheur facile en vérité que celui de ces femmes! — Elles jouissent de l'amour comme elles jouissent du sommeil, de l'harmonie, de la lumière, de la nature odorante et fleurie; elles se parent de la volupté comme d'un diadème, elles dépouillent la pudeur comme un vêtement, elles sont désirées des jeunes hommes et se livrent en souriant à leurs fantaisies. Pour elles jamais de regret, jamais de remords : leur cœur est toujours plein, ou, ce qui est la même chose, leur cœur est toujours vide. — Dormez, m'ont-elles dit; mais est-ce que je puis dormir, hélas! quand je suis suspendue sur un abîme, remplie de ter-

reur et de vertige, quand de chaque minute qui s'écoule j'attends la vie ou la mort, la mort plutôt que la vie?... Mon Dieu! quelle exécrable main a donc écrit cela : — « *Madame, il passe la nuit prochaine avec Aliena, il s'est vanté d'aimer cette courtisane plus que vous.* »

Après avoir lu elle foula le parchemin sous ses pieds.

— O qui que tu sois, dénonciateur, tu possèdes sûrement les secrets de mon amour et de ma faiblesse; si je ne te connais pas, tu me connais bien, et ton œil perfide a sondé mon ame jusqu'au fond. Est-ce vrai que Bertran m'a délaissée pour une autre et qu'il s'est vanté de l'aimer plus que moi, cette autre?... J'ai trop longtemps été indulgente, abusée, aveugle, j'excusais les fautes et les affronts, je me laissais trahir, je me laissais oublier; mais, à force de souffrir je suis devenue savante, à force de voir saigner mon cœur j'ai compris ce que c'est qu'une rivale!... Je ne veux plus être crédule comme une enfant, mais soupçonneuse comme une amante, inexorable comme un juge : je n'écoute plus que ma passion, et je suis lasse de pardonner à la fin!... Des preuves, et je me vengerai! C'est elle-même qui va me les donner tout-à-l'heure, de sa bou-

che, seule avec moi! Je suis certaine qu'elle viendra. Ces sortes de femmes sont des coureuses d'aventures. Elle suivra le guide qui doit la conduire ici, elle le suivra, espérant trouver au bout de sa route de l'or et des baisers : par bonheur la nuit est sombre, et personne ne la verra entrer. — Seigneur! il faut que j'aie l'ame bien tourmentée, bien avide de connaître la vérité, pour recevoir une pareille créature chez moi, pour la saluer, pour lui parler en face!... Après tout, s'il en a fait ma rivale, il l'a élevée jusqu'à moi ou m'a rabaissée jusqu'à elle : égalité entre nous! — N'importe, c'est horrible à penser qu'il restera toujours quelque chose de sa parole, de son regard, de son haleine, dans cette chambre où je suis née, où j'ai vécu, où j'ai prié; autour de ce lit où est morte ma mère, sous ces rideaux qui ont vu le sommeil de l'enfant, et les rêves de la vierge, et les douleurs après les rêves! Je ne pourrai jamais oublier le souvenir de sa visite nocturne, ni effacer la trace de ses pas sur le pavé!... Puis, n'est-ce pas tenter le ciel ce que je fais là?... J'éprouve à la fois de l'épouvante et de la honte, et je me sens aussi coupable d'avoir appelé cette femme que si j'avais évoqué le démon! — J'entends marcher sous les fenêtres, on

monte l'escalier... Allons, vierge opprimée, redeviens forte de tout ton amour et de tout ton honneur! Dieu veuille que l'amante triomphe de la courtisane!...

Aussitôt qu'Aliena fut entrée, la porte se referma derrière elle.

— Une femme ici! Est-ce pour une femme que je suis venue?...

— Pour moi, répondit Stephanette, pour moi seule!

— Tant mieux, nous ferons connaissance. Mais à quoi bon ce guide, ce mystère, cette porte fermée? Que voulez-vous de moi?

— Je veux savoir si vous aimez Bertran d'Alamanon, madame!...

— Non, pas plus lui qu'un autre. Je n'aime personne.

— Et lui, vous aime-t-il?...

— Je n'en sais rien.

— Mais, dites, est-ce vrai qu'il doit passer la nuit chez vous et avec vous?...

— C'est vrai.

— Soyez maudite alors, et que mon désespoir retombe sur vous tout entier!... vous voyez que je suis malade, que j'ai la fièvre, que ma raison s'égare, et vous m'accablez, vous me

tuez, vous prenez plaisir à me torturer, misérable que vous êtes!... C'est surtout votre sang-froid qui est affreux ! N'est-ce pas que vous m'aviez voué une haine mortelle et que vous êtes bien joyeuse de ce qui arrive ?...

— Mon Dieu non, je ne vous haïssais point, pauvre fille, car je ne vous connais que de ce soir. Vous voici fort éplorée pour peu de chose; voulez-vous que je vous rende votre amant ?

— L'ironie après l'affront, c'est juste, vous soutenez votre rôle jusqu'au bout ! Mais quand vous consentiriez à me le rendre, croyez-vous que je le recevrais de vos mains impures, comme une pitié, comme une aumône ? Ah ! vous ne me haïssez pas! eh bien, je vous hais, moi!.. je vous abhorre autant que je vous méprise, et, puisque je vous ai là, je vais me venger, madame !... mais je suis folle d'appeler madame une femme telle que vous.

— Tenez, répondit la courtisane avec sa tranquillité grave, vous prenez là le mauvais parti : nous avons notre orgueil, nous autres, et vous pourriez vous repentir de m'avoir offensée.

— Est-ce qu'il vous est permis d'avoir un orgueil, à vous ? Est-ce que vous avez le droit de me menacer et le pouvoir de me nuire ?..... Dé-

trompez-vous!... j'ai péché contre la pudeur en vous appelant près de moi, mais, puisque j'ai commis cette faute, l'insulte que je vous apprête en sera la réparation ; vous ne sortirez point d'ici comme vous y êtes entrée, et, si je vous ai fait venir, je vous ferai chasser! Courtisane, Stephanette de Gantelmi va te livrer à ses valets pour qu'ils te jettent à la porte de son hôtel!....

— Ah! c'est là votre nom? Eh bien, Stephanette, encore une fois, je ne vous conseille pas d'essayer.

— Je le répète, je te ferai chasser!...

— Pour ton malheur, alors! voilà comme on nous aigrit, voilà comme on nous rend méchantes! Écoute-moi, ta vengeance éveille la mienne qui sera terrible : je suis femme et je connais le cœur des femmes, un coup d'œil m'a suffi pour lire dans le tien, mon métier m'a donné la science des passions. — Cet homme, tu l'aimes plus que ton repos, plus que ta vie, autant que ton honneur, car tu es honnête, à ce qu'il paraît; c'est bien ainsi que tu l'aimes, n'est-ce pas?... Mais ta jalousie égale au moins ton amour, elle te vaut un supplice de tous les instants, elle tient toutes tes pensées palpitantes comme sous la serre d'une aigle, elle envenime toutes tes joies

et trouble ton sommeil le plus paisible; c'est bien ainsi que tu es jalouse, n'est-ce pas?... Or, ton amour ne s'éteindra qu'avec ta vie, et ta jalousie ne s'éteindra qu'avec ton amour : ils sont inséparables! Tu pourrais trahir cet homme et le tuer même que tu ne cesserais point de l'aimer; je raisonne juste, comme tu vois. — Sans ton insulte, j'aurais eu pitié de ta douleur, car tu ne m'avais point fait de mal et je n'avais aucun motif de t'en vouloir, j'aurais fermé mes bras à d'Alamanon : mais maintenant, et ce sera là ma vengeance, je les lui ouvrirai à toute heure du jour et de la nuit, je le séduirai par le désir, je l'enivrerai par la possession, je mettrai tout en œuvre pour le perdre, pour le détacher de toi, pour le forcer de t'oublier et de te haïr peut-être!

— A moi! à moi!... cria Stephanette échevelée, qu'on la saisisse et qu'on la chasse!...

Quelques serviteurs se préparèrent à obéir, mais Aliena s'était armée d'un stylet caché sous sa robe, et en dirigeant la pointe contre eux :

— Esclaves, dit-elle, que pas un de vous ne me touche s'il tient à la vie. Esclaves, faites-moi place.

Ils s'écartèrent devant le stylet : fière et mena-

çante, la courtisane passa librement au milieu d'eux, et ces hommes qui sortirent après elle avaient l'air de la suivre pour lui faire honneur. — Le délire s'empara de Stephanette. — Prenant son luth, elle en tira des accords entrecoupés et confus comme ses paroles :

— Cet instrument est fort bon pour moi ; une corde brisée, qu'est-ce que cela?... Comme elle m'a bravée, l'affreuse femme ! comme elle a été la plus forte !... C'est égal, je ne crains pas sa haine, car Dieu va m'ôter du monde assurément. Tout est fini : je dois mourir. Ma jeunesse ne serait point aimée comme l'a été mon enfance, puisque je n'ai plus de mère ; il vaut donc mieux renoncer à la jeunesse, renoncer à la vie ! — Autrefois, dans mes heures poétiques, ce même luth à la main, quand je rêvais seule après avoir aimé avec lui, quand la nuit et le silence rendaient mon imagination plus épurée et plus subtile, j'ai souvent cru que je pouvais pénétrer l'avenir : j'étais belle, j'étais inspirée, j'étudiais les étoiles, je buvais leurs rayons, je leur parlais la langue du cœur, et les astres ne se voilaient pas... mais ils se taisaient !... Qu'étais-je, en effet, pour interroger le ciel?... Regarde à tes pieds, fille de la terre, plus bas que tes pieds,

plus bas que la boue, plus bas que le vice, oublie toute pudeur, ouvre ta porte à la prostitution ; c'est elle qui t'apprendra le secret que tu cherches ! Me reste-t-il encore du bonheur ? Non; des souvenirs ? Non ; des espérances ? Non ; tout me manque à la fois !... Puis-je donc aller plus loin avec une ame brisée ? Quel amour j'aurais mérité, pourtant !... quelle vie je m'étais promise !... des harmonies, des épanchements, des extases, une sérénité sans fin, un repos sans altération !.. Oh ! comment mes yeux ne se sont-ils pas ouverts plus vite ? chaque fois que la jalousie me dévorait le sein et que je heurtais l'inévitable soupçon, j'aurais dû penser que mon rêve ne pouvait se réaliser sur la terre, car on ne doute pas de ce qui est sûr, on n'est pas jaloux de ce qu'on ne peut perdre !

Mais non, non, tout n'est pas fini : je demandais la mort tout-à-l'heure et je demande la vie maintenant. Ne me tuez pas, Seigneur !... je veux vivre, je veux me venger !... Je suis une femme méconnue, profanée, insultée ; mais je ne suis pas une femme morte ! au contraire, je viens de renaître. — Une lamentable naissance !... Le berceau de la nouvelle fille est semé d'épines, à l'entour le ciel est noir, le vent est froid, l'é-

toile de l'horizon est sanglante, et c'est la douleur qui est ma mère : il faut que j'épuise sa mamelle jusqu'à la dernière goutte ! — Que la volonté de Dieu s'accomplisse !...

Peu à peu le luth s'échappa de ses mains; elle tomba dans un accablement profond, d'où elle ne sortit que pour verser d'abondantes larmes. Bientôt un sourire se fit jour au travers de ces larmes comme un pâle rayon de soleil sur le ciel lavé par les pluies.

— Enfin je pleure, je puis pleurer ! j'en avais tant besoin !... cette rosée me rafraîchit le cœur, je suis consolée, presque sauvée; les nuages s'envolent, les pensées mauvaises replient leurs ailes, mon ame rouvre ses sources de pardon ! plus de haine, plus de vengeance; rien qu'une résignation tendre, patiente, religieuse ! — Comment ferais-je pour l'oublier, hélas ?... je me suis crue bien loin de cet amour, et voici que j'y retombe tout-à-fait !... D'ailleurs, la bonté de Dieu est infinie : peut-être veille-t-il sur nous et ne veut-il pas que Bertran m'abandonne ?... Souvent, Dieu nous mène jusqu'aux portes de la mort et nous ramène à la vie; l'amour a la même puissance !... Je ne sais quel espoir me pénètre ! merci, douces larmes, c'est vous qui me l'en-

voyez! — Oh! me venger de ce bien-aimé, appeler la foudre sur sa tête, et détruire son bonheur parce qu'il a détruit le mien, est-ce que cette horrible idée a pu m'occuper un instant, un seul instant?... Quoi, j'ai osé le menacer et le maudire, je me suis dégradée à ce point! c'est la présence du démon qui m'a fait commettre ce crime, un crime aussi impie que si j'insultais la mémoire de ma mère, aussi damnable que si je levais la main sur l'image du Christ!... Oh! ma faute excuse la sienne, et je suis plus coupable que lui; vraiment, s'il était là, je crois que je lui demanderais grâce : le repentir efface tout, et nous nous repentirions ensemble!...

En achevant ces mots, elle sent deux lèvres de feu presser sa main; elle tressaille, elle se retourne et jette un cri : Bertran d'Alamanon est à ses pieds!

— Stephanette, lui dit-il d'une voix touchée, je viens d'apprendre que tu étais malade, et j'accours près de toi. Souffres-tu beaucoup?...

— Non, répondit-elle, je ne souffre plus maintenant!

Et c'était vrai!... puis, les deux mains dans celles du poète, les yeux levés au ciel, ses beaux yeux encore humides, elle ajouta :

— Je suis faible, mais je remercie Dieu de ma faiblesse!...

Alors, cette femme que nous avons vue tour à tour accablée, jalouse, furieuse, éplorée, passer par tous les degrés de la passion, redevint en un instant l'amante expansive et facile qui se concentre dans son bonheur comme l'insecte dans un rayon, ne cherche rien au-delà de l'heure présente, et ne s'inquiète plus si l'envie ou la vengeance veillent au dehors. — Les enfants se croient à jamais guéris dès qu'on a baisé leur plaie : Stephanette était de même. — Au fond des violentes émotions qui l'avaient opprimée, elle venait de retrouver une joie imprévue; son corps brisé par la fatigue se détendait doucement, sa poitrine soulagée respirait à l'aise, et, comme après un songe pénible, elle se laissait aller avec mollesse à ce langoureux sommeil qui répare et qui console.

— Mes yeux se ferment malgré moi, ô mon poète! veux-tu que je m'endorme sous ton regard comme je m'endormais enfant sous le regard de ma mère?... Je suis si fatiguée, va, qu'il faut bien me pardonner quelque chose. Berce-moi, demain je serai guérie! — Voici l'heure des rosées!... la nuit se déroule radieusement et

secoue les plis de sa robe d'où s'échappent les songes ainsi que des fleurs effeuillées!... Tu m'aimes; peut-il être un plus beau rêve que celui-là? — Égarons ensemble nos doigts sur ce luth, ouvrons l'un à l'autre deux cœurs où les pensées chantent et prient; nous sourions, nous aimons, nous sommes forts!... Que nous fait l'envie? que nous fait l'ombre?... pas plus de nuage au ciel que sur notre bonheur! dans nos yeux qui s'admirent étincellent des rayons pareils à ces éclairs brûlants de l'horizon!... Regarde-moi encore : on a quelquefois tant besoin d'un regard; tu le sais, toi qui aimes!... C'est bien vrai que mes yeux se ferment malgré moi. Parle à ta maîtresse, parle-lui; puisqu'elle ne te voit plus, il faut bien qu'elle t'entende, au moins!... Je m'endors à l'abri de mon amant!... N'est-ce pas que lorsque nous sommes séparés et que je rêve de toi, tu rêves aussi de moi, à la même heure? j'en suis sûre!...

Bertran d'Alamanon la berçait avec des soupirs et d'ardentes paroles : de temps en temps, elle entr'ouvrait les yeux ou lui serrait la main, afin de s'assurer qu'il était là. Puis, elle s'endormit tout-à-fait, souriante et calme. — Quelques moments après, le jeune homme parut

fortement agité ; il secouait la tête comme pour chasser une idée importune, il frémissait, il brûlait ; le devoir et la passion se livraient une lutte acharnée dans son ame. Il contemplait cette belle fille, amoureuse, endormie, près de lui, seule avec lui, il parcourait du regard les plis de son vêtement et couvrait ses cheveux de baisers : une fois, il osa porter ses lèvres sur le cou penché de Stephanette, et Stephanette ne se réveilla pas. La lampe épuisée ne jetait plus que des lueurs vagues ; une délicieuse brise de nuit pénétrait par la fenêtre.

— Oh ! pourquoi ne te donnes-tu pas à moi? se disait-il, pourquoi ne me montres-tu qu'une face de ta beauté ?... Je t'aimerais plus que je ne t'aime, si je te possédais telle que Dieu t'a créée, je t'aimerais à la fois avec tendresse et avec délire : tu ne serais plus seulement pour moi une froide déesse toujours voilée, toujours mystérieuse, toujours protégée par la pureté comme par un autel, mais une femme heureuse qu'on caresse et qu'on adore aussi ! Pourquoi rester dans une sphère où mes ailes n'atteindront jamais?... descends jusqu'à moi que je t'embrasse, et nous jouirons d'une félicité plus simple, mais plus durable !... Quand je te vois si mollement

couchée, au milieu du voluptueux silence qui nous environne, quand ta main serre la mienne, quand ton souffle m'effleure le visage, puis-je défendre à mon cœur de battre et commander aux désirs qui me dévorent? oh! pour résister à cette épreuve, il faudrait être plus qu'un ange, et je ne suis qu'un homme! — S'il est vrai que le ciel nous ait destinés l'un à l'autre, accorde-moi ce que je te demande, et je ne serai plus forcé de le demander à des étrangères, je ne séparerai plus mon cœur de mes sens! N'as-tu pas entrepris toi-même une œuvre au-dessus de tes forces? n'est-ce pas de là qu'est née ta jalousie? eh bien, elle sera morte du jour où je t'appartiendrai tout entier; tu ne craindras plus de perdre ce que tu posséderas seule, tu ne seras plus inquiète sur une moitié de ton trésor! — La pureté n'est que le rêve d'une nuit virginale : n'en fais donc pas le culte de toute la vie!... que de délices rendraient cette nuit éternelle, si tu voulais!...

— Je dors à l'abri de mon amant, murmura Stephanette dans son sommeil.

— Oui, dors en paix. Oui, je te respecte trop pour rien oser contre ta volonté. Mais c'est une contrainte qui entraîne mille dangers après elle!..... Ce qui serait amour près de toi devient

vice près d'une autre femme! Si tu savais quelle puissance le vice exerce sur moi, si tu savais combien de fois je me répète : — Suis-je donc coupable de chercher ailleurs des plaisirs qui me sont précieux et qu'elle trouve indignes d'elle? Doit-elle m'accuser de les partager avec d'autres, puisqu'elle refuse de les partager avec moi?...

Tout-à-coup la porte s'ouvrit, et Aliena parut devant lui. Il resta muet de surprise.

— Bertran, dit-elle, tu m'oubliais : je viens te chercher.

— Vous ici, madame!... comment êtes-vous entrée? Au nom du ciel, allez-vous-en !...

—Je suis entrée ici avec de l'or, et je n'en sortirai qu'avec toi.

— C'est impossible !... de grâce, parlez plus bas, reprit-il effrayé d'un léger mouvement que venait de faire Stephanette.

— Il faut que tu me suives !...

Et la courtisane, l'œil ardent, les lèvres humides et lascives, étendait ses bras vers Bertran d'Alamanon.

— Oh ! ne me tentez pas, ne me tentez pas jusqu'auprès d'elle !

—Tenir dans votre main la main d'une femme qui dort, respecter son sommeil en perdant le

vôtre, et attendre ainsi le premier rayon du jour, c'est fort exemplaire à coup sûr !... quel gracieux et chaste amant vous êtes devenu, monseigneur !..

Elle s'approcha, et sa mante glissa, comme par mégarde, sur ses épaules nues.

— Recule-toi, Aliena, ou je la réveille pour me défendre !..

— Si elle me voit ici, je jure que vous ne me reverrez jamais, vous !...

— N'importe !...

— Adieu donc.

— Non... restez... Mon Dieu !... mon Dieu !...

— Enfant que tu es, n'hésite plus ! ma couche est parfumée et la volupté nous attend... une folle nuit ! viens !...

Le jeune homme chancelait : un baiser lui ôta la force de résister davantage. La courtisane l'entraîna sans peine, et, lorsqu'ils eurent atteint le seuil, elle s'écria :

— Dame de Gantelmi, tu peux te réveiller, maintenant !...

Stephanette répondit par un autre cri déchirant et sourd ; avant d'ouvrir les yeux, elle avait tout compris. Elle se leva, fit quelques pas, et tomba évanouie.

X

LES DEUX ABIMES.

Gaucelm Faidit a passé la nuit dans l'église de Saint-Trophime, seul avec sa prière et sa douleur. La lampe du sanctuaire s'est éteinte, l'angélus matinal s'est éveillé, le premier rayon du soleil a salué le tabernacle, et le jeune homme n'a point encore levé les yeux ni décroisé les mains : il a tant pleuré que devant lui la dalle est tout humide, il a tant prié que l'extase est enfin descendue sur son ame. Mais elle fut courte, cette extase ! il retrouva bientôt le sentiment de son affliction, ses larmes recommencèrent à couler, et aux actions de grâces qui sortaient de sa bouche

il mêlait encore des plaintes et des doutes, l'affligé qu'il était.

— C'en est fait, je dois fuir le monde pour n'y plus rentrer!... qu'un abîme soit creusé entre nous, il le faut; vivons désormais comme deux étrangers, lui dans sa splendeur, moi dans mon abaissement! O monde, je ne te demandais qu'un peu d'amour en échange de ma liberté, en échange d'un dévouement éternel, et tu m'as repoussé, tu m'as bafoué, tu m'as humilié, tu ne m'as pas même jeté les miettes du festin!... aussi, comme chacune de tes joies me retombait en gouttes brûlantes sur le cœur, comme les flambeaux de tes fêtes me rendaient pâle, comme les baisers de tes nuits me rendaient fou, moi l'abandonné, plus seul dans ce tourbillon que je ne le suis dans cette église où Dieu m'écoute, du moins! — Quelle vie que la mienne! L'homme le plus criminel est moins torturé par ses remords que moi par mes désirs!... je suis doux, facile, innocent, et j'ai les souffrances d'un damné : je suis poète, je suis riche, mais c'est en vain que je jette le manteau de la poésie sur mon amour et le manteau de la richesse sur ma laideur; partout et toujours mon corps est le bourreau de mon ame! je n'ai pas la paix avec

moi, une heure seulement : si je l'avais eue cette heure immortelle, je n'aurais plus trouvé de souhaits à former ni de plaintes à répandre. — Bien des soirs, enveloppé d'une cape sombre, j'ai passé sous des terrasses pleines de femmes et de fleurs, et pas une de ces femmes ne souriait pour moi, pas une de ces fleurs ne s'épanouissait pour moi : les mystères les plus ardents, je n'ai fait que les deviner ; les choses les plus désirées, je n'ai fait que les entrevoir à travers un voile soulevé par d'autres mains, impénétrable aux miennes. Déceptions ! opprobres ! luttes stériles ! — Jamais je n'ai senti tout ce qu'il y a de doux et de flexible dans une femme, je n'ai jamais joui de ces poses gracieuses et passionnées qu'elles savent prendre près d'un amant, jamais je n'ai murmuré de ces paroles limpides qu'un homme confie le soir à l'oreille d'une maîtresse, comme un dépôt sacré, jamais je ne me suis endormi sur les lèvres d'une femme !... l'insomnie me clouait à ma couche, mes nuits étaient pâles et sans rêves, ou je voyais au-dessus de ma tête le triomphe des autres, la volupté des autres : toujours les autres, jamais moi ! Pourquoi sont-ils aimés et ne le suis-je pas ?... il y a donc bien de la différence de leurs baisers aux miens, hélas ! — J'ai vécu trop long-

temps ainsi, et les plus débauchés ont vieilli moins vite que moi ; je m'étonne que mes cheveux ne soient pas encore blancs, et que mes yeux ne se soient pas éteints dans les larmes. — J'ai aimé avec une égale tendresse toutes les femmes qui ont passé devant moi, il me suffisait de les voir pour les aimer, j'avais assez de désirs, de passions, de dévouements pour toutes. Oh ! si une seule m'eût compris, comme je l'aurais adorée, quel piédestal je lui aurais élevé avec ces trésors de ma jeunesse éparpillés depuis aux vents perfides ! Quelquefois les amours que j'ai tués de force l'un après l'autre, ou plutôt que j'ai ensevelis vivants, se redressent tous ensemble, ils montrent leurs plaies saignantes, ils secouent leurs chaînes, ils s'agitent dans mon ame comme dans un sépulcre et m'environnent comme autant de fantômes : c'est alors que je souffre d'horribles angoisses, c'est alors que je conçois l'abandon et l'impuissance et le néant de ma misérable vie !—Par où sortir de cet enfer ?.. puisque Aliena m'a repoussé, faut-il descendre encore plus bas qu'Aliena? Puisque le vice lui-même ne veut pas de moi, faut-il me livrer aux bras de la débauche, traîner dans la fange le reste de ma pudeur et de mes scrupules, me faire vil tout-à-fait pour être

heureux un peu?... Dieu soit loué, je ne crains pas d'en venir là, tant d'abjection m'épouvante ! — Mais, n'y a-t-il point quelque part une pauvre fille opprimée comme moi par la nature et par le monde? qui m'empêche d'aller vers elle et de lui tendre la main, d'unir nos deux misères et de nous assurer un avenir malgré tout?... Vain espoir qui ne m'est pas même permis !... la femme la plus laide a toujours un côté gracieux par où elle est sûre de plaire, et peut-être me repousserait-elle? d'ailleurs, je porte en moi l'orgueil de mon désir, cet orgueil du poète et du rêveur, ce terrible orgueil qui ne s'agenouillerait pas devant une idole sans beauté ! il me possède, il écarte le miroir fatal, il m'inspire l'oubli de ce que je suis et ne me laisse entendre que les battements nobles et précipités de mon cœur !... Alors, je dédaigne les chastes douceurs de l'affection pour les ardentes étreintes de la volupté, je suis à la fois victime du monde qui me refuse l'amour et victime de l'amour qui me donne l'orgueil : il faut donc que je m'affranchisse enfin de ce double esclavage, et que je renonce à chercher un bonheur qui n'est pas fait pour moi !...

Dieu me pardonne d'avoir poussé des gémissements profanes au pied de l'autel où je me suis

réfugié ! j'oubliais qu'il est écrit : Ma maison est une maison de prière. — Tu le sais, ô Seigneur ! il est temps que je m'éloigne ; j'ai déjà compris la haine et je commence à comprendre la vengeance, je deviendrais vite méchant si je restais parmi les hommes : il est temps que je me sauve de moi-même, j'aime mieux me bannir que de faire le mal. — Bénie soit cette nuit d'immobilité, de recueillement et de silence, car j'ai été consolé dans l'amertume de mes pensées, comme si Dieu prenait pitié de moi ; je suis entré faible ici, et j'en sortirai fort avec son aide ! — Qu'ai-je à regretter de ce que j'abandonne ? est-ce l'amour ?... mais dans l'amour tout est hasard et prostitution, il ouvre des blessures qu'il est inhabile à refermer, et, comme disent nos poètes, ses flèches sont d'or et d'acier, elles éblouissent et elles tuent ! Est-ce le monde ?... mais, dans le monde, toujours une souillure sur la robe la plus blanche, toujours une odeur infecte près du parfum le plus délicieux ; il n'y a pas de plaisir humain qui ne laisse d'ordures après lui !... oh ! si le dégoût pouvait venir, je serais bientôt libre ! — Que suis-je pour me plaindre de ce temps d'épreuves qu'on appelle la vie ? ce qui fait la joie des uns fait la tristesse des autres, et la loi

commune ne doit pas changer pour moi ; puisque la douleur m'est tombée en partage et qu'elle est née avec moi, elle ne mourra qu'avec moi, peut-être !... à moi de courber la tête et d'achever ma destinée ! Qui sait d'ailleurs si la souffrance n'est pas un trésor plus précieux que la joie, si je n'arriverai pas plus sûrement à la récompense que les heureux de cette terre ? ô Seigneur, je me confie à votre miséricorde !...

Ainsi, je vais faire de ma douleur un bâton de voyage, et je suis sûr qu'il ne se rompra pas sous ma main. — L'amour est comme un glaive qui me déchire les entrailles, la poésie est comme le manche de ce glaive : je vais briser le glaive et jeter le manche à la mer !... Plus d'aveux, plus de chants, désormais ! plus de refrains sur la colline, désormais ! Je n'ai plus à m'occuper que d'une chose, c'est de guérir. — Ainsi donc, je disparaîtrai tout-à-coup du milieu de mes frères qui sont mes bourreaux, je me cacherai profondément pour échapper aux souvenirs eux-mêmes, et, comme toutes les sources du monde sont empoisonnées, je ne boirai plus que mes larmes qui sont pures au moins, ou l'eau du ciel avant qu'elle ait touché la terre ! Que les autres cherchent, que les autres jouissent, moi, j'emporte à

jamais aux déserts mon ame vierge et souffrante, et demain, si les hommes se demandent avec étonnement : Qu'est-il devenu ? Dieu seul pourra répondre !...

Cependant la porte de l'église s'était ouverte, et Stephanette de Gantelmi était venue s'agenouiller à quelques pas du jeune homme.

—Je suis une femme offensée, disait-elle dans son cœur, et je ne sais comment parler au souverain Maître; je porte sur moi tout le poids d'une faute qui n'est pas la mienne, et j'en serai punie comme si je l'avais commise. Hier, j'étais innocente et mon innocence venait de moi ; je suis presque coupable aujourd'hui, et mon péché me vient d'un autre! S'il ne m'avait pas trahie je ne me vengerais pas, au lieu que je suis bien résolue à me venger, maintenant!— Depuis cette heure fatale, mes yeux sont restés secs, j'ai perdu le don des pleurs, et je ne le retrouverai jamais, peut-être. Oh ! qu'il y a loin de la Stephanette d'à présent à la Stephanette d'autrefois! c'est à peine si je me reconnais !... Songer qu'une nuit a changé tout cela, une seule nuit !... J'ignore quel souffle infernal a glissé sur moi pendant que j'étais évanouie, mais je me suis réveillée avec une autre ame : je n'éprouve plus ni attendris-

sement ni fureur, je n'ai plus de ces fièvres que suivait un repos forcé mais salutaire, ni de ces délires que calmait une larme et que dissipait une espérance: je sais tout ce qu'il y a d'horrible dans ma position et je l'envisage de sang-froid; mon cerveau paraît s'être glacé comme mon regard! — Pourtant, je suis toujours femme sous cette enveloppe de statue, le sang bouillonne avec plus d'ardeur encore dans ces veines de marbre, et, pour être comprimée, la flamme n'en est que plus dévorante et plus indomptable : elle étincelle moins, mais elle brûle davantage. C'est une indignation sourde, patiente, tortueuse, telle qu'il la faut enfin pour préparer une vengeance dont l'idée ne m'épouvante plus, car je m'y suis mise à l'aise, et, en quelques heures, elle m'est devenue familière comme un devoir! Le reste de ma bonté s'était épuisé dans mon dernier pardon! — Est-ce donc étrange après tout?... Son amour me préservait contre les mauvaises pensées, et leur souffle n'arrivait pas jusqu'à moi; il m'avait élevée au-dessus de ma nature et de mon sexe, je voulais rester digne de lui, me conserver pure pour lui, et je serais morte avant de souiller d'une tache sacrilége le cœur qui l'adorait, l'autel dont il était le dieu. Mon honneur s'était

augmenté du sien, et je veillais sur tous les deux avec une égale sollicitude, j'étais comme une mère qui vit à la fois dans elle-même et dans son enfant! Mais depuis que l'abandon m'a laissée libre de mes actions, elles trouvent en moi un juge moins sévère. Que m'importent des éloges ou des blâmes qui doivent rejaillir sur moi seule désormais?... Que ferais-je de la vertu si je n'ai plus son amour?... Puis-je croire à l'une quand je ne crois plus à l'autre?... Fatalité! je les ai perdues ensemble, et la révélation du mal m'est venue par la douleur! — Pourquoi l'aimer encore, malheureuse, puisque je n'espère plus rien de l'avenir et que je ne l'aime plus que pour me venger?... N'est-ce pas retourner le poignard contre moi?... n'est-ce pas m'offrir pour victime à sa place?... Oh! si je creuse un précipice, je ne veux pas y tomber sans qu'il y tombe avec moi : aussi, j'attendrai, il n'est pas temps que ma vengeance éclate; je la laisserai mûrir et elle n'en sera que plus terrible! Maintenant il me braverait à coup sûr, il rirait de moi dans les bras de l'autre femme, il répondrait par des baisers aux gémissements de mon agonie!... mais plus tard, bientôt sans doute, il se lassera de ces voluptés faciles qui traînent le dégoût à leur suite,

il leur comparera les jouissances pures qu'il goûtait à mes pieds, les regrets amèneront le repentir, et je le verrai quelque jour accourir vers moi, blasé, suppliant, et sûr de me trouver prête à pardonner comme autrefois!... C'est alors que je serai maîtresse de lui, que je ferai taire la pitié et l'amour peut-être, pour ne me souvenir que de son offense et n'écouter que mon ressentiment; jusque là, je voilerai sous une insouciance apparente l'agitation de mes pensées, j'emploierai tout pour lire dans les siennes, et j'apprendrai comment on punit un homme par un autre, comment on venge son ame par son corps!... Que sais-je?... il y a dans ma tête un projet encore vague et irrésolu, mais terrible si je l'exécute jamais! — O mon Dieu, je me suis prosternée souvent sur ces degrés pour te remercier de notre bonheur, j'y viens aujourd'hui te demander des forces pour la lutte qui va s'engager entre lui et moi. Grâce! grâce!... chacune de mes paroles est un blasphème, car tu es un Dieu de paix et de pardon, car je ne suis plus digne d'entrer ici et de prier!... Hélas! par quelles épreuves dois-je passer encore? à quelles souffrances suis-je condamnée encore?... N'importe! j'ai déjà tant souffert!... je ne redoute plus ni l'affliction ni le crime, je suis une

fille perdue, et je voue le reste de mes jours à la vengeance!...

— Je voue le reste de mes jours à l'oubli ! murmura Gaucelm, qui achevait aussi son oraison.

Ils se levèrent ensemble, et, s'étant reconnus, ils s'arrêtèrent. Ce fut quelque chose de solennel que la rencontre de ces deux grandes douleurs placées ainsi face à face au pied du sanctuaire, entre l'instant où elles s'étaient exhalées devant Dieu et celui où elles allaient rentrer dans la vie par deux voies si différentes ; cet homme et cette femme se considéraient en silence, étonnés de se trouver si pâles ; une sympathie mystérieuse les rendait sacrés l'un à l'autre, et leurs yeux étaient pleins d'une ineffable pitié!

— Madame, dit Gaucelm, vous avez toujours été bonne pour moi, vous m'avez toujours accueilli par un sourire véritablement doux, lorsque je ne trouvais parmi vos compagnes qu'indifférence ou raillerie : Dieu vous rende ce sourire que vous m'avez donné, madame !... et moi, je vous admirais de loin, je ne vous abordais qu'avec crainte et les regards baissés ; vous m'étiez si chère que j'aurais eu peur de vous trouver trop belle, je vous vénérais tant que j'aurais eu peur

de vous aimer! A quel titre me serais-je approché de vous, d'ailleurs?... je n'étais ni votre ami ni votre allié, mais un étranger importun, rien de plus. Vous me faisiez l'aumône quand je passais, et je n'aurais pas même eu le droit de baiser le bas de votre robe ! — Tout est changé maintenant : je puis vous regarder sans crainte, car je n'appartiens plus au monde ; je puis vous parler sans réserve, car il est un lien entre nous !... Vous souffrez, et dès lors la distance qui nous séparait est franchie, nous sommes égaux dans l'église comme nous le serons un jour dans le cimetière !...

— Je ne vous comprends pas, Faidit.

— On voit à vos yeux, madame, que vous n'avez pas pleuré depuis long-temps, depuis trop long-temps : votre visage porte l'empreinte d'une fausse résignation. Je crains que la douleur n'ait soulevé en vous un orage funeste, que votre foi ne chancelle, et que vous ne soyez prête à devenir coupable !... vous vous troublez ; j'ai pensé vrai. Prenez garde à l'avenir !...

— Ma conduite ne regarde que moi, seigneur, et n'a que Dieu pour juge.

— Oh ! ne vous irritez pas, écoutez-moi plutôt comme vous écouteriez la voix suprême d'un

mourant. Je vous ai dit de prendre garde à l'avenir et je vous le répète : puisque vous ne pouvez oublier l'amour, soumettez-vous sans murmure à toutes les épreuves, à toutes les obligations de dévouement et de patience qu'il vous impose ; puisque vous ne pouvez être libre, soyez une esclave soumise pour devenir une femme heureuse! — Celui que je ne vous nomme pas est mon ami, un des hommes rares qui m'ont laissé ma place au soleil et donné leur part d'affection : je connais ses faiblesses, ses défauts et ses égarements, c'est une ame inconstante, mais ce n'est point une ame vicieuse; si le plaisir l'entraîne, le bonheur le ramènera, et sa loyale passion finira par triompher!...

— Le croyez-vous? reprit-elle vivement avec un étrange sourire.

— Je n'en doute pas. Soyez donc amante tout-à-fait, priez, attendez, pleurez, ne maudissez jamais, et ouvrez-lui vos bras à l'heure du retour; lorsque vous souffrirez trop, songez à moi qui vous parle, et dites-vous : Ma croix est encore moins pesante que la sienne. — Alors cette pensée vous donnera de nouvelles forces, vous éprouverez le besoin de remercier Dieu qui ne vous a pas faite la plus malheureuse, et vous sentirez com-

bien il est doux de pouvoir espérer!... Adieu, madame, voici la dernière fois que nous nous voyons.

— Ciel! est-ce que vous allez mourir? s'écria Stephanette.

— Oui, mourir pour le monde : mais, hélas! vivre encore pour moi!...

— Pauvre poète, il était digne d'une destinée meilleure! C'est comme moi.

Elle le vit s'éloigner à grands pas et sortit de l'église après lui. Sa litière l'attendait aux portes. Elle y remonta aussi inquiète, aussi tourmentée qu'elle en était descendue, car la prière ne l'avait pas consolée et les paroles de Gaucelm Faidit n'avaient point éveillé d'écho dans son ame!

Stephanette trouva Geoffroy chez elle en rentrant. Accoudé sur la balustrade du balcon, il regardait avec une attention rêveuse la cime des grands arbres ondoyer au-dessous de lui. Elle s'approcha et lui tendit la main:

— Quelle pensée vous inspirent les arbres de mon préau? demanda-t-elle.

— Une pensée triste en vérité; je ne veux pas vous la dire.

— Si, car je veux la savoir.

— Eh bien, je songeais que la brise qui joue

avec ces feuilles deviendra un vent d'hiver qui les dispersera!... Mais, qu'avez-vous donc? comme vous voici défaite et troublée? vous serait-il arrivé quelque malheur?...

— Rien, je vous jure : ce n'est qu'un peu de fatigue, j'ai mal dormi cette nuit. — En effet, vous avez raison, la vue de ces arbres m'inspire de la tristesse comme à vous; ils ont beau étaler au soleil leurs dômes verts où nichent les oiseaux et couvrir de leur ombre épaisse le bassin où nagent les cygnes, l'hiver viendra, c'est-à-dire la désolation, la ruine, la mort!... Nos passions et nos sentiments frémissent aussi sous la brise et se dorent sous le soleil : printemps éphémère, hélas!... Ces feuilles-là doivent jaunir, tomber et pourrir enfin dans le bassin des cygnes! Oh! l'hiver, l'hiver!...

— Oubliez qu'il viendra, il est si loin encore! Est-ce à vous d'y songer, à vous qui possédez la beauté du corps et la noblesse du cœur, à vous qui jouissez de l'amour, cette double jeunesse? Est-il temps de songer à l'hiver et à la mort, lorsque la vie se répand partout et que la saison des fleurs s'épanouit? est-il temps de regretter, lorsqu'on n'est pas au bout de ses désirs? Quand donc croirez-vous à l'éternité, si ce n'est pas mainte-

nant que Dieu a complété pour vous ce cercle d'êtres chéris hors desquels on ne peut vivre ?...

— Assurément, j'ai tout ce qui doit me rendre heureuse.

— Et vous seriez ingrate de ne pas l'être. Vous êtes sortie de bonne heure : où êtes-vous allée, ce matin ?...

— A l'église.

— Prier pour lui, sans doute, demander à Dieu qu'il vous le conserve !... Ange, votre prière est inépuisable comme votre amour, vous ne séparez pas ces deux hymnes sans tache et sans fin ; ces deux inspirations se confondent l'une dans l'autre, s'animent, se vivifient et s'échauffent l'une par l'autre : vous ne pensez jamais au maître de là-haut, que vous ne pensiez en même temps à l'esclave d'ici-bas ! vous êtes heureuse et la durée de votre amour égalera sa violence, car l'œil le plus puissant et l'œil le plus doux veillent sur lui !...

— O Geoffroy !...

— Merci, Stephanette, je vous comprends ; c'est un regret pour l'homme qui porte ce nom, une prière encore pour l'homme qui est votre ami. Le ciel vous exauce ! — vous n'avez point

attendu de longues années, vous, gémi en vain, appelé en vain : vous n'avez point heurté l'infamie et la déception à votre premier pas dans le monde ; le bonheur vous a ouvert ses bras dès le berceau et vous avez été aimée aussitôt que vous en avez senti le besoin ! — Vous êtes vraiment une jeune fille bénie de Dieu !

— Quel amant j'ai trouvé, n'est-ce pas !...

— Un poète et un homme digne de vous. Pardonnez-lui des fautes qu'il expie par le repentir : le plus noble devoir de la femme, c'est de pardonner. D'ailleurs, ses fautes elles-mêmes l'attachent plus étroitement à vous, croyez qu'il vous aime uniquement ; vous perdre, c'est une idée qu'il ne supporterait pas, il me l'a répété mille fois, et ce matin encore !...

— Il vous l'a dit ce matin !

— Oui.

Stephanette détourna la tête.

— Ah ! continua Rudel, quand aurai-je un bonheur égal au vôtre ?

— Dieu vous en préserve, Geoffroy !... Non, non, ne m'écoutez pas, ce cri m'a échappé malgré moi, je suis aimée, je suis joyeuse... encore une fois, ne m'écoutez pas !...

— Que croire ?... Vous souffrez, vous me ca-

chez quelque chose !..... parlez, Stephanette, parlez !...

— C'est impossible. Demain, plus tard, un jour peut-être, vous saurez tout !...

— Ainsi, vous refusez de me confier la cause de votre douleur : eh bien, Bertran doit la connaître et je cours le trouver. Adieu.

— Adieu, Geoffroy, vous êtes heureux d'être libre !... Puissiez-vous passer toute votre vie à chercher l'amour !

— Jamais, s'écria Stephanette restée seule, jamais je ne te révélerai les secrets de ma honte, ô cœur loyal et tendre !... ne m'arrête pas, oublie-moi, je ne mérite même pas tes reproches; j'ai renoncé aux douceurs et aux sympathies de l'amour, je renonce aux épanchements et aux confidences de l'amitié, je suis morte à tout ce qu'il y a de vrai, de consolant et d'honnête ! — Si j'ai laissé voir mon trouble aujourd'hui, c'est que je n'ai point appris encore à cacher mon visage sous un masque : je deviendrai plus habile avec le temps. — La nuit dernière, j'étais assise à cette même place, ce luth à mes pieds comme le voici, abattue, irritée, désespérée comme à présent, et lorsque j'ai entendu sa voix, j'ai pardonné !... Oh oui ! mais j'avais pleuré, la nuit

dernière, l'espérance m'était permise encore, mon ame n'était point fermée à ne plus s'ouvrir !..... qu'il revienne maintenant, et le pardon que je lui donnerai sera un mensonge comme son amour ! — Il n'y a plus pour moi de retour possible vers le passé, les ailes de ma chimère sont arrachées, il ne me reste de sentiment et d'énergie que pour la vengeance : tant pis ! c'est le destin qui est coupable et non pas moi, les luttes m'ont épuisée et je suis au bout de mes forces !... Ah ! pourquoi le monde entier ne repousse-t-il pas celui qui m'a indignement trahie ? pourquoi son éloge est-il dans toutes les bouches ?... il n'a donc que des amis, cet homme !...

— Vous vous trompez, madame, dit Matheolus d'Arcussia qui venait d'entrer. Ne vous étonnez pas de me voir, car nos intérêts sont les mêmes ; vous voulez vous venger de Bertran d'Alamanon et je le veux aussi.

Stephanette prit dans son aumônière le parchemin de la nuit et le présenta tout ouvert à Matheolus.

— C'est vous qui avez écrit cela, n'est-ce pas ?

— Oui, noble dame.

— Vous êtes un de ces envieux qui rôdent perpétuellement autour de nos demeures pour

y porter le trouble, qui se glissent au sein de nos familles, et qui n'entrent jamais dans nos secrets que par des issues cachées; vous êtes un de ces misérables, n'est-ce pas ?

— Je suis tout ce qu'il vous plaira.

— Mon Dieu, les vices vont donc pénétrer ici l'un après l'autre ! hier la courtisane, aujourd'hui l'accusateur; hier la prostitution opprobre de la femme, aujourd'hui la lâcheté opprobre de l'homme !... Je devais m'y attendre ! — Et c'est un pacte que vous me proposez !...

— Quelque chose de pareil, en effet.

— Et si je vous montrais cette porte ?...

— Je sortirais de suite : mais vous auriez tort de me congédier, car je puis vous être utile. Ne suis-je point d'ailleurs un complice digne de vous? je suis jeune et riche et je porte un grand nom !

— Leur rencontre de cette nuit était concertée entre eux, sans doute ?...

— Oui.

— Il sait tout !... dégradation ! je le méprise et je n'ai pas la force de le chasser; mais, est-il plus méprisable que moi, si sa vengeance est juste?... voyons.

— Vous pensez bien, noble dame, que je ne

suis pas méchant par instinct comme une bête féroce, ni par habitude comme un scélérat de profession. J'ai une excuse à ma haine : on a toujours une excuse. Tenez, la mienne ressemble assez à la vôtre; moi aussi, je suis tout simplement jaloux. — Sans vous avouer certains autres motifs, il y a de lui à moi rivalité de nation et de poésie, rivalité de l'Italien contre le Provençal. — Avez-vous entendu parler de ce mystérieux rimeur dont personne ne connaît et ne devine le véritable nom et qui poursuit Bertran de ses implacables satires, qui le blesse dans ce qu'il a de plus cher et de plus estimé, qui l'attaque dans son amour, dans son honneur, dans son talent?... eh bien, ce rimeur, cet ennemi, cet envieux, comme on dit, c'est moi : *Guigo*, c'est Matheolus. — Vous voyez que si je sais vos secrets je ne vous cache pas les miens.

— Ah! vous êtes vil de haïr un homme qui ne vous a jamais fait de mal!...

— Qu'importe la cause, lorsque le but est le même?... Croyez-moi, je puis vous servir mieux qu'un autre; vous resterez sa maîtresse, je resterai son ami, et comme je n'ignore pas que les femmes de Provence sont très-curieuses, j'aurai soin d'épier sa conduite et de vous en rendre bon

compte, jusqu'à ce que ses outrages de chaque jour vous aient complètement prouvé la justice et la nécessité d'une vengeance.

— Mais je veux des preuves, toujours des preuves !

— Vous en aurez et de sûres. — Comment avez-vous pu aimer ce Bertran, madame?...

— Oubliez-vous que je l'aime encore?...

— C'est convenu : vous vous vengez de lui pour son bien.

Stephanette baissa les yeux et se tut quelques instants.

— Mais, reprit-elle enfin, quel abominable salaire exigez-vous?

— Nous causerons de cela plus tard, lorsque l'intimité nous aura rendus plus libres ensemble. Maintenant, parlons du beau temps, si vous voulez.

— Je veux être seule !

— A vous de commander et à moi d'obéir, noble dame; qu'il en soit toujours ainsi.

Elle lui laissa baiser sa main; il s'inclina respectueusement et sortit de la chambre.

— Hélas ! dans quel gouffre suis-je tombée?.. ô Bertran, lequel est le plus à plaindre de nous deux?

Le soir du même jour, Gaucelm Faidit quitta la ville, seul, à pied, la tête nue et couverte de cendre, avec une tunique de toile grossière pour tout vêtement.

XI

LE DESTRIER D'HONNEUR.

Cependant, la célébrité de Geoffroy Rudel croissait de jour en jour et tous les yeux étaient fixés avec espoir sur cette jeune renommée.

Les poètes d'alors menaient une vie errante qui leur ouvrait une route facile aux honneurs et à la richesse : suivis de leurs jongleurs, ils parcouraient la Provence où il y avait autant de cours que de châteaux ; les seigneurs les appelaient auprès d'eux, se les disputaient à l'envi et ne négligeaient pour se les attacher ni fêtes, ni dons, ni bienfaits. On en voyait un grand nombre s'élever rapidement des classes les plus humbles

jusqu'à l'amitié des plus hauts princes et l'amour des plus illustres dames. Le talent ne redoutait point d'obscurité, il s'ouvrait à la fois les portes les mieux fermées, les bourses les moins prodigues, les cœurs les plus rebelles, et, dès qu'il s'appuyait sur l'ambition, il pouvait aspirer à tout impunément, car l'opinion publique le rendait inviolable. — C'est la poésie qui était la véritable souveraine de ce peuple sagement pacifié par l'empereur Frédéric, et Idelfons d'Aragon, comte de Provence, n'était que son premier sujet. — Si quelques-uns de ces gentilshommes bourrus et rancuniers qui avaient soutenu la querelle encore récente de R. Bérenguier et des princes de Baulx ne laissaient pas les hardis rimeurs soupirer impunément près de leurs femmes, le comte protégeait les Troubadours contre eux, et les vengeait même au besoin, comme il le fit pour Guillaume de Cabestaing assassiné par le sire de Castel-Roussillon : pauvre et noble Guillaume, le Coucy provençal! chaque fois qu'un poète ou sa maîtresse étaient frappés de mort violente, on leur élevait des tombeaux et des statues; l'homme était adoré comme un martyr et la femme comme une sainte. Quant à ceux que l'amour ou la fortune poursuivait de ses rigueurs,

ils couraient se réfugier auprès du bon Raymond de Toulouse, ils trouvaient là un refuge assuré, ils étaient consolés et chéris, ils devenaient les amis et les enfants du mélancolique vieillard qui, trois siècles après, sembla revivre dans le roi René. Enfin les Troubadours avaient une immense carrière à parcourir : rien ne résistait à leurs ambitieuses passions, et ils jouissaient sans réserve de ce franc-parler que n'avaient point encore leurs voisins de France et que l'Angleterre conquérait à peine; leur pensée marchait indépendante, sa toute-puissance était hautement proclamée, et les satires entraient aussi librement dans les châteaux que les chansons galantes, dans les couvents que les psaumes sacrés. Aucun homme, aucun rang, aucun vice, aucune vertu, ni la bourgeoisie, ni le clergé, ni la noblesse, ni la monarchie, n'étaient à l'abri de leurs coups; ils défendaient le vers avec l'épée, savaient épouvanter un roi, séduire une reine, soulever un peuple, et, même au temps des sanglantes croisades de Montfort, ils conservèrent assez d'audace pour protéger les opprimés et maudire les oppresseurs.

La vie solitaire de Rudel offrait donc un contraste trop bizarre avec les mœurs de l'époque

pour ne point exciter, chez les femmes surtout, un vif intérêt de curiosité; mais on essayait en vain de l'attirer aux cours voisines. Ce qu'il connaissait déjà du monde le rendait craintif et défiant, il s'était replié sur lui-même avec vertu, il se résignait à attendre le bonheur, et n'osait plus le chercher. Il savait bien qu'il lui faudrait tôt ou tard replonger dans l'océan perfide pour trouver sa perle; mais cette pensée lui causait un sentiment d'effroi. Où trouverait-il la sœur de l'image adorable qu'il avait enfermée dans son ame comme dans un sanctuaire?... Assis sur la rive, il regardait couler les vagues, et il aurait perdu courage, s'il n'eût pas vu le ciel se réfléchir au fond! — Deux fois seulement, il avait consenti à suivre Bertran chez Barral vicomte de Marseille, et chez le seigneur de Sade qui était parent de Stephanette. — Il rencontra dans ces nobles assemblées tout ce qui peut satisfaire la vanité du poète; mais son cœur ne partagea point l'enivrement de son esprit et n'en rapporta que plus de tristesse encore. Là, comme à Langon, de voluptueux regards avaient cherché les siens, des voix émues l'avaient interrogé, de blanches mains avaient effleuré la sienne, pas assez pour le séduire, il est vrai; mais assez pour

le troubler. — Du reste, s'il plut tant aux jeunes femmes, ce fut peut-être grâce à son grotesque jongleur qui faisait ressortir favorablement la beauté du maître ; Grimoard *le Lombard*, c'était l'ombre du tableau.

Or, un matin, cet illustre entra dans la chambre de Geoffroy.

— Je viens d'entendre des cris lamentables au dehors, qui donc criait de la sorte, Grimoard ?...

— Ah ! ah ! c'est Communal que je corrigeais, et qui s'est mis à hurler comme un possédé. Il est si maigre qu'on lui compterait les côtes d'ici à Jérusalem, et le premier morceau de bois venu est aussi bien tourné que lui : donc, il a fort mauvaise grâce à me plaisanter parce que j'ai un peu d'embonpoint et que je traîne légèrement la jambe. — Ce vieux niais veut toujours faire l'agréable, quoiqu'il ressemble autant à un homme d'esprit que le feutre à la soie et le cuir à l'écarlate, comme dit le seigneur Rambaud d'Orange dans une chanson...

— Quelles nouvelles de Gaucelm ? interrompit Geoffroy.

— Aucunes. Il ne s'est montré nulle part, et on a trouvé cet écrit sur sa table : — *Je laisse aux pauvres tout ce que je possède.* — Aussi, l'opi-

nion générale est qu'il a perdu la tête et qu'il s'est tué.

— Pauvre jeune homme !...

— Dites plutôt pauvre fou.

— Tais-toi, Grimoard, et va-t'en.

— Volontiers; mais j'aurais à vous parler de moi. Ah ! monseigneur, mon pourpoint est troué, ma toque est trouée, mes bottines sont trouées, et ma bourse est percée comme le reste, car elle est vide. Je n'ai pas de quoi faire dérouiller mon sabre, et, vous le savez, monseigneur, cela déshonore un chevalier d'avoir une robe décousue et de la rouille à son épée; je ne suis pas chevalier, mais c'est égal.

— Tu es plus bavard et plus sale qu'un mendiant. Achète ce qu'il te faut.

— Voilà où je voulais en venir. Oui, vous êtes généreux, oui, vous m'entretenez comme un digne jongleur que je suis, ô mon admirable maître, et c'est ce qui me chagrine; car enfin pourquoi puiser dans vos coffres lorsque ceux des autres vous sont ouverts? — Mettons-nous en route, et je ne serai plus à votre charge alors, je vivrai de votre verve et non plus de votre argent; avec un couplet j'obtiendrai du vicomte un manteau double, avec un autre j'aurai du comte une

selle de Carcassonne pour ma mule, et, grâce au troisième, la baronne me donnera des souliers qui valent mieux que des baisers; de plus, je lui demanderai ses vieilles robes pour me faire des habits neufs. Les deniers, les clermontois, les raymondins me pleuvront à force : autant de vers dans ma mémoire, autant de pièces rondes dans ma bourse!...

— Quelle envie tu as de courir le monde? reprit Rudel en souriant.

— Eh! nous ne pouvons rester ici, puisque la maison n'appartient plus à feu le seigneur Gaucelm, mais aux pauvres, ses héritiers. Ne refusez donc point l'occasion qui se présente!

— Que veux-tu dire, Grimoard?...

—J'ai rencontré près d'ici l'envoyé d'un prince qui vient vous chercher en grande pompe. Il est escorté de gens d'armes et de musiciens, d'un héraut qui porte un oriflamme sur lequel est brodé votre monogramme, et de deux écuyers qui conduisent par la bride un magnifique cheval!... O monseigneur, jamais on ne vous a rendu de pareils hommages, et c'est bien fait pour me donner l'ambition de devenir poète comme vous! — Mais, tenez, ils approchent, voici qu'on entend leurs trompettes!...

Geoffroy écarta les rideaux de la fenêtre. Une cavalcade nombreuse s'avançait au bruit des fanfares, la rue était pleine de monde, le chiffre de l'oriflamme et la housse du cheval étincelaient au soleil, enfin l'honnête jongleur n'avait rien exagéré. Le cortége entra dans la cour de l'hôtel, et, un instant après, le chef de l'escorte fut introduit chez le jeune homme avec un poursuivant d'armes richement armorié.

— Vicomte Rudel, dit-il, je suis envoyé vers vous par Guilhem d'Agoult, seigneur de Sault, premier gentilhomme du comte Idelfons et premier suzerain de la haute Provence. Votre nom est arrivé jusqu'à mon maître qui remplit l'univers du sien, il est poète comme vous et vous êtes noble comme lui; or voici le message dont il m'a chargé. Le désir qu'il a de vous voir ne peut se comparer qu'à votre renommée, il vous offre son château pour y commander, son lit pour y dormir, sa main droite, sa main vaillante, généreuse et pure, pour y placer fraternellement la vôtre. N'attendez pas que la noblesse de tous les pays chrétiens se rende aux fêtes qui se préparent; venez de suite afin qu'il vous présente à ses hôtes comme un ami dont il sera fier et que les rois eux-mêmes envieront. Un destrier vous attend à

la porte; personne ne l'a monté que lui, et son épouse, qui est la plus belle comme il est le plus illustre, en a brodé la housse de ses mains !

— Sire écuyer, vous aurez ma réponse avant une heure, et toi, Grimoard, veille à ce que rien ne manque aux envoyés de Sault.

Ils sortirent avec le jongleur.

— Faut-il partir, faut-il rester? pensait Geoffroy; la gloire vient me chercher du fond de la Provence, elle traverse les montagnes, les fleuves, les cités, elle jette mon nom à tous les échos, elle prend pour messagères la noblesse et la beauté : les fronts couronnés s'inclinent, les mains blanches applaudissent, la foule regarde et s'écrie. Je suis le triomphateur, je suis le maître, je suis l'homme qu'on envie, l'homme qu'on proclame et qu'on admire !... Jamais la gloire ne m'a parlé ni souri d'aussi près qu'aujourd'hui; pourquoi résister à cet enivrant sourire, à cette voix persuasive?... Jamais je n'ai combattu de tentation aussi puissante; et pourquoi la combattre?... pourquoi ne pas recueillir le prix de mon travail, de mes veilles, de mes maux et de mon génie peut-être? — La gloire, ce fut mon premier désir, une de mes chimères les plus pures

et les plus caressées : l'accomplissement des autres est en elle ! C'est par elle que je dois me rendre grand, célèbre, honoré, digne de l'avenir ! — Un mois plus tôt, j'aurais refusé de pareilles offres; maintenant, j'hésite à le faire, les obstacles se nivellent, mille raisons me disent de céder et je résiste faiblement. L'occasion est tout !... Depuis que Faidit a quitté cette maison, le séjour m'en devient insupportable, elle est pleine de fantômes qui sillonnent les ténèbres et de voix lugubres qui se plaignent dans le silence : je me représente avec angoisse les traits de ce jeune homme si tendre et si méconnu, si difforme et si beau, victime de son cœur autant que du monde, je trouve dans sa fuite je ne sais quoi d'étrange et de désespéré qui m'effraie; la nuit il se penche sur mon chevet, et souvent je crois voir saigner à son flanc une blessure qu'il s'est faite lui-même !... Il aimait, celui-là !... Quel présage pour moi ! — C'est ainsi que partout où j'arrête les yeux je ne vois que des souffrances, je n'entends que des sanglots : si j'échappe un instant à ma douleur, celle des autres me la rappelle et m'y replonge violemment. Mes amis souffrent par moi comme je souffre par eux, je porte leur affliction comme ils portent la

mienne, double fardeau pour chacun ; les larmes que nous mêlons deviennent plus amères, nous savons comment on pleure, mais nous ignorons comment on sourit ensemble !... Hélas! la moindre de mes sympathies est funeste et mon malheur est contagieux, car ceux que j'approche une fois sont condamnés à jamais, l'amitié que je leur voue est impuissante ou nuisible, c'est un champ qui demeure stérile ou qui produit de l'ivraie! Stephanette ne veut plus que je la console, Bertran ne profite pas de mes conseils, et je paie ceux de Glandevez par l'ingratitude et la dureté ; le père m'inspire la sagesse, et je refuse l'amour à sa fille que j'ai sauvée et que j'ai perdue en la sauvant. Mes bienfaits eux-mêmes donnent la mort! — Elle m'aime, je n'en doute plus, elle m'aime dans toute la force et toute la naïveté de son ame, cette enfant du sage que j'ai conservée à la vertu, cette vierge aussi jeune, aussi chaste, aussi belle que la vierge de mes rêves ; et cependant une destinée fatale nous sépare, je n'ose lui sacrifier un avenir incertain, et nous ne serons jamais unis : mon devoir est donc de partir afin qu'elle tâche de m'oublier lorsque je serai loin d'elle. C'en est fait!... O maison de Gaucelm, je te fuis à mon tour, maison de douleurs et de

cruels souvenirs, un de tes hôtes t'abandonne encore!... O ville d'Arles, la tristesse m'exile de tes murs, comme le désir m'a chassé de Blaye, comme le dégoût m'a chassé de Langon !... Adieu, patrie d'Évangélista, de Raoulette et de l'autre femme qui m'avait appelé son ami ! Puissent-ils être heureux et m'oublier tous les trois ainsi qu'un étranger mal venu ! Quant à moi, je continuerai ma route, jusqu'à ce que Dieu m'arrête et me dise : C'est ici le repos, le bonheur, la stabilité, l'amour enfin !...

J'éprouve au moment du départ un charme secret qui me dispose à la rêverie, et l'idée de ce voyage me donne presque de la joie. En effet, je laisse derrière moi, comme un accablant fardeau, toutes ces misères d'autrui dont le souvenir me sera moins pénible que la vue. Me voici libre pour quelques jours entre les liens que je brise aujourd'hui et ceux que je nouerai demain, libre de marcher au grand soleil, de respirer au grand air, de courir à travers ce pays de fleurs, d'ombrages et de sources jaillissantes qui se prolonge jusqu'à Sault! Je vais entrer au sein d'une famille inconnue, m'attacher à de nouvelles habitudes, voir de nouveaux visages, entendre des voix nouvelles dans l'intimité, j'habiterai une

autre chambre, ce ne sera plus le même vent qui m'endormira ni le même rayon de soleil qui me réveillera ; d'autres oiseaux chanteront sous mes fenêtres, un autre horizon s'étendra devant moi : je me choisirai des promenades solitaires, je passerai de longues heures au fond des ravins ignorés, j'irai m'asseoir au bord d'une onde plus rapide ou plus lente. — O vous qui m'appelez, soyez bénis !... Dieu veuille que je repose mieux sous votre toit, dans le lit préparé par vous ! Dieu veuille surtout que je ne vous apporte point le trouble pour prix de votre chère hospitalité !

Geoffroy rappela l'écuyer du seigneur d'Agoult, lui exprima l'intention de partir sur-le-champ, et ils descendirent ensemble. Évangélista et d'Alamanon se trouvèrent au bas de l'escalier.

— Que devient Raoulette, mon père ? demanda Rudel à voix basse en embrassant le vieillard.

Celui-ci baissa les yeux et répondit avec tristesse :

— Vous partez donc, mon ami ?

Cette seule parole eût suffi pour décider le jeune homme, car elle contenait à la fois la prière qu'Évangélista lui faisait de s'éloigner, la reconnaissance muette qu'il lui en gardait et toute une révélation de l'ardent amour dont il n'avait pu

guérir sa fille. Aucun lien ne le retenait plus, il s'élança sur le beau cheval d'Arabie qui secouait fièrement les panaches de sa tête et les grelots de son poitrail; après avoir emboîté ses pieds dans les étriers de Chalcédoine orientale qui pendaient aux flancs du destrier, il s'écria :

— Partons !... à la grâce de Dieu !...

— Vivez avec lui! dit le vieillard.

— Ami Geoffroy, reprit Bertran, je t'accompagnerai hors la ville.

Et il se mit en selle avec les autres : tous partirent au galop, et Rudel ne retourna la tête que pour saluer une dernière fois le sire de Glandevez.

— Je gage, continua en riant d'Alamanon, que ton départ ne fait point de peine à Communal; il va trouver au moins quelques instants de repos. Ce brutal de Grimoard aurait fini par l'endommager sérieusement, car il a des poings de bouvier breton, tandis que mon Communal est aussi délicat et aussi frêle qu'une jeune fille à marier.

— Ah! répondit Grimoard, il n'a point à se plaindre de moi, le compère : je l'épargne beaucoup depuis qu'il m'apprend à imiter le gazouillement des oiseaux, à contrefaire les personnages

ridicules, à réchapper des citrons sur la pointe d'un couteau, et mille autres gentillesses qui font la fortune des jongleurs. Ce qu'il m'a montré de plus lucratif, c'est le secret de composer du fard au moyen de cafara et d'angelot mêlés avec du vif-argent, d'excellent fard, ma foi, que je vends aux vieilles dames pour de beaux deniers comptant. Aussi, j'ai de la tolérance à l'endroit de messer Communal, je le protége même au besoin, et nous sommes les meilleurs amis du monde.

— Oui, oui, de fort bons amis en vérité! ajouta l'autre avec un regard sournois.

— C'est-à-dire que vous êtes deux ivrognes : vous buvez d'abord et vous vous battez après.

Lorsque Geoffroy Rudel et son escorte approchèrent des portes de la ville, Matheolus y rentrait; il les reconnut, leur envoya un salut gracieux, quoique assez brusque, donna un coup d'éperon à son cheval et s'enfonça dans une rue détournée.

— Eh bien, dit Bertran, qu'a donc le Napolitain pour se sauver ainsi à franc étrier? ne croirait-on pas que tous les archers de la Viguerie sont à sa poursuite?... c'est étrange, il ne m'aborde plus chaque fois qu'il nous voit ensemble; est-ce que tu lui fais peur?...

— Peut-être.

— Mais j'ai remarqué que tu pâlis toi-même d'aussi loin que tu l'aperçois. Que s'est-il donc passé entre vous deux?

— Il s'est passé entre nous des choses terribles que je ne t'ai point révélées parce que le secret ne m'en appartient pas! Bertran, ne serre jamais la main de cet homme, car c'est un hypocrite qui te caresse, et qui, je l'ai deviné, te hait d'une haine implacable. Il n'est pas moins lâche que méchant et Dieu me permettra de le prouver un jour : jusque là, veille sur lui, je te le conseille.

— Je sais qu'il va souvent chez Stephanette depuis la scène de l'autre nuit, et j'ai le droit de le croire capable de tout.

— Comme tu maltraites ce pauvre cousin d'Arcussia!... Geoffroy, j'attendrai tes preuves.

— Bertran, je te répète d'avoir l'œil sur cet homme!... il est difficile de lire au fond d'une ame si tortueuse, si pleine de ténèbres et de corruption que la sienne; la défiance est juste envers les méchants, et, à défaut de certitude, le pressentiment nous tient sur nos gardes. — Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il s'est opéré dans Stephanette un changement douloureux et inex-

plicable : son dernier pardon ne ressemble point aux autres, vois-tu !

— En effet, après cette funeste nuit, j'avais cru trouver chez elle plus de sécheresse que de douceur, plus de contrainte que d'expansion; elle n'avait pas sa voix accoutumée, ses gestes démentaient ses paroles, et la fierté blessée perçait au travers : elle semblait jouir de mon humiliation et me laissait long-temps à ses genoux sans me relever. Mais elle a fini par redevenir l'amante d'autrefois, et les craintes que j'attribue au remords de ma faute furent bien vite dissipées.

— Quoi qu'il en soit, tâche qu'elle n'ait plus rien à te pardonner. Oh ! ne l'aimeras-tu donc jamais comme elle veut, comme elle mérite être aimée?...

On était arrivé en rase campagne. Les amis prirent le devant sur leurs jongleurs et le reste de l'escorte; puis, mettant leurs destriers au pas, ils chevauchèrent côte à côte, pensifs et la tête inclinée. Après un silence assez prolongé, ce fut d'Alamanon qui renoua le premier l'entretien :

— Ah ! mon cher Geoffroy, les deux maîtres se ressemblent aussi peu que les deux serviteurs !... comment l'affection a-t-elle pu combler la distance qui nous sépare et joindre nos mains pour

toute la vie? comment nos destinées se trouvent-elles confondues? pourquoi nous sommes-nous rencontrés?... — O jeune homme, j'étais indigne de tes paroles; j'étais indigne de tes regards, ô jeune femme!... quel ami suis-je près de Rudel? quel amant suis-je près de Stephanette?... Double pureté des cœurs, je t'ai profanée! Laissez-moi dans mon désert, laissez-moi dans ma folie, accomplissez sans moi votre chaste et glorieuse mission : je ne fais que retarder vos pas, je ne suis qu'un obstacle pour vous, j'empoisonne jusqu'à votre amitié, je vous prive d'un bonheur que vous ne me donnez pas!...

— Ce n'est point à nous de changer pour toi, c'est à toi de changer pour nous!

— Je ne le pourrais pas. Je n'ai ni force, ni volonté, ni science, mes actions se démentent continuellement l'une par l'autre, je suis comme une ombre vaine et décolorée dont on ne peut saisir la forme réelle, je suis un être sans idée, sans caractère, sans but, un être nul, enfin; je n'ai point de place marquée au milieu de mes semblables, ma vie d'homme est un mensonge, mon génie de poète est encore un mensonge, car quelques vers échappés du cerveau ne remplissent

pas le vide d'une ame : une goutte d'eau de plus dans la mer, qu'est-ce que cela, quand cette goutte d'eau ne s'appelle pas fleuve ou torrent ? — Que je vive, la poésie et le monde ne gagneront rien à ma vie ; que je meure, ils ne perdront rien à ma mort ! En vérité, je suis comme si je n'étais pas ! — Si je me compare à toi, Rudel, je n'en sens que mieux la misère et l'infirmité de ma nature : Dieu m'a donné un cœur facile, impressionnable, avide d'émotions comme le tien, mais je ne me fixerai jamais, et, si j'en crois mon espoir, tu te fixeras un jour, tes recherches ne demeureront pas stériles. Je rampe et tu voles ; tu es un oiseau que ses ailes conduisent, je suis une feuille que les vents emportent à leur gré ! — Laisse-moi finir. — Avant de te connaître, j'avais une certaine tranquillité d'esprit qui me tenait lieu de foi, je me livrais à mes penchants avec une nonchalance aveugle, sans hésitation, sans inquiétude : je dépensais les jours et les nuits sans me demander compte de l'emploi que j'en faisais, j'étais heureux parce que je pensais l'être. Maintenant, ton exemple a ouvert mes yeux, ta parole a troublé mes oreilles ; j'ai sondé les sentiers où je marche, je me suis habitué à réfléchir, je suis devenu sérieux, jusqu'au désespoir souvent, et

le doute a bientôt suivi la tristesse! Aussi, je ne me connais plus, je ne sais plus où je suis, je m'étonne de tout, et tu m'as rendu plus à plaindre que jamais, parce que j'ai acquis la conviction de mes fautes et que je ne puis les réparer, parce que je sens le poids de mes chaînes et que je ne puis les rompre!... Les efforts de ton amitié en auraient sauvé un autre, à coup sûr, et ils n'ont fait que m'ôter le repos!...

— C'est triste, c'est bien triste!

— Oh! oui, n'est-ce pas?... prodigue donc à de plus dignes tes reproches et tes conseils, je ne vaux pas la peine qu'on s'occupe de moi, mon noble enfant.

— Ne parle pas ainsi, s'écria Rudel, une amitié comme la nôtre ne se brise pas d'un mot, et, tu l'as dit, nos mains sont jointes pour toute la vie! Le nom d'ami n'est pas un hochet puéril qu'on donne et qu'on reprend à sa guise: l'amitié, c'est une seconde famille, tu es le frère de mon choix, et certes les devoirs du cœur ne sont pas moins sacrés que les devoirs du sang. Tu serais un étranger que j'exposerais mes jours pour protéger les tiens; ne ferai-je donc pas pour toi ce que je suis prêt à faire pour le premier venu? Je veux lutter contre le mauvais ange qui t'op-

prime, jusqu'à ce que tu sois assez fort pour combattre et pour triompher toi-même !..... Crois-le bien, mon ami, tout est possible avec la grâce d'en-haut, il n'est jamais trop tard pour revenir à la justice et à la vertu : les portes en sont toujours ouvertes comme celles du ciel ! Il ne s'agit que de prier, il ne s'agit que de vouloir ! — Si le prêtre peut arracher un pécheur à l'enfer, si le monarque peut sauver un criminel du gibet, l'ami peut délivrer son ami des embûches du mal, car sa mission est royale et sainte ! — Assurément, tu n'es pas aussi loin du bonheur que tu le penses, mais un Océan tout entier t'en séparerait-il que tu devrais garder ton courage et ta résignation. Songes-y, le doute est un blasphème et le désespoir une impiété, le désespoir est la mort de l'ame ! L'athée seul désespère quand les forces lui manquent, parce qu'il croit les cieux vides, mais quand le chrétien chancelle, il n'a qu'à jeter un regard vers Dieu et il se relève !...

— La sagesse est sur tes lèvres : je crois entendre le plus croyant des vieillards et je trouve à mes côtés un enfant simple, ignorant et chaste, qu'une parole un peu libre fait rougir encore. Je suis ton ami, Rudel, j'ai vécu dans des plaisirs où mon front s'est ridé, où mon cœur s'est en-

durci, et je deviens timide devant toi comme devant un juge; l'innocence me pénètre, je t'admire, et j'ai honte de moi! — Pourtant, ô mon frère, tes vertus servent d'excuse à mes vices : puisqu'elles te paraissent aussi douces et aussi faciles à suivre, c'est que tu possèdes la Grâce plus que moi; puisque mes égarements ne sont point le fruit d'intentions dépravées, c'est que ma première nature est seule coupable. Je distingue ce qui est bien de ce qui est mal, et je n'ai pas de volonté pour choisir ni de force pour résister, je ne puis trouver la continence en moi ni parvenir à aimer chastement : c'est qu'alors Dieu ne m'a pas donné comme à toi cette flamme intérieure et pure qui dissipe la fumée des sens et cette invincible foi qui détruit leur influence grossière!... Me punira-t-il donc de suivre la destinée qu'il m'a imposée, et, toi-même, s'il faut tout rapporter à Dieu, dois-tu être fier de la tienne? N'as-tu pas en cela plus de bonheur que de mérite?... Le hasard nous a faits ce que nous sommes! Tu es né avec la vertu et moi avec le vice, comme il y en a qui naissent libres et d'autres qui naissent esclaves! — Il est facile de concevoir que ce raisonnement m'ait conduit à l'insouciance par une pente naturelle, à une in-

souciance plus nécessaire et plus opiniâtre que jamais. Tel a toujours été, pour mieux dire, le fond de mon caractère, ce qui le dirige, ce qui le domine : j'unis la volonté la plus froide aux passions les plus ardentes et ma puissance d'exécution est nulle, je suis ambitieux autant que notre Bertran de Born, je voudrais l'empire d'Alexandre, l'amour de Tristan, le savoir de Merlin, la force de Samson, je voudrais de l'or pour tout acheter, un bras pour tout terrasser, un cœur pour tout aimer, et mille superbes cavaliers à ma suite, quand je sors; eh bien, je reste couché sous mes désirs comme sous une feuillée verdoyante et je ne me lèverais pas pour cueillir le précieux rameau!... Cependant, je ne suis ni faible ni lâche, mais c'est mon idée.

— Hélas! l'insouciance et la paresse d'esprit sont deux choses qui perdent les jeunes ames, car elles écartent le sentiment de la pudeur et changent les moindres défauts en vices condamnables!...

— Je ne le sais que trop. Du reste, ne te glorifie pas de l'impression que tes conseils ont produite sur moi : je ne m'y suis attaché sans doute que par fantaisie et il suffisait que ce langage fût nouveau pour m'étonner, pour me séduire un

instant; mais qu'il vieillisse d'un jour encore et je l'oublierai tout-à-fait et j'irai étancher ailleurs ma soif intarissable. — Alors, je te prêcherai peut-être à mon tour. — Cher Geoffroy, te dirai-je, tu aimes mieux attendre et moi j'aime mieux jouir, tu amasses et moi je prodigue, tu recules ta vie et j'avance la mienne, tu es l'homme de l'avenir et je suis l'homme du présent! Prends garde d'imiter ces avares qui entassent des richesses immenses dont ils ne profitent jamais, laisse-moi chercher le bonheur par une voie différente, si je le trouve j'aurai raison; il y a des heures pour prier et des heures pour aimer, prions dans les églises, aimons dans les alcôves, ayons comme les Anciens nos courtisannes et nos vestales, possédons les unes et adorons les autres. Reine des cieux antiques, lascive déesse, à toi notre corps, ô Vénus!... Mais à vous que le chrétien adore, Vierge mère, Vierge voilée, à vous notre cœur, ô sainte Marie!... Partageons-nous entre ces deux enfants divins que vous allaitez de vos blanches mamelles : amour et charité, jouissance et consolation, double rayon d'un même astre, double courant d'une même onde! Aliena, c'est Vénus, et Stephanette, c'est Marie, pour moi!...

— O confusion impie dont Évangélista me par-

lait tant de fois, jamais je ne t'ai comprise et redoutée comme en ce moment!... Insensé, insensé, tu cours à ta perte : diviser ton bonheur c'est le frapper de mort, aimer deux femmes c'est en aimer mille, c'est n'en aimer aucune! Ne joue pas avec l'impossible, car cette épreuve aurait un résultat fatal. Si tu veux satisfaire à la fois et séparément les désirs de ton ame et ceux de ton corps, tu les tueras l'un par l'autre, tu useras le reste de ta jeunesse dans la possession de l'Étrangère et tu t'habitueras à te passer de l'Amante; puis, un jour, et ce jour arrivera, tu sentiras le besoin de revenir à ton point de départ, mais il ne sera plus temps!...

— Qu'importe? la volupté me restera!... Je suis né pour elle, il n'existe rien qui la vaille et qui la remplace, jamais elle n'a de fin, jamais on n'en épuise toutes les jouissances! La volupté, c'est elle qui se mêle à tout, qui embellit tout et qui domine tout, c'est elle qui nous fait regarder la Vierge avec l'œil d'un amant!... La vois-tu, l'éternelle tentation, la vois-tu se glisser auprès du malade qui souffre, du prisonnier qui pleure, du moine qui prie, du savant qui médite?... Elle est partout, te dis-je, dans le rire et dans les larmes, dans la misère et dans l'opulence, dans

la paix et dans la guerre; Salomon le roi des sages est voluptueux jusque dans sa plus inflexible sagesse! — Mais voici que nous touchons aux plaines de la Crau : il est temps de nous quitter.

— Adieu donc, mon ami!

— De quel air tu m'embrasses, mon pauvre Geoffroy ?.. Oublies-tu que notre séparation sera courte, et qu'avant deux semaines j'irai te retrouver aux fêtes de Sault?...

Bertran d'Alamanon affectait une assurance qu'il n'avait pas, sa voix était émue et sa main tremblait dans celle de Rudel. — De leur côté, Grimoard et Communal s'embrassaient à s'étouffer.

— Un dernier mot, reprit Geoffroy ; ne quitte plus Stephanette, fais pour elle ce que tu as fait pour moi quand je souffrais. Me le promets-tu ?

— Plains-moi! plains-moi! répondit Bertran.

Et il s'éloigna de toute la vitesse de son cheval. — La nuit commençait à tomber, lorsqu'il arriva sur les bords du Rhône, devant la maison d'été de la courtisanne : une foule de gentilshommes rassemblés aux portes accoururent à sa rencontre et se pressèrent autour de lui avec de grands éclats de rire.

— Saint-Julien ! cria-t-il, que s'est-il donc passé pour vous rendre si joyeux ?...

— Figure-toi, repartit Rambaud, qu'Aliena ne veut recevoir personne, pas même les plus galants et les mieux tournés de ses adorateurs ; nous avons beau supplier, implorer, protester, elle reste muette et inexorable. La folle créature s'est métamorphosée en nonne farouche !

— Ou plutôt en vertueuse amante, continua Raymond de Miravals, car les gardiens de la porte nous ont prévenus qu'un seul d'entre nous serait admis ; il est vrai que nous nous sommes présentés l'un après l'autre et que l'huis ne s'est point ouvert. Qui donc laisseront-ils entrer?...

— Ce sera peut-être moi, mes beaux sires, dit Bertran.

Il se redressa fièrement sur les étriers, traversa la foule et s'avança vers la porte qui s'ouvrit à son nom et se referma dès qu'il fut entré. Les jeunes gens se regardèrent, ébahis.

— Nous sommes joués, aussi vrai que je m'appelle Rambaud et que je suis un mauvais poète ! vous n'êtes pas d'avis, je pense, de passer la nuit à la belle étoile, comme ces manants qui maugréent au seuil tandis que le châtelain prend ses ébats avec leur épousée : eh bien, puisque la

reine nous éconduit, allons demander asile à Roseline, première princesse du sang, et, si elle nous le refuse aussi, ma foi, nous irons au diable !...

Les autres applaudirent et suivirent Rambaud d'Orange. — Ce soir-là, Matheolus passa quelques heures chez Stephanette ; les deux vengeances commençaient !...

XII

LES VIEUX ET LES JEUNES.

— L'oubliera-t-elle, se disait Évangélista tristement accoudé sur la table de son laboratoire, l'oubliera-t-elle, ma Raoulette chérie, maintenant qu'il ne respire plus le même air, qu'il n'habite plus les mêmes lieux et que l'idée de sa présence ne nourrira plus les mêmes chimères dont elle est possédée? redeviendra-t-elle joyeuse et libre comme autrefois?... Hélas! je n'ose l'espérer, je crains d'avoir augmenté sa douleur, sans diminuer son amour, je crains que le remède ne soit plus violent et plus dur à supporter que le mal lui-même. Elle

s'est accoutumée à franchir les distances qui la séparaient de lui; cent pas ou cent lieues, qu'importe, lorsque l'imagination nous prête ses ailes rapides? les espaces de la création se renferment dans le cercle de nos désirs et nous mettons moins de temps à parcourir l'univers entier que le modeste héritage de nos pères! — La nouvelle de ce départ lui a porté un coup si terrible que je ne sais plus par où la consoler, le sourire n'a pas reparu sur ses lèvres, le sommeil n'a pas fermé ses yeux rouges et gonflés de larmes, la prière n'a eu pour elle ni charmes ni bienfaits; elle n'éprouve que le besoin d'exciter et de raviver sa douleur, elle n'existe plus que par là!... Me l'avouerai-je? celle qui est ma fille repousse mes caresses et reste froide sous mes baisers : peut-être m'accuse-t-elle dans son cœur, peut-être se sent-elle pour moi de l'éloignement et de la haine. — Eh quoi? une enfant qui n'a jamais connu sa mère et qui a trouvé près de moi, rude vieillard à tête blanche, tous les soins, tout le dévouement, toute la tendresse indulgente et facile que cette pauvre femme aurait pu lui prodiguer, une enfant que j'ai bercée sur mes genoux comme un frère aîné berce sa petite sœur et pour laquelle s'est déridé mon front austère,

épanouie ma lèvre soucieuse, une enfant qui tant de fois, par ses malicieuses agaceries, m'a rendu enfant moi-même, à me faire rougir de honte et tressaillir de joie; une fille, une fille unique, ma fille, se détacherait de moi tout-à-fait et ne verrait en moi qu'un être odieux et importun, ma fille ne m'aimerait plus!... Oh! retirez-moi du monde, Seigneur, et si j'ai trouvé grâce devant vous, ne me condamnez pas à une pareille épreuve!... Mais non : je me résigne! il faut que je sois père jusqu'à la fin; après en avoir rempli les devoirs, il faut que j'en endure les souffrances! Si je ne console plus mon enfant, je pourrai du moins la plaindre et prier pour elle, l'affection d'un père ne s'épuise jamais. — Je prierai aussi pour Geoffroy qui a perdu le sien, pour l'autre affligé, pour l'autre martyr: ô Raoulette et Geoffroy, la même erreur subjugue vos ames si douces mais si indomptables, le même avenir vous est réservé! Ce qui rend la jeune fille languissante, maladive, éplorée, ce qui prolonge ses insomnies, ce qui lui fait méconnaître son Dieu et son père, c'est l'amour; ce qui donne au jeune homme l'inquiétude fiévreuse, la volonté impuissante et les troubles continuels et les pénibles désenchantements, ce qui l'entraîne tour

à tour avec une égale passion du repos à l'activité, de la solitude à la foule, c'est l'attente de l'amour; ce qui creusera votre tombe à tous deux, c'est l'amour, toujours l'amour!... Geoffroy mourra peut-être sur quelque rivage étranger, à la recherche de son idole, et Raoulette mourra sous le toit paternel, près du foyer, à l'endroit où fut son berceau, où sourirent les jeux de son enfance. En vérité oui, le même vent éteindra ces deux flambeaux de jeunesse, d'espoir et de beauté, sans qu'ils aient mêlé leur flamme rayonnante et pure, les deux étoiles sont tombées du ciel ensemble et remonteront ensemble aux pieds de l'Éternel qui leur pardonnera quand elles auront expié leur chute! — Ah! le comte Josfred est mort à temps, lui : d'ailleurs, il aurait conservé quatre fils pieux et vaillants pour le consoler de la perte de l'autre. Moi, je n'ai qu'elle, et je vivrai pour recevoir le châtiment de mes péchés sur la terre, je vivrai pour voir mon unique enfant incliner chaque jour vers le tombeau, pour fermer ses yeux que j'ai vus s'ouvrir, pour ensevelir de mes vieilles mains sa triste et virginale dépouille! Mon supplice a commencé, Dieu est juste, et je me tais! — Il y a sur la fenêtre de Raoulette une touffe de lis qu'elle arrosait

soigneusement à son lever, tous les matins, mais elle les néglige maintenant, ils sèchent, ils s'affaissent, et déjà plusieurs feuilles se sont détachées de la tige : cette touffe de fleurs n'est-elle pas l'emblème de ma fille malade?... Pauvre vierge, pauvres fleurs, elles auraient besoin d'eau fraîche pour relever leurs frônts pâles, elles sont comme de jeunes sœurs de la même famille qui souffriraient du même mal!... Pitié que de les voir souffrir autant!...

La nourrice vient de m'apprendre que Raoulette allait un peu mieux et désirait être seule; puisse-t-elle reposer toute la nuit, puissiez-vous aussi reposer avec elle, ô mes douleurs de père, réfugiez-vous dans la science qui élève et dans la méditation qui console!...

Ah! si ma fille de sang et de chair se consume lentement au milieu des angoisses, j'en ai une autre dont la gloire et la beauté toujours croissantes réjouissent mes entrailles, une fille immortelle, sublime, insensible aux passions humaines, qui s'enveloppe de la pensée de Dieu comme d'un vêtement, chante ses louanges plus haut que les voix bruyantes et ne détourne pas de lui ses lèvres muettes : cette fille, c'est l'architecture! — Voici qu'une époque de puissance

et de liberté approche pour elle, voici qu'elle rejette le voile antique et que sa face rayonne; elle va déchirer les draperies païennes qui la couvraient aux jours de son enfance et sont devenues indignes de la vierge catholique. L'unité religieuse entoure sa tête d'un diadème. Elle grandit, elle court, elle s'élance, elle enfle ses mamelles, comme la Sulamite à qui le Bien-aimé s'est révélé dans les jardins de la Jérusalem céleste! Avec quel orgueil j'applaudis à ses victorieux efforts et combien je suis heureux d'ajouter avant de mourir quelques ornements à sa parure, de lui consacrer les derniers dons de mon intelligence, d'avoir vécu assez loin dans ce siècle pour jouir des promesses que l'autre accomplira! — C'est de l'Orient, c'est de la terre des prodiges que le nouveau prodige a pris son vol pour étendre ses ailes sur le monde entier, c'est l'Orient qui renouvellera notre architecture après avoir déjà doté nos églises du chant des cantiques! Cependant l'art qui s'élève parmi nous ne doit point être une froide et servile copie de l'art oriental. O reine des basiliques, ô sainte Sophie, j'ai vu tes colonnes couronnées d'airain, tes innombrables portes aux gonds sonores, les siéges d'argent de tes prêtres, l'arc-en-ciel de tes immenses roton-

des, les disques lumineux pendus à tes voûtes, j'ai marché sur les pierres dorées et rouges de la Lybie qui pavent ton enceinte, j'ai admiré les mille couleurs de tes marbres tantôt verts comme l'émeraude, tantôt blancs comme la neige, ou noirs avec de larges veines blanches, j'ai battu des mains à Isidorus et Anthemius qui ont rassemblé tant de merveilles et j'ai courbé la tête au souvenir de l'empereur Justinien; mais je n'ai point ressenti entre tes murs cette terreur salutaire qui nous annonce la présence du vrai Dieu et je me suis demandé si c'était Mahomet ou Christ qu'on adorait devant tes autels! Tu offres au recueillement un sanctuaire trop voluptueux, trop magique, trop ruisselant de lumières, trop enchâssé dans le marbre et dans l'or, tu rappelles le temple de Salomon et l'ancienne loi, mais tu n'es pas le temple de Jésus et de la loi nouvelle; les sens n'étouffent pas leurs murmures quand on a franchi ton seuil et chacun devine à ta vue que tes ministres ont altéré le cérémonial et la pratique du culte qu'ont prêché les apôtres. Sans ta croix tu serais une mosquée : avec ta croix, tu n'es qu'une mosquée chrétienne, si j'ose unir ces deux mots. — Non, Sainte-Sophie, et vous-mêmes, monuments plus modernes de l'Orient où

nous allons chercher tant de trésors, vous ne pourriez convenir, tels que vous êtes, aux descendants de ces races neuves et barbares qui ont foulé sous leurs pieds la civilisation efféminée du Bas-Empire! Il faut qu'après avoir dépouillé vos charnelles magnificences, vous exposiez votre front aux glaces, aux vents, aux brumes du Nord, que vous retrempiez votre mollesse à ses mœurs austères, et, que sans être moins majestueuses, vous deveniez plus saintes. L'Angleterre et l'Allemagne sont choisies du Seigneur pour donner le baptême à l'art nouveau-né; elles lui feront une crèche de pierre dure comme celle où le maître dormait avec ses disciples dans le désert, le reste des peuples lui en taillera mille autres à cette image et les traditions de l'antiquité s'effaceront à jamais devant lui, comme les faux dieux et les philosophes ont disparu devant le Messie!

L'architecture romaine est merveilleuse, à coup sûr, et les édifices que le temps a respectés nous étonnent par leur masse imposante et nue: on dirait autant de palais bâtis pour le soleil qui s'y étale dans toute sa splendeur. Ces aqueducs, ces théâtres, ces arènes, ces blocs entassés proclament hautement le génie des dominateurs du monde; mais ils ne révèlent que la force de

l'homme livré à son orgueil et enseveli maintenant avec lui sous les ruines; aussi, l'humble chrétien qu'une telle grandeur attriste et repousse les compare-t-il à des Babels inachevées. Leurs temples ne diffèrent point des autres monuments. Nul mystère, nulle gravité, nul sentiment religieux : toujours la force, toujours l'oppression; le moindre tribun qui se prosternait aux degrés était plus puissant que Jupiter armé de sa foudre!... Comment donc adorer le Dieu simple et bon, le Dieu de paix et de charité, le Dieu qui punit l'orgueil comme le plus coupable des vices et récompense l'humilité comme la plus précieuse des vertus? Puisque l'homme intérieur est renouvelé, pourquoi ne pas renouveler ses vêtements? Puisque l'essence du culte est changée, pourquoi ne pas changer aussi son enveloppe?... Ce qui était nécessaire dans les premiers siècles pour la propagation du christianisme, n'est plus ni permis ni juste depuis qu'il a obtenu l'héritage universel et que la parole des prophètes est accomplie. Il ne faut plus seulement renverser l'idole de son piédestal pour y substituer l'image du Sauveur, mais il faut briser le piédestal lui-même avec la statue parce qu'il est impur comme elle; il faut que l'idée catholique règne seule dans des

temples élevés pour elle seule, loin des préoccupations et des souvenirs profanes d'un passé qui ne doit plus renaître; il faut enfin, que nous puissions dire de l'architecture nouvelle ce qu'un poète grec dit de l'église byzantine : — *Elle est au-dessus du Capitole comme le Dieu véritable au-dessus des faux dieux, comme la cité du Bosphore au-dessus de la cité du Tibre. Viens, antique et latine Rome, et chante un hymne à la nouvelle Rome, et réjouis-toi de ce que si jeune encore elle est déjà plus belle que sa mère!*

Courage aux artistes, courage!.... ils auront une grande tâche à remplir ceux qui viendront après moi. Désormais l'*operarius* doit être inséparablement architecte et sculpteur, s'occuper à la fois des détails et de l'ensemble; de toutes parts la vieille masse romane se creuse en portails, s'allonge en galeries, se découpe en trèfles, s'arrondit en rosaces, le bloc informe se taille en statues, et les lourds piliers se couronnent de chapiteaux historiés, de sveltes faisceaux et de minces colonilles. Les entrelacs et les feuilles d'eau remplacent les masques et les feuilles d'acanthe, les dragons, les monstres de l'enfer, les enroulements d'oiseaux fantastiques remplacent les har-

pies et les centaures de la mythologie : la verge pastorale ne ressemble plus à la baguette du magicien, et le symbole, qui est la personnification d'une pensée vraie, chrétienne, éternelle, succède à l'allégorie dans les sculptures, comme les fées ont succédé aux nymphes dans les grottes souterraines. Partout la miséricorde et la pitié, partout l'espérance qui sourit du milieu des tortures et la pudeur qui rayonne au front des femmes adorantes, partout saint Martin et le mendiant, la Vierge et Jésus qui regardent passer les fidèles, partout la promesse d'une résurrection céleste à côté du martyre, l'invincible union de la force et de la foi chez l'homme de guerre et chez l'homme d'église, partout la doctrine du Christ dans toute sa pureté, dans toute sa sagesse, et les paraboles traduites par des figures sensibles à l'œil de l'ignorant et du pauvre ! — Continuons l'œuvre des apôtres, montrons aux mortels la lutte impuissante et furieuse du mal contre le bien, du vice contre la vertu, de l'enfer contre le ciel, enseignons-leur comment on se perd et comment on se sauve, comment on succombe à la tentation et comment on échappe à ses piéges : qu'ils apprennent à craindre en apprenant à aimer, pour que la simplicité de leur croyance les préserve

des faux prophètes, des anges déchus et des docteurs de scandales. La multitude comprendra que les puissances terrestres sont les soutiens naturels et légitimes de la religion, lorsqu'elle verra des têtes couronnées, des têtes de rois et de reines, supporter pieusement les arceaux de ses églises ; la race des forts lira sur les tables de la loi portées par un vieillard qu'elle doit protection aux sujets et le peuple des faibles lira sur l'écusson porté par un ange qu'il doit fidélité aux maîtres ; tous connaîtront la valeur et l'étendue de leurs devoirs dans les conditions où Dieu les a fait naître ou dans les sociétés qu'ils ont établies eux-mêmes, ils sauront tous se garantir du schisme et de la révolte, avec les principes invariables de l'unité ! Qu'ils lèvent les yeux avant d'entrer au temple et la disposition des figures qui ornent le portail leur offrira presque toujours un magnifique symbole : voici des monstres hideusement groupés qui hurlent et qui grimacent ; au-dessus, des saints, des prophètes, des apôtres qui tiennent des palmes à la main ou élèvent pour bénir l'index et le médius ; au-dessus de tout, Dieu le père entouré d'anges qui chantent, qui prient, qui brûlent des parfums à ses genoux. N'est-ce pas là cette échelle de Jacob qui s'étend de la terre jus-

qu'au ciel et dont les justes franchiront un jour les degrés, tandis que pour les méchants elle descendra jusqu'aux profondeurs de l'abîme ?... Ces monstres obscènes ne représentent-ils pas les sens, les passions, les jouissances corporelles ? Ces bienheureux, la paix de l'ame et l'extase ? ces anges, l'harmonie, l'encens et la prière qui s'exhalent incessamment autour de l'idée de Dieu ?... Ici le monde impur, plus haut le monde pur, plus haut encore le monde éternel ! — Courage donc, ô vous qui recevrez le ciseau de nos mains mourantes, souvenez-vous que notre art n'a pour but que la gloire du Seigneur, que la propagation de son culte, et semez les édifices religieux au milieu des cités, au milieu des campagnes, au milieu des solitudes, comme autant d'évangiles de pierre !...

Le vieillard fut distrait de ses pensées par un coup frappé brusquement à la porte.

— Je reconnais cette main-là, dit-il en souriant.

Il s'empressa d'ouvrir et le sire de Botignac entra dans la salle.

— Ami Glandevez, nous partons demain matin pour le pays de Sault ; les envoyés du seigneur Guilhem ont publié aujourd'hui à grand

son de trompe que les fêtes étaient fixées au trentième jour du mois d'août, et la ville est remplie d'étrangers qui s'y rendent de tous les royaumes chrétiens. Nous n'avons pas de temps à perdre. A cheval donc comme les autres!... allons chercher parmi cette foule de têtes illustres s'il reste encore quelques débris de l'antique loyauté, de l'antique noblesse; allons porter nos plaintes aux pieds du souverain; allons voir si la justice peut encore élever librement la voix et trouver un écho en Provence! — Gaucelm Faidit n'existe plus : que Dieu lui fasse grâce, mais que son sang retombe sur la courtisane, car c'est elle qui l'a désespéré, qui l'a tué, qui l'a précipité dans ce sépulcre ignoré où il est étendu sans linceul et sans prière!... Nous évoquerons l'ombre du mort devant Idelfons qui le vengera, s'il est digne de sa haute renommée! Ah! puisse-t-il frapper d'un seul et même coup toutes ces odieuses femmes!...

— La lutte sera pénible, répondit Évangélista, le vice ne manquera pas de puissants protecteurs contre deux vieillards sincères, honnêtes, résolus, mais obscurs et pauvres. N'importe? si le comte se laisse séduire, si nous

échouons, ami, nous aurons la conscience d'avoir rempli notre devoir.

— Si nous échouons, s'écria Pierre de Botignac, j'éclaterai, moi ! j'épancherai tout ce que l'abjection des hommes de ce siècle m'a mis d'amertume et de colère dans l'ame; je parlerai haut une bonne fois, et, Dieu merci, il y aura là des oreilles pour m'entendre!... Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas avoir avec moi notre vieux Jean de Matha qui me prêterait le secours de sa rude et forte voix. — Oui, j'en jure le ciel, je vous ferai pâlir et trembler, ministres, gentilshommes, prélats, capitaines, les plus corrompus, les plus insoucians et les plus déhontés aussi : débauchés, oiseaux de nuit qui craignez la lumière, je vous y traînerai de force; nobles sires qui combattez pour voler une seigneurie à vos voisins et ne tirez pas l'épée pour conquérir le royaume de Dieu, francs pillards que vous êtes, je vous traiterai de telle façon que vous aurez peur, car vous n'avez jamais insulté que des esclaves et égorgé que des porcs ! Cardinaux, évêques, abbés, faux pasteurs, qui n'aimez plus vos brebis que pour leur toison, vous n'oserez pas soutenir mon regard ! Baillis et sénéchaux qui déshonorez vos robes par un trafic simoniaque, et qui vendez la justice pour de l'ar-

gent, au poids et à l'aune, je vous démasquerai! vous tous enfin, dépositaires infidèles des pouvoirs que Dieu vous a confiés, vous trouverez en moi un accusateur inflexible!...

— Et tu auras tort, reprit froidement Évangélista. Veux-tu donner aux peuples l'exemple du mépris, de la révolte et du scandale? le monde n'est-il pas assez gonflé de haines, déjà? est-ce à toi de les faire déborder?... Ne démens pas à ton dernier jour une vie entière de soumission pacifique; attends, et la mort t'aura bientôt délivré, plus tôt que moi, peut-être!

— Comment ne pas maudire?... jette les yeux autour de toi : que de désordres, que d'infamies, que de crimes! Notre siècle ne présente que des faces incomplètes ou vicieuses, la prostitution et l'avarice ont étouffé le feu sacré dans toutes les ames; il y a tant de souillures à la surface du monde, que si tu rencontres un homme et une femme sur ta route, tu peux dire sans crainte de te tromper : Voici un lâche, voici une adultère!... Lorsque les sujets d'une nation n'ont plus entre eux d'autre lien que la débauche, cette nation touche à sa décadence; et lorsque la noblesse et le clergé, double clef de voûte de tout état social, viennent à faiblir, à se crevasser, à se disjoindre,

la chute de l'édifice est certaine. Voilà ce qui arrive aujourd'hui. Ces deux ordres souverains se déshonorent à l'envi par des excès multipliés de jour en jour. — Où sont les fils de ces hommes vaillants et justes qui s'étaient partagé la terre? les reconnaîtras-tu dans nos maîtres d'à présent? Ceux-ci ont hérité des biens sans les vertus, et ne valent guère mieux que les Sarrasins qui descendent de Pharaon; les méchants portent la couronne, les poltrons sont armés de la lance et de l'écu, les ivrognes font des vers. Le sort des autres n'est rien pour eux, ils se livrent aux bras immondes, s'accouplent aux races les plus honteuses, et forment à eux tous une pyramide de traîtres! C'était bien la peine qu'il y eût large place pour neuf royaumes dans l'empire de Charlemagne, leur aïeul, puisque ces royaumes devaient tomber en de pareilles mains! — Où sont-ils aussi les dignes successeurs des Pères et des Martyrs?... luxe, intolérance, hypocrisie, cupidité, pollution volontaire, voici leurs noms! Ils pratiquent ce qu'ils condamnent et ne reculent devant aucun péché; ils soulèvent les guerres, fomentent les discordes, troublent les familles et les peuples, ils aiment mieux le lard que le bon Dieu et dévorent de gros saumons à l'heure

de none, tandis que les pauvres meurent de faim à leur porte! — Les courtisanes vendent leur corps, eux ils vendent la religion : les courtisanes arrachent aux amants par leurs caresses, des anneaux, des lacets, des colliers; mais eux, ils arrachent aux fidèles par leurs violences, des terres, des dîmes et des prébendes!...

— Tais-toi, Pierre, tais-toi!...

— Non, j'irai jusqu'au bout! — Leurs iniquités encouragent l'hérésie, les Albigeois relèvent la tête, et Valdo, qui a tiré de cette doctrine une doctrine nouvelle, prend chaque jour de formidables accroissements. Que font les chefs de l'Église, alors?... Ils ne s'amendent pas, ils ne cherchent pas à ramener les esprits égarés, mais ils se changent en bourreaux et ressuscitent la loi d'orgueil et d'oppression abolie par le Christ : au lieu de guérir ils se vengent, au lieu de redresser ils brisent, au lieu de persuader ils tuent! Plus de modération, plus de douceur! A quoi bon prier et convaincre?... ils ont la force! Ils assemblent des centaines de conciles, jamais pour convertir, toujours pour frapper, jamais pour verser de l'huile sur la plaie, toujours pour y mettre le feu; comme si la mort était le salut des pécheurs, comme si tuer les méchants c'était

tuer le mal ! — En somme, laïcs et clercs se valent bien, c'est à qui montrera les mœurs les plus dépravées; ils se liguent d'abord pour piller et se battent ensuite comme des soudards ivres pour partager le butin. Le pape est injuste contre l'empereur, l'empereur contre les rois, les rois contre les comtes, les comtes contre les barons, les barons contre les vassaux, et les serfs, qui n'ont que les chiens maigres à tourmenter, s'en acquittent de leur mieux !...

— Laisse-moi parler à mon tour. Je t'ai reproché toujours trop de fougue et d'emportement, le zèle immodéré te fait tomber dans l'ironie et par suite dans l'exagération : c'est aussi là le mauvais côté de mon caractère, mais j'ai mis tant de persévérance à le réprimer que j'y suis presque parvenu et que le vieil homme des camps a disparu sous le chrétien. Dieu me pardonne comme à toi les heures de violence et de colère !... O mon ami, fermons la bouche tant que celle de Dieu restera muette, attendons qu'il intervienne, et songeons qu'il n'oublie jamais ni l'innocent ni le coupable ! Un guide immortel nous a montré la voie du salut et de la récompense : c'est à nous de le suivre sans mettre en doute les promesses divines, sans être distraits ou préoccupés par des

causes étrangères. Ce qui n'est pas selon Jésus-Christ est faux et engendré par l'esprit d'erreur; ne nous écartons pas du chef, ne nous éloignons pas de la source. Lorsque nos maîtres d'ici-bas semblent atteints de vertige, pensons au maître de là-haut, épargnons ses ministres comme le pâtre-roi épargna l'oint du Seigneur dans sa folie; il faut respecter ce qu'ils devraient être et leur obéir quoi qu'ils fassent, car leurs paroles viennent de Dieu et leurs actions viennent de l'Homme; il suffit que nous ne concourions point aux œuvres des méchants, pour être justifiés !— Les crimes de quelques-uns peuvent-ils nuire à l'Église ou détruire l'éternelle unité?... Non assurément : les principes demeurent inaltérables. L'apôtre a promis que ceux qui persévéreraient jusqu'à la fin seraient sauvés, taisons-nous donc et adorons !...

— Eh bien, repartit Pierre de Botignac un peu calmé, je conviens qu'il est dangereux de professer en public ces opinions que tu condamnes, mais entre nous...

— Même entre nous, car ce sont là des pensées qu'il faut cacher au plus profond de son ame; il y a toujours péril à les exhaler. L'homme est si fragile que le mépris des grands peut l'en-

traîner rapidement au mépris du pouvoir et la haine des prêtres à la haine du culte : le schisme et l'anarchie ne sont pas autre chose.

—Sois donc obéi pour ta sagesse, Évangélista !..

— Holà seigneur Glandevez ! appelèrent plusieurs voix au dehors, ouvrez, voici des acheteurs !...

— Garde-toi bien d'ouvrir à ces donzeaux, débauchés insolents qui courent de nuit la ville.

— Pourquoi ? reprit Glandevez avec un sourire, tu te plains de ce qu'on n'essaie pas de convertir les pécheurs et tu veux renvoyer sans les entendre ceux qui frappent à notre huis.

Après avoir ôté la clef de l'escalier qui conduisait chez Raoulette, il fit quelques pas vers la porte de la rue, mais il s'arrêta tout-à-coup, et croisant les bras sur sa poitrine agitée :

— Oh ! murmura-t-il, songer que l'infâme est peut-être avec eux et que je n'ai point encore exigé son nom, que je ne l'ai point encore châtié !...

— Ami, la vengeance est-elle permise à l'homme?...

— Merci, Pierre. Instruisons-nous et corrigeons-nous l'un par l'autre. J'oubliais qu'il faut courber la tête sous les épreuves que Dieu nous

envoie et le bénir de tout ce qui nous arrive.

Il pressa la main de Botignac entre les siennes et tira le verrou ; d'Alamanon, Miravals, Rambaud, Ogier de Saint-Donat et d'autres jeunes cavaliers entrèrent joyeusement.

— Seigneur, demanda Bertran, nous avons besoin d'épées et de dagues légères pour les fêtes de Sault, pouvez-vous nous les fournir?

— Je n'ai point d'armes de parade, je n'ai que des armes de guerre, regardez.

Lorsqu'ils eurent aperçu les larges et longues lames qui couvraient la muraille, ils se mirent à rire.

—Merveille!... les plaisants coutelas!...comme cela serait bien assorti à des pourpoints de velours!...

— Eh, mes braves, observa Pierre de Botignac, quelle manie avez-vous de porter des armes qui ne vous servent pas?...

—Tiens, c'est Botignac! crièrent-ils tous ensemble, nous ne l'avions pas vu dans son coin; bonjour Pierre, bon an Botignac, los à ta moustache, mon cousin!... Je gage qu'il va nous parler encore des croisades.

— Oui, je vous en parlerai!... n'est-ce donc pas une honte pour des gentilshommes tels que

vous de n'avoir pas plus de vigueur et de courage que des filles, de vous énerver dans les orgies, de ne porter l'écusson des ancêtres que brodé sur la soie ou le damas, et jamais gravé dans l'acier ou arrosé de sang?... Il s'est livré une bataille aux bords du Jourdain, savez-vous, et l'armée du Christ a été taillée en pièces par l'armée de Satan. Les pauvres comme les riches, les prêtres comme les profanes, les maîtres comme les esclaves, ceux qui combattaient vaillamment et ceux qui s'inclinaient lâchement, tous ont été tués! Un effroyable carnage, ô mes fils!... Ne vengerez-vous pas les morts?... Quittez ces parures qui seraient bonnes pour un festin de noces, changez les courtines voluptueuses de vos lits de pourpre pour le hamac du navire et la croupe des chevaux fougueux, allez suspendre des guirlandes de têtes autour des remparts de Jérusalem, courez donner là-bas des bracelets de fer aux hommes plutôt que de donner ici des bracelets d'or aux femmes! Par la Passion-Dieu, si vous refusez, enfants indignes de cette ville qu'on a surnommée la Rome des Gaules, vous mériterez que la main du bourreau détruise les douze cents écussons peints et blasonnés dans la salle de la Viguerie!...

— Ce que vous nous dites là est assurément

fort beau, répondit le troubadour Raymond, et je vous conseille d'en composer au plus vite un sirvente que nous chanterons aux dames; mais, voilà de nos amis qui sont revenus de la guerre avec Bertran de Born et n'ont point envie d'y retourner.

— Moi, ajouta Rambaud, je suis très-aimant de ma nature et je ne hais au monde que cinq choses : un mari qui adore sa femme à l'excès, un ami qui ne prête pas au jeu, trop d'eau ou trop peu de vin, et une courtisane ruinée. — Comment donc irais-je à la guerre?...

— Moi, reprit Ogier de Saint-Donat d'un ton bourru, je déteste ces vieillards maussades que l'impuissance a rendus vertueux et qui sont jaloux de la jeunesse comme une duègne l'est d'une belle fille; aussi, je livre de rudes combats à la vieillesse dans mes chansons, et c'est la seule guerre que j'approuve, prêcheur de croisades.

Pierre de Botignac s'était animé par degrés, et, à ces derniers mots, il allait s'élancer vers les rieurs, lorsque son œil qui étincelait rencontra le regard doux et serein d'Évangélista. Il se rassit froidement.

— Voyons, dit celui-ci à Saint-Donat, quelle idée vous faites-vous de la vie ?

— Une idée charmante, ma foi; des devoirs faciles à remplir, de brunes créatures à courtiser, des fêtes continuelles, des fleurs, des lyres, des flambeaux, l'insouciance ou l'ivresse, le sommeil ou la folle veillée, voilà toute la vie!... Les gens d'église et de noblesse qui ne la comprennent pas autrement sont plus que jamais d'utiles modèles pour les peuples et ne méconnaissent point leur mission comme le vulgaire les en accuse. — Où est la nécessité d'avoir une mine refrognée et discourtoise, une épée de six pieds et une barbe à l'avenant, parce qu'on est de race illustre? Est-ce une raison pour fuir le vin comme un Turc et se condamner à un purgatoire anticipé, parce qu'on porte sur le chef une tonsure plus ou moins ronde? — C'était bon aux temps de la barbarie, mais nous avons corrigé ces tristes et sauvages traditions, nous avons réformé nos mœurs ainsi que nos habits, nous ne tenons point à honneur d'avoir les cheveux mal peignés, et, quand les femmes nous caressent, elles ne meurtrissent plus leurs frêles poitrines contre un cilice ou une armure?

— Jeune homme, tu manques de cœur et d'intelligence, tu ne comprends ni le passé ni le présent et tu n'as jamais su vivre. Puisses-tu le savoir un jour!...

— Le ciel m'en préserve ! vos cheveux blancs me font peur et je me hâte d'user la vie pour ne la voir jamais des mêmes yeux que vous.

— Ne crois-tu donc pas à la vertu ?

— Non. Je ne crois qu'au plaisir !

— C'est comme moi Rambaud, comme Bertran, comme Miravals, comme nous tous !... d'ailleurs, la vertu n'existe pas.

— Malheureux, reprit Glandevez, il n'y a rien de pur, de sacré, de vénérable pour vous ! Malheureux, vous n'exceptez de cet anathème ni la mère dont le sein vous a nourris, ni le père dont le bras a protégé votre berceau, et vous ne vous inquiétez pas du mépris que vos enfants auront pour vous dans l'avenir !... Oh ! vous êtes bien ces buveurs de l'apôtre Mathieu, qui, assis devant la porte de la ville, insultent la Vertu et font de cette vierge céleste le but de leurs chansons ! — Avez-vous jamais examiné le portail latéral de Saint-Sernin à Toulouse, et vos yeux se sont-ils arrêtés sur un groupe admirable placé à gauche de l'archivolte ?... Deux courtisanes, deux femmes Étrangères, comme la Bible les appelle, ornées de vêtements riches et variés, avec des colliers, des pendants d'oreilles, des aigrettes, des perles dans leurs cheveux, des broderies à

leurs sandales, sont assises sur deux lions qui paraissent heureux et craintifs : entre elles, par derrière, se montre la face lubrique d'un homme qui entoure leurs têtes de ses mains ; au-dessus d'elles s'élève un moine calme et confiant qui les foule aux pieds et regarde le ciel. Eh bien, à laquelle de ces figures ressemble chacun de vous ?

— A celle du milieu, répondit Bertran d'Alamanon, j'y consens pour ma part et ne m'en offense pas. Il y a dans la lèvre, dans le port de tête, dans l'allure des courtisanes, un dédain sublime pour le débauché dont elles supportent les caresses, mais si le moine que vous glorifiez tant ne joue pas le rôle de cet homme, c'est qu'elles n'ont jamais pris la peine de le séduire, et qu'il n'a point eu de lutte à soutenir contre elles ; autrement il serait vite descendu de son austérité pour prendre humblement la place d'un des lions, il serait aussi devenu heureux et craintif de sa servitude, car il n'a que la force de l'esprit et elles ont la force des sens. — Croyez-moi, les plus rigides ne résistent point aux plus belles !... On fait grand bruit de ces anciens cénobites qui dormaient à côté d'une femme sans la toucher, mais, comme ils étaient vieux et glacés, l'effort ne leur coûtait guère. — Avouez vous-même

qu'au temps des passions ardentes, vous fléchissiez le genou devant les femmes; aujourd'hui vous n'êtes plus indulgent avec notre jeunesse, parce que vous avez perdu le souvenir de la vôtre, et Ogier avait raison, ce ne sont pas des vertus mais des années que vous avez de plus que nous!...

Le vieillard se pencha vers l'oreille de Bertran et lui dit d'une voix qui le fit tressaillir :

— Vous n'êtes pas digne d'avoir un ami comme Geoffroy Rudel!

— Oui, mille fois oui, cria Rambaud d'Orange, c'est le désir des sens qui conduit le grand univers par le bout du nez!... les femmes sont plus puissantes que rois et papes, le globe impérial leur appartient de droit, et si elles se mettaient à prêcher, il n'y aurait plus d'hérétiques, cornes du diable! — On maudit les païens à tort, car ils valaient mieux que nous, et je regrette amèrement l'Antiquité: c'était un bon temps que celui où les dieux avaient leurs maîtresses chez nous et nous les nôtres chez eux, avec cela que les hommes ne perdaient pas au change : pour Europe ils avaient Junon. — Comme le passé ne peut revivre, nous tâchons de rendre le présent au moins tolérable et de nous rapprocher le plus possible du voluptueux

Olympe ! aussi, je compte établir une maison pareille à celle que le comte Guillaume IX fit construire à Niort, elle sera bâtie en forme de monastère, divisée en cellules, gouvernée par une abbesse, et si quelqu'un trouve mauvais que j'y prenne mes plaisirs, je répondrai comme le même Guillaume : Les fées m'ont ainsi constitué !...

— Sur ma parole, ajouta Raymond, c'est un modèle fameux que tu choisis là !... mais voici onze heures à la Major, nous n'avons point acheté d'armes, et je commence à m'ennuyer ; allons-nous-en.

— Je cours chez Aliena, dit Bertran d'un ton moins assuré, la belle fille ressemble aux courtisanes du portail et je lui baiserai les mains de votre part, sire de Glandevez.

—Vivent les amis du *Gai saber!* reprirent les autres.

Et ils sortirent aussi joyeusement qu'ils étaient entrés. — L'indignation de Botignac était à son comble et n'aurait pu se comprimer plus longtemps.

— Va, maudit, s'écria-t-il, va jouir de ses derniers baisers !... tu la verras bientôt fouettée en place publique, et peut-être alors rougiras-tu de sa honte !... A demain, Évangélista.

— Bonne nuit, Pierre, à demain. — Hélas ! comment convaincre des hommes qui ne raisonnent pas et sont descendus à ce degré de corruption ?... Dieu seul le peut, car il peut tout !...

Au lever du soleil, le vieillard entr'ouvrit doucement la porte de Raoulette. Elle était assise au pied de son lit, à moitié cachée par les rideaux et la tête dans ses genoux : lorsqu'elle l'entendit, elle écarta ses cheveux que les larmes avaient collés sur son visage.

— Est-ce que tu ne t'es pas couchée, ma fille?

— Non, mon père. A quoi bon puisque je ne dors plus?...

— Et tu souffres toujours !...

— Toujours, mon père !

— Je souffre aussi, moi, de te quitter malade et désolée comme te voilà, mais il le faut ; embrasse-moi, mon enfant, je pars ce matin.

— Vous partez !... est-ce lui que vous allez chercher?... Oui, oui, vous êtes bon, vous voulez me guérir, vous voulez sauver votre fille, vous avez compris que c'était inutile d'attendre, d'espérer, de lutter contre la destinée, et que lui seul pouvait réparer le mal qu'il a fait. Parlez-lui avec ma voix, avec mes yeux, avec mon ame, et je suis sûre qu'il ne résistera pas à vos prières :

il se souviendra de moi, il aura pitié, il viendra, et, quand il sera venu, je pleurerai tant, je l'aimerai tant, qu'il séchera mes larmes et bénira le ciel de mon amour!... Nous serons heureux alors, tous heureux! — Oh! dites, le verrez-vous? lui parlerez-vous? me le ramènerez-vous?...

Elle lui jeta ses bras au cou et ses lèvres essayèrent un sourire qu'elle n'acheva pas, car son père avait détourné la tête sans répondre.

— Eh bien, peut-être me trouverez-vous morte à votre retour?...

— Tu es ma fille, mais s'il n'y a que la mort qui puisse mettre un terme à tes douleurs, je prie Dieu de te l'envoyer, dussé-je recommencer ma longue vie pour te regretter sans relâche!

Et ses yeux se mouillèrent pendant qu'il effilait une mèche de cheveux gracieusement déroulée sur l'épaule de Raoulette immobile.

— Allons, mon ange, lève-toi, reprit-il, la litière est en bas et je vais te conduire moi-même aux Ursulines, te confier à ta tante, une pieuse femme qui te chérit comme une mère.

La jeune fille, toujours pensive, toujours absorbée, se leva, descendit l'escalier et s'étendit machinalement au fond de la litière.

— Je sais que je suis malheureuse, disait-elle, que je tue mon père de chagrin, que cet amour est coupable, mais je ne puis l'arracher de mon cœur!... Il me reste deux espérances, Dieu et Lui, Dieu pour me faire mourir, Lui pour me faire vivre : je n'en aurai plus qu'une bientôt!— On me dit de l'oublier!... Est-ce possible?... Je n'en serais pas moins condamnée, et, puisque la fosse est ouverte, j'aime mieux y tomber avec l'amour et le pardon qu'avec la haine ou l'indifférence!...

Lorsqu'il fut arrivé aux portes du monastère, Évangélista parut hésiter un instant à quitter sa fille, mais ayant aperçu derrière lui Pierre de Botignac qui l'attendait, calme, sévère, inflexible comme le devoir, il la pressa étroitement contre sa poitrine, et, après l'avoir déposée entre les mains de l'abbesse, il remonta sur son cheval, l'ame pleine de pensées religieuses et de pressentiments sinistres.

La route était couverte de voyageurs : on riait, on devisait, on chantait, des essaims de gentilshommes provençaux caracolaient autour des litières et des palefrois pour attirer l'œil noir d'une Espagnole ou entrevoir le frais visage d'une Française sous le voile qui l'enveloppait; de leur côté,

Espagnols et Français jouaient le même jeu avec les dames de Provence. — Quant aux sires de Glandevez et de Botignac, noblement et simplement vêtus, ils cheminaient en silence, à l'écart, insensibles aux railleries des jeunes fous de la veille qui les suivaient d'assez près.— Soudain, à quelques portées de flèches au-dessus de Mont-Mayour, un bruit de chevaux lancés au galop fit retourner toutes les têtes. Des casques et des cuirasses étincelaient du milieu de la poussière.

— Eh! cria Rambaud, c'est Bertran de Born et Mauléon. Arrêtez, arrêtez !... Voulez-vous nous écraser, mille diables?... Est-ce vrai, Savari, que tu es un politique à présent et l'ame damnée du Hautefort?... Jette ta chemise de fer dans le fossé et reviens avec nous pour nous prouver qu'on te calomniait!... La guerre n'est pas ton fait, mon amoureux.

Savari de Mauléon et Bertran de Born traversèrent la foule sans regarder personne et ne tardèrent pas à disparaître derrière les arides collines où Charlemagne extermina les Sarrasins un jour d'Ascension.

XIII

DE L'ARCHITECTURE DANS LE MIDI.

Lorsque le voyageur, après avoir traversé les déserts sans eau et les bois sans ombrage, arrive tout-à-coup à l'autre penchant de la montagne qui incline sur la vallée de Sault, il voit se dérouler à ses yeux un spectacle réellement magique. Derrière lui les sommets neigeux, les ravins profonds, les côtes pierreuses du Ventoux; devant lui des ruisseaux, des prairies, des masses de verdure qui mêlent joyeusement leurs mille teintes variées au fond d'un bassin fertile; les nuages qui prennent leur vol vers les hauteurs jettent en passant des ombres rapides au tableau,

et ces ombres, tour à tour pesantes ou diaphanes, violettes ou carminées, tantôt noires comme la nuit, tantôt lumineuses comme le soleil lui-même, changent, déplacent et transposent à chaque instant les riches couleurs du paysage. L'œil ne suffit pas à les admirer ni la mémoire à les retenir. Tout flotte, tout fuit, tout s'ébranle, tout est profusion et confusion, tout se déchire, se hâte et se précipite comme aux accords d'une lyre invisible, tandis que la vallée, où le ciel se reflète, devient presque aussi transparente que la mer! Je ne sais pas en vérité si l'imagination et le rêve peuvent évoquer de semblables merveilles; on se croit transporté au milieu de ces fabuleuses contrées des anciens romans, on songe à d'autres siècles, à des mystères accomplis, à des croyances sanctifiées, et, lorsqu'on s'arrête à contempler la montagne avec sa couronne de neige éclatante et son voile de brouillards, la montagne qui déroule après elle jusqu'au niveau des plaines sa robe flottante de collines, on frissonne dans l'attente de quelque prodigieuse transfiguration !...

Le plateau où s'élevait autrefois le manoir des seigneurs d'Agoult, remplacé maintenant par une vraie petite ville du Midi, obscure, jaune, boueuse, fétide, aux maisons basses et aux rues

étroites, offre une surface fleurie et riante. Les mûriers croissent le long des chemins, les amandiers garnissent les enclos, les grenades s'épanouissent parmi les buissons : le jour il y a de l'ombre, il y a des parfums la nuit, et on jouit d'autant plus délicieusement de l'une et des autres qu'on est entouré par une chaîne d'escarpements arides ; on est heureux de se replier au sein d'une retraite charmante et bornée, de trouver des gazons sur la terre et des branches devant le soleil, quand on voit à quelques pas de soi les rochers qu'on a gravis, les sables qu'on a foulés pour venir chercher ce repos et cette fraîcheur. Alors le moindre brin d'herbe a du prix, le moindre murmure étonne et charme, on se sent du bien-être partout, un rien fait battre le cœur, un rien fait tressaillir le corps : ainsi, je me souviendrai toute la vie d'une belle fille qui m'a salué en patois du haut de son mulet, un soir que je me promenais aux environs de la ville.

Il reste à peine quelques débris de l'ancien château, mais, avant de rebâtir pour le lecteur cette demeure célèbre, je voudrais lui donner une idée de l'architecture du Midi dans son ensemble et dans plusieurs de ses détails.

La Provence, fort riche en ruines romaines, est assez pauvre en monuments gothiques, et, disons-le de suite, ces monuments ne peuvent soutenir aucune comparaison avec ceux du Nord. — Le Languedoc a reçu des Maures, par les Pyrénées, un art plus orné, plus hardi, plus somptueux, dont on retrouve évidemment l'origine dans les Signes et les Symboles de l'Égypte, au travers de ses développemens séculaires, comme on retrouve la roche primitive sous les couches de pierre ou d'argile qui la recouvrent : mais la Provence a reçu ses inspirations par les Alpes et s'est efforcée de se renfermer dans les exigences de l'art italien. Néanmoins, elle est toujours restée au-dessous du maître, elle a dévié gauchement de la tradition, et, stationnaire au milieu des progrès de l'architecture, elle n'a rien amélioré ni rien agrandi. Ce ne sont plus les lignes imposantes, correctes et carrées des Romains, il s'y est mêlé avec le temps une foule d'éléments étrangers qui, ramassés au hasard, sans choix, sans goût, n'ont servi qu'à surcharger et défigurer l'idée première, loin de lui donner une forme et une aisance nouvelles : de tous les ordres, tant anciens que modernes, pas un seul ne domine dans ces constructions informes d'où la sévérité

du Nord et l'élégance de l'Orient sont bannies à la fois. Aussi est-il résulté de là un genre étrange, incomplet, mal venu, indéfinissable, qui, à l'exception de quelques édifices purs, et ils sont rares, se reproduit partout en Provence. — Le fameux palais d'Avignon peut être considéré, à mon avis, comme le type de cette architecture. L'Italie s'était transportée là tout entière avec ses peintres et ses bourreaux, son double luxe de poésie et de supplices, auprès de la salle des tortures il a d'admirables fresques; depuis le sommet des plates-formes jusqu'au fond des cachots, à travers les vastes salles, les escaliers sonores, les galeries nues, que l'œil se baisse ou s'élève, que le pied se hâte ou se ralentisse, on réveille des voix mortes qui racontent les soumissions humbles et les sanglantes représailles, l'histoire des hommes qui se sont agenouillés devant le pontife pour être absous, et l'histoire de ceux qui se sont agenouillés devant le bourreau pour être décapités. Mais, si ce palais maintenant dépouillé de sa magnificence intérieure, est encore admirable par les souvenirs, il ne l'est certes pas par son architecture aux irrégulières et colossales dimensions : somme toute, ce n'est qu'un grand bâtiment avec de grands murs, de grandes

fenêtres et de grands toits plats, où les yeux fatigués n'aperçoivent que lourdeur et désordre. Quant à la couleur générale du monument, elle ne me semble rien offrir de remarquable. Il en est qui s'émerveillent devant cette teinte citronnée, uniformément répandue, ainsi qu'un badigeon, du haut en bas des murailles, et s'entêtent à y voir la chaude empreinte des baisers du soleil : pour moi, je puis avoir un mauvais goût et de mauvais yeux, mais je ne vois là franchement qu'une sorte de pâleur mate et livide comme celle des malades. — J'en dirai autant de tous les édifices provençaux. — Le visage des femmes, la surface des rochers, le sable des ravins, à la bonne heure, voilà où j'ai compris le soleil!...

Dans le Nord, les cités sont presque toujours dominées par une cathédrale, un château et une tour du beffroi, trinité de monuments qui représente une trinité de puissances, le clergé, la noblesse et la bourgeoisie : les tours de la commune ont quelque chose de droit et d'orgueilleux, les manoirs montrent une attitude aussi forte que menaçante, et les majestueuses églises placées au milieu de la ville, symbolisent merveilleusement l'idée de Dieu placée au centre et au sommet de l'humanité. Il n'en est pas de même dans le Midi.

En effet, comment y aurait-il unité d'édifices, là où il n'y eut jamais unité de pouvoirs ? Comment imposer une architecture nationale à ce pays sans nationalité réelle, passif de toutes les influences, ouvert à toutes les conquêtes ? Comment asseoir une architecture religieuse sur cette terre de schismes et de divisions ?... Les œuvres qui nous restent prouvent que c'était impossible. — Franchissons les collines où les barons du moyen-âge avaient enfoui les fondements de leurs forteresses abritées derrière un triple rempart d'eau, de pierre et d'acier, cherchons les pics nuageux où nichait la race des guerriers et des hommes forts, race injuste et sublime, terrassée par la Raison comme Goliath par David, sans que sa gigantesque épée et son large bouclier aient pu la garantir du coup de fronde, penchons-nous aux créneaux de ces tours qui ont les pieds dans le roc et le front dans le soleil; alors, le vertige nous prend, nous nous sentons petits malgré nous en présence du passé, et, l'œil attaché sur ce bûcheron qui traverse la vallée, nous avons vite compris que d'une hauteur pareille il est facile de mépriser la foule, de se faire oppresseur quand on est si grand, et ces ruines démantelées nous épouvantent encore ! Les constructions féodales

ressemblent aux ames de ceux qui les ont habitées, les unes et les autres ne se sont pas détruites pierre à pierre ni pensée à pensée comme de fragiles créations, elles n'ont croulé que par blocs, et, malgré les douleurs, les tempêtes, les funérailles et les guerres, il en est toujours resté debout quelque grande portion inébranlable, contre qui les siècles ne peuvent rien!—Ces idées qu'on sent se développer si largement à travers les donjons foudroyés de nos pays frappent aussi le voyageur qui parcourt les citadelles croulantes et les villages fortifiés de la Provence, mais, peut-être sont-elles moins inspirées par leur architecture que par leur position escarpée et formidable au penchant des abîmes?... Toujours est-il qu'on éprouve là une autre espèce de terreur. Ce n'est plus une crainte muette, comprimée, résolue, comme celle qui peut saisir un homme sous le genou d'un ennemi loyalement vainqueur, c'est la défiance avec ses mille aiguillons et ses mille tressaillements; on soupçonne la trahison derrière la force, on songe aux *stratagèmes* italiens, on appréhende les reptiles cachés sous l'herbe, on est mal à l'aise parmi ces conduits souterrains qui serpentent ténébreusement. Les châteaux du Midi n'ont point l'épaisseur et la sombre gravité

des nôtres, ni leur mine loyale et bourrue, ils sont plus grands seigneurs dans leurs allures : Duguesclin n'était pas ainsi fait. — En un mot, il existe à peu près entre eux la même différence qu'entre les armes des deux contrées; les unes sont pesantes et brutales, les autres sont dorées et damasquinées, portent une lame tout aussi meurtrière au bout d'un manche orné de ciselures, et tuent aussi sûrement mais plus richement pour ainsi dire; d'un côté c'est la masse de fer qui frappe en plein crâne, de l'autre c'est le poignard d'acier qui se glisse au défaut de la cuirasse.

Maintenant, des forteresses passons aux cathédrales. La transition est naturelle puisqu'il s'agit d'une époque à la fois religieuse et guerrière et qu'il suffit de retourner l'épée pour avoir une croix. — Ici la différence des deux architectures devient encore plus sensible, encore plus énorme. — Les bras de l'église ne s'allongent point pour étreindre les fidèles, ils semblent au contraire se détendre et se rétrécir, elle a dépouillé son caractère de croyance et d'élévation, il n'y a plus le même écho sous ses voûtes, le même frisson autour de ses piliers, le même reflet mystique sur ses chapelles, le même silence au fond de sa

nef : on ne rencontre plus de ces basiliques merveilleuses qui portent leur âge et leur histoire sur le front comme Dieu son éternité, on ne les retrouve plus avec leurs forêts de flèches sculptées, leurs sanctuaires si bien disposés pour la paix et pour le recueillement, leurs monstres hurlant au-dessus du gouffre, leurs phalanges d'apôtres auréolés, leurs clochers où les hiboux gémissent la nuit, où les corbeaux planent le jour, où s'attachent les nuages comme des légendes flottantes. — Que rencontre-t-on à la place?... des temples bons à tous les cultes, des temples sans mystère, sans majesté, sans grâce, des temples qui témoignent à peine de la Providence et nullement de la Révélation. Comme le Midi n'a guère eu de paix un peu durable que depuis Louis XIV, la plupart de ses monuments sont restaurés dans le goût de ce prince et de son successeur; puis le badigeon moderne a complété l'œuvre déplorable du grand roi, on leur a fait des dômes bariolés de rouge, plaqués de bleu avec des étoiles jaunes, on a tout enluminé, les galeries, les fenêtres, les portes et les pavés aussi : j'ai vu de charmantes colonnettes gothiques que les bourreaux avaient marbrées et une chapelle aux voûtes ogivales sur lesquelles ils avaient figuré des draperies relevées

par des patères, comme dans une chambre à coucher. Les plus pauvres églises sont les moins maltraitées, et cependant, aussitôt que le tronc fournit quelque menue monnaie, le vandalisme achète de l'ocre, se met à l'œuvre et barbouille au plus vite des vases de fleurs, des guirlandes, de gros anges avec des pommettes cramoisies. — Ce que j'ai vu de plus prodigieux en ce genre, c'est la cathédrale de Carpentras qui expose un système de fresques à la détrempe tout-à-fait adorable!... Il est impossible de s'imaginer une monstruosité pareille, et, quoiqu'à travers ces enjolivements de mauvais aloi on rencontre assez souvent de riches tapisseries de haute lice, de précieuses tentures, de magnifiques lambeaux de damas étendus sur les piliers, on n'en regrette pas moins amèrement leur antique et luisante nudité. — Au reste, si nous laissons parler une voix plus sérieuse encore que celle de l'art, nous trouverons un juste rapprochement à établir entre le culte des habitants et la décoration de leurs églises. Ici, moins de durée que de fougue, moins de vérité que de fanatisme; un éclat passager, un zèle intérieur, quelque chose d'ardent et de périssable comme la passion mondaine : là, un luxe éphémère, apprêté, mesquin, sans lar-

geur et sans profondeur, fait d'oripeaux que la poussière souillera demain et de fleurs qui seront fanées demain, aussi ! Des deux parts, le profane mélange de l'amour terrestre avec l'amour céleste, le culte de Dieu féminisé avec le culte de la Femme divinisé !

Les plus grandes richesses de l'architecture provençale sont enfouies sous les cryptes ou conservées dans les musées et consistent principalement en tombeaux. Nous y trouvons de tous les ossements saints ou maudits, de toutes les cendres impures ou révérées, de toutes les reliques païennes ou chrétiennes : voici des stèles de l'Égypte, celui d'une vierge et celui d'une femme ; voici des urnes de Rome, celle d'une matrone et celle d'une danseuse ; voici les boîtes funéraires du martyr et de l'initié avec leurs rangées de figurines dont les vêtements ont toujours le même pli grave, simple, religieux, la sépulture du chevalier qui joint ses mains gantelées et appuie ses pieds sur un lion vivant, le sépulcre de la sainte immaculée qui porte une bible ouverte sur son cœur et repose en paix après avoir vécu en adoration. — J'ai toujours senti un charme douloureux et réel à feuilleter le livre des Tombeaux, ce livre où sont écrites tant de pages touchantes, et

je me suis oublié souvent sur les inscriptions mortuaires qui couvrent les dalles et les murailles des chapelles consacrées. C'est au fond du cercueil qu'on retrouve les époux, les amants, les filles et les mères, tous dégagés de l'histoire politique où tant de fois ils disparaissent avec leurs sentiments et leurs affections : la famille dont les sociétés usurpent le droit dès le berceau le ressaisit aux portes de la tombe : les herbes étrangères qui voilaient la source ont été fauchées par la mort, et, détachée des passions du monde, la nature se révèle comme aux jours de la création, dans le silence et dans la pureté!...Plus de haines ni de ressentiments, ni d'intérêts, au-delà!... Le cœur est triste et les yeux se mouillent, on pleure, on aime, on regrette!—Un autre charme bien doux pour les jeunes cœurs où le siècle a jeté quelques ombres et qui sont entraînés mollement vers les idées de quiétude, c'est celui qu'ils éprouvent à errer sous les arceaux des abbayes sanctifiées autrefois par tant de vertus obscures. Eh bien, les retraites monacales sont nombreuses dans le Midi, les villes ont des cloîtres attenants à leurs églises, les montagnes sont pleines d'ermitages, les vallées ont ouvert aux couvents leurs solitudes ombreuses au sein des-

quelles s'épanouissent les salutaires pensées de repos et d'innocence ! J'ai dit que la Provence était riche en tombeaux et je ne me démens point : les monastères ne sont-ils pas des tombeaux aussi ? Ne sont-ils pas les premiers fils de l'Art chrétien qui, comme la Foi sa divine épouse, est né sur un sépulcre ? — A l'heure où j'écris ces lignes, la pluie ruisselle, l'air est humide, le ciel gris et brumeux : n'importe?... Mes souvenirs défient l'hiver, je ferme les yeux du corps, j'ouvre les yeux de l'ame, je reconstruis tour à tour le cloître d'Aix et celui de Cavaillon, le cloître de Mont-Mayour et celui d'Arles, et d'autres encore, ignorés ou célèbres, ornés ou simples, agenouillés parmi l'herbe des vallées ou priant au revers de la colline!... Le soleil brise ses rayons contre les colonnades, il étend des nappes de lumière sur les préaux incultes, il fait saillir l'angle des murailles et le diamant des pierres; les voici bien toutes, ces pacifiques demeures, voici bien les portes brisées de leurs chapelles, les larges fentes de leurs voûtes par où les étoiles regardent curieusement, la nuit, les escaliers dont les marches tremblaient sous mes pieds, et les figuiers sauvages qui m'ont prêté l'abri de leurs feuilles rares et noires!...

Oh! je revois surtout se dresser à l'horizon les tours de Saint-Honorat, ces hautes tours dorées qui se dessinent sur l'azur d'un ciel limpide et se réfléchissent dans une mer bleue et verte, presque aussi transparente que les eaux de la Sorgue! — Quelle heure délicieuse j'ai passée avec deux amis à visiter ce monastère, pendant qu'à l'autre extrémité de l'île, notre barque nous attendait au fond d'une petite anse longue à peine de vingt pieds et cachée parmi les roches du rivage; comme nous courions des sables aux esplanades, des salles basses aux galeries moresques, furetant tous les recoins, grimpant sur les décombres, nous appelant à chaque découverte nouvelle, heureux de la moindre sculpture ramassée dans la poussière et rapportée en triomphe; comme nous le comprenions là, sans réserve et sans effroi, cet isolement de la prière qui, réfugiée loin des hommes sur une grève déserte et bornée, ne tient plus au monde que par un lambeau de terre aride et s'extasie incessamment devant les œuvres du Seigneur entre l'immensité des cieux et l'immensité des vagues!... Vous rappelez-vous, mes amis, quelques-unes des étroites cellules dont l'unique fenêtre s'ouvrait sur la mer? Il y restait encore une sorte de pro-

preté dévote que l'abandon avait respectée, une pieuse empreinte que le temps n'avait point effacée, on remarquait encore la place du prie-Dieu et celle de l'alcôve où dormait autrefois la chaste couchette : plus d'un Religieux, jeune comme nous peut-être, s'était appuyé comme nous sur cette croisée, aux heures de méditation, il avait admiré souvent le lever du soleil, il avait écouté souvent les murmures du flot qui baigne les pieds de l'édifice! — La veille, nous étions allés au golfe Juan où Napoléon débarqua le jour qu'il revint de l'île d'Elbe, et, durant le trajet de Cannes à Saint-Honorat, un de nos rameurs, vieillard robuste, impassible et flétri, nous avait raconté l'histoire de ce retour merveilleux.—

L'autre moitié du midi de la France, qui a les Pyrénées pour frontières, possède aussi des cloîtres et des abbayes fort remarquables. Après Saint-Honorat, le monastère qui m'a produit l'impression la plus profonde et laissé les souvenirs les plus ravissants, est celui de Valmagne, situé à quelques lieues de Montpellier : je le trouve même supérieur comme architecture. C'est un beau monument du treizième siècle enseveli sous les feuillées dans un vallon sillonné d'eaux vives et où l'on ne pénètre que par des sentiers tortueux ou brûlés ; on en

devine volontiers les approches dès que la descente devient plus rapide, l'aridité moins désolante, le paysage plus riant, mais il est tellement perdu parmi les ombrages qu'il faut arriver à deux pas de son enceinte pour l'apercevoir. J'ai peu vu d'églises aussi sobres d'ornements et aussi élégantes dans leur simplicité que celle de Valmagne : les innombrables piliers qui supportent les bas-côtés de la nef ou encadrent le tour du chœur, s'élancent vers la voûte avec la plus gracieuse légèreté, et les ogives effilées qui les surmontent sont d'une délicatesse infinie. Quand on a dépassé le charmant portail, la mélancolie pénètre l'âme, on est heureux de l'ombre et de la fraîcheur, l'œil caresse avec amour toutes les formes de l'édifice, ses courbes les plus souples, ses cavités les plus secrètes, et joue avec les mille déchiquetures tremblottantes que les grands arbres du dehors projettent sur les dalles à travers les vitrages brisés; mais les pensées qui remplissent alors le cœur ne sont pas austères, dégagées, surhumaines, invulnérables, comme à Saint-Honorat, il s'y mêle peu à peu je ne sais quels parfums et quels rayonnements charnels; on éprouve plutôt de la reconnaissance pour la vie terrestre que Dieu a donnée aux hommes, que

du désir pour la vie céleste qu'il a promise aux élus, on jouit plutôt dans le présent qu'on n'espère dans l'avenir et on se ferait volontiers de cette solitude un paradis éternel ! —Voici ce que je me disais sous le dôme sculpté à jour et entrelacé de jeunes vignes qui couronne, au milieu du cloître, une fontaine moussue dont on n'a jamais vu tarir la source.

Avec ses suaves et aériennes proportions, l'abbaye de Valmagne fait exception dans le pays où elle se trouve, car le principal caractère de ses monuments n'est pas à coup sûr la légèreté. Le plein cintre y étend partout sa pesante arche; l'ogive ne s'y manifeste souvent que par le triangle symbolique, elle manque de souplesse et n'a point encore élargi son frêle ovale, on ne reconnaît pas là cette ogive effilée et simple qui se multiplie par milliers dans nos églises, et qui figure si bien la grâce sur la force, l'amour sur la puissance, la chevalerie sur la féodalité. Les trèfles sont dépourvus d'élégance, les arêtes ne sont point assez vivement taillées et la charpente extérieure n'est pas hérissée comme chez nous de clochetons ou d'aiguilles à ciel ouvert : de plus, il y a sur presque toutes les façades de gros choux épatés d'un mauvais goût inoui. — Quoi qu'il en

soit, les églises de cette seconde moitié du Midi laissent bien loin derrière elles leurs sœurs de Provence. Ainsi, d'une part nous n'avons guères à citer que celles d'Aix, d'Arles et de Saint-Maximin, tandis que de l'autre, notre admiration peut se déployer sans obstacles et s'étendre à son gré. —Voici l'église de Béziers avec ses tourelles, ses mâchicoulis, ses meurtrières, et sa ceinture crénelée : ne croirait-on pas voir un de ces prêtres qui endossaient l'armure dans les guerres de religion? Au dehors une cuirasse éprouvée où le soleil brise toutes ses flèches, au dedans une mystérieuse enceinte où la force s'agenouille en présence du souverain maître et devient humilité!... Cherchez derrière les remparts d'Alaric, derrière ces redoutables tours dont le faîte est acéré comme le bec d'un oiseau de proie et creusé comme la gouttière sanglante d'un dolmen druidique, c'est là qu'au fond d'une place étroite vous trouvez la vieille église de la vieille Carcassonne, basse et sombre nef où Montfort repose sous une tombe oubliée. Quant à la cathédrale de Narbonne, bien qu'elle soit inachevée, elle se distingue par des beautés du premier ordre et d'imposantes fortifications. Toulouse possède Saint-Sernin, majestueux édifice complètement

bâti dans la forme plein-cintre depuis son premier rang d'arcades jusqu'au sommet de son étrange clocher où apparaissent seulement quelques ogives triangulaires posés là comme les présages d'un art nouveau qui devait gagner en élégance sans perdre en solidité : Bordeaux possède sa cathédrale, le péristyle de Saint-Seurin, et Sainte-Croix surtout avec les merveilles de son portail et de sa façade. — Je ne connais pas les monuments plus voisins des Pyrénées et je ne veux pas les juger d'après les voyageurs qui mentent souvent ou les dessins qui mentent quelquefois; pour ceux dont il est question ici, je les ai soigneusement étudiés selon mes forces. — S'ils ne réunissent point comme dans le Nord gothique l'ampleur à l'unité, la naïveté du plan au bonheur de la perspective, et n'offrent pas à travers leurs lignes les mieux raisonnées des contradictions aussi imprévues, aussi étranges, aussi savantes que celles de la nature elle-même, s'ils n'ont pas enfin cette vérité d'ensemble que le vulgaire appelle désordre, ils sont assez riches d'ailleurs pour craindre peu de rivaux. Tout ce qu'ils ont emprunté au génie oriental avant les époques de transition et de fusion me paraît irréprochable : ainsi, les ornements de certaines galeries rappel-

lent à s'y tromper les symétriques figures dont le Bas-Empire composait ses mosaïques et la plupart des chapiteaux qui couronnent les piliers sont des chefs-d'œuvre de sculpture. La science des contrastes a fait jaillir de la pierre mille fantaisies exquises ou monstrueuses et reproduit tour à tour ce que le monde renferme de plus gracieux et de plus terrible : à côté d'un soldat qui attaque des lions il y a une femme qui peigne un enfant, à côté d'un cygne qui plonge son bec dans les cheveux d'une jeune fille il y a un monstre qui dévore le crâne d'un homme, et toutes ces images, réelles ou rêvées, tous ces accouplements naturels ou symboliques, tous ces groupes en bosse ou en relief, sont parfaits comme goût, comme pensée, comme exécution!...

Ici se termine ce que j'avais à dire sur l'architecture du Midi. Qu'on me pardonne d'avoir si long-temps occupé la scène : j'éviterai désormais cette faute, car j'aime mieux laisser la parole à mes personnages que la prendre moi-même et développer leurs idées que les miennes ; aussi, les lecteurs de ce livre me reprocheront-ils plutôt les longs monologues que les longues descriptions.

Maintenant, il me tarde, ô Provence, de revenir à tes paysages et à tes poètes!

XIV

UN PLANTE-GENEST.

La journée touche à sa fin et quelques brises rafraîchissantes descendent du Ventoux. Deux jeunes gens sont assis au sommet de la grande tour de Sault qui correspondait avec la *Courtine* et avec la tour à cinq étages de Montjeu éloignée d'une lieue. L'un est Geoffroy Rudel, l'autre Geoffroy Plante-Genest, comte de Bretagne et fils de Henri II, roi d'Angleterre; ils ont les mains entrelacées et leurs yeux rêveurs s'égarent parmi les nuages rosés du couchant.

— Prince, dit le troubadour, voici notre dernière soirée de calme et de liberté : demain ce sera

le jour des fêtes, le jour du tumulte et de la foule, demain toute cette vallée ne suffira pas à contenir les litières, les chevaux, les tentes et les cortéges ; l'herbe de nos promenades sera écrasée sans pitié, la petite source où nous buvions au retour sera troublée impurement, ce vaste château n'aura pas un pauvre coin ignoré où nous puissions nous serrer la main à loisir. Si loin que nous nous cachions il y aura des regards et des lumières pour nous voir, si bas que nous parlions il y aura des oreilles pour nous entendre. Jouissons donc dans la solitude des courtes et chères heures qui nous restent !...

— Ami, répondit le comte, vous ne devriez pas maudire d'avance la journée de demain ; peut-être nous sera-t-elle propice ? Mon vœu le plus ardent c'est qu'elle me rende libre, le vôtre c'est qu'elle vous rende esclave ; eh bien, peut-être s'accompliront-ils tous les deux ? qui sait, mon poëte, si demain, à pareille heure, vous n'aurez pas oublié nos causeries, l'herbe des promenades, la petite source du rocher, si vous ne trouverez pas la solitude bien triste, si vous ne bénirez pas la lumière d'où jaillira pour vous quelque radieuse espérance?... Plaise à Dieu que demain vous cherchiez parmi

tous l'œil d'une femme aimée, et que moi j'évite parmi tous l'œil d'un homme maudit! — Je m'isolerai dans le tumulte et je me ferai de la foule un rempart plus sûr que la solitude, elle sera mon asile et mon salut contre lui, je ne veux pas qu'il me regarde, je ne veux pas qu'il m'approche!...

— Vous craignez trop ce Bertran de Born, sire comte.

— Bertran de Born, c'est le mauvais génie de ma race, c'est l'envoyé de la colère divine, c'est la discorde et l'incendie et la mort!... Étonnez-vous donc que je le redoute et que je m'épouvante même de son nom. Devant lui, je tremble et je courbe la tête, un de ses regards me fascine, une de ses paroles me persuade, un de ses gestes m'entraîne! Comme Satan, il peut tout ce qu'il veut et il ne veut que le mal! Ma faiblesse me livre à lui sans réserve, car j'épuise mon peu de force à craindre ou à prévoir les piéges qui me menacent, et, lorsque l'heure de lutter est venue, je ne suis jamais en garde contre ses impérieuses séductions. — Tenez, la paix est conclue aujourd'hui, notre royale famille d'Angleterre a retrouvé le repos et le bonheur, les mains désunies se sont rejointes, la haine s'est éteinte dans l'amour; eh

bien, que ce démon me dise un mot à l'oreille, et, malgré mon cœur, malgré ma conscience, malgré mes remords, je me parjurerai, je recommencerai la guerre impie, je ressaisirai le glaive parricide, je serai prêt à combattre mon père, à trahir mon frère Henri ou à livrer mon frère Richard !... Pauvres fils de roi que nous sommes, nous servons de jouets à ce vassal et toutes ses fantaisies sont sanglantes ! — Comme il n'avait signé le traité qu'à regret, j'ai pris aussitôt la fuite, sans lui parler, sans avertir personne dans le camp, je suis venu me cacher ici, et j'en remercie Dieu, car je vous y ai trouvé, Rudel : les deux Geoffroy sont devenus les deux amis, le poète a consolé le prince, un autre David a dissipé les fantômes d'un autre Saül, vous avez chanté quand je souffrais et souri quand je pleurais. Maintenant, mes souvenirs me pèsent moins, mon cœur s'épanche en liberté, ma jeunesse reverdit, mon front peut s'appuyer quelque part, et c'est à vous que je dois ces bienfaits, à vous qui m'avez fait comprendre l'amitié pour la première fois !...

Rudel lui montra dans la vallée une femme qui suivait au galop le vol d'un émerillon, et il reprit avec douceur :

— Vous devez bien plus encore à celle qui vous a fait comprendre l'amour!

— Oh! oui, je la bénis aussi de toutes mes forces, ma jeune et chaste épouse, je la bénis pour sa tendresse, pour sa foi, pour son inaltérable sérénité, pour les joies inconnues qu'elle m'a révélées!... à vous deux vous remplissez et vous complétez ma vie : il ne nous manque plus qu'un enfant à caresser ensemble? — Regardez-la courir, l'aventureuse Bretonne; elle est si belle et si fragile qu'on croirait voir un ange voler; mon œil s'attache aux plis de sa tunique, aux boucles de ses cheveux, aux rênes de son cheval, le vent lui porte mes pensées et me rapporte les siennes. — Mon Dieu, que tes voies sont profondes!... je m'étais laissé marier à Constance par ambassadeur, sans m'inquiéter ni de son visage ni de son âme, je convoitais l'héritage du vieux Conan, et c'est la couronne du père que j'épousais dans la fille : des années s'écoulèrent, et je ne la connus point; les intérêts, les dissensions, les combats me séparaient d'elle, nous restions étrangers l'un à l'autre; enfin, une heure de trève nous réunit, et, dans le premier regard échangé entre nous, il y eut la promesse d'un amour éternel. La vierge sacrifiée devint une épouse heureuse!...

Tu me l'avais gardée, mon Dieu, pour ranimer les secrètes vertus que les méchants voulaient étouffer en moi, pour relever mon courage et ma bonté, pour m'apprendre que l'homme trouve toujours une récompense au bout de ses douleurs ! Depuis que la douce créature m'a présenté le rameau du salut, j'ai dépouillé mes inimitiés passées ; le devoir, l'espérance, l'affection me paraissent justes et faciles ; j'avais souffert par ma famille et je m'en suis fait une nouvelle qui m'a donné le bonheur !...

— O Raoulette ! murmura Geoffroy.

— Hélas ! continua le comte, pourquoi suis-je né prince ? pourquoi suis-je sorti de la race condamnée des Plante-Genest ? l'un d'eux peut-il posséder une jouissance durable ici-bas ? Peut-il exister pour eux d'autres passions que la fureur et le meurtre ? puis-je renouveler le sang qui coule dans mes veines, et ne faudra-t-il pas que je subisse la destinée des miens après m'être abusé vainement ? — Une fatalité déplorable pèse sur notre maison !... c'est comme une caverne où des tigres se dévoreraient entre eux ! — L'époux avait sacrifié sa femme à de viles maîtresses, et la femme s'est vengée de lui par ses fils : elle nous a dévoilé ses vices et ses crimes, elle nous l'a

montré tour à tour débauché, lâche, assassin, parjure, elle a changé notre respect en mépris et notre amour en aversion. Voilà les premières leçons que nous avons reçues ! Aussi, chaque pensée nous rapprochait de la révolte et nous éloignait de notre père; lui-même, à force de nous voir sombres, pâles, mystérieux, éviter ses regards et ses caresses, il ne tarda pas à nous craindre autant qu'il nous avait chéris; d'ailleurs nous grandissions et notre jeunesse lui faisait ombrage, il commençait à redouter les infants dans les enfants, il s'entourait de gardes devant nous, il ne parlait plus qu'en roi, il devenait soupçonneux et despotique à l'excès. Nous étions accusés souvent de comploter contre sa couronne et sa vie, nous l'entendions souvent appeler le courroux du ciel sur ses fils ingrats, et, plus d'une fois, rien qu'à nous voir embrasser notre mère, il était saisi d'une rage effroyable qui lui mettait l'écume à la bouche et lui arrachait des hurlements de bête fauve. Un jour, il fit traîner la reine au fond d'un cachot où elle fut vite oubliée : pauvre femme ! elle s'était trompée dans sa vengeance, nous n'avions pas reporté sur elle l'amour qu'elle avait enlevé à notre père, mais sa condamnation servit de prétexte et d'ex-

cuse à nos mauvais désirs!... La division éclata, les liens du sang furent brisés, le vertige s'empara de toutes les têtes : déloyautés, violences, assassinats, tout fut mis en œuvre par nous et contre nous, tantôt les fils combattirent entre eux, tantôt ils se réunirent pour attaquer leur père. Tandis que chaque matin le vieux roi comptait à son chevet quelques fidèles serviteurs de moins, nous allions, fugitifs et livrés aux hasards de l'exil, mendier l'odieuse protection d'un étranger qui trouvait profit à nos discordes et s'enrichissait de nos dépouilles ; il y avait des cuirasses sur toutes les poitrines et des masques sur tous les visages, les amis de la veille devenaient les ennemis du lendemain, les repentirs étaient menteurs comme les pardons; jamais d'indulgence, ni de sécurité, ni de confiance mutuelle; toujours l'intérêt politique, toujours de faux serments, toujours des promesses vaines et des réconciliations éphémères. Ce n'était plus une famille, c'était un enfer! — O mon père, doit-il être mieux observé que les autres, ce traité d'alliance auquel vous venez d'attacher le sceau des trois lions?... Si vous avez été méchant, vos fautes sont assez cruellement expiées pour que Dieu vous accorde un peu de repos sur

vos derniers jours : Henri, après avoir déposé la dignité royale, court les aventures et les tournois comme un simple chevalier, nous l'imiterons, Richard et moi, nous rivaliserons de magnificence et de valeur pour être dignes de nos ancêtres. N'ayez donc plus ni jalousie ni crainte, mais applaudissez-nous avec orgueil, souriez à nos faits d'armes et soyez heureux de notre gloire! — Quant à vous, ô ma mère, si vous avez été coupable, vous avez été bien malheureuse aussi, et vous êtes bien à plaindre!... Où sont-elles vos années de fête, de liberté, d'enivrement? où sont-ils vos cortéges d'adorateurs royaux?... Plus de luxe, plus de palais, plus d'hommages, rien que des larmes, des remords et des regrets; lorsque le souvenir de vos courses lointaines vous rappelle les jouissances et les voluptés de l'Orient, c'est pour rendre encore plus froide et plus ténébreuse cette prison où vous resterez jusqu'à votre mort peut-être! Pauvre mère, pauvre reine, je prie le ciel qu'il vous ait en miséricorde!... Geoffroy, vous admirez Constance, n'est-ce pas?... vous ne l'avez pas quittée des yeux tout le temps que j'ai parlé?... Quel ange!...

— Vous êtes sauvé! s'écria Rudel, car le récit

de vos longues douleurs vient de se terminer par un sourire et par une pensée d'amour; les nuages qui couvraient votre front d'abord se sont dissipés à la fin, l'ombre s'est enfuie devant un rayon de soleil, une seconde vie commence pour vous, et l'avenir réparera le passé!... Croyez-moi, vous êtes sauvé parce que vous aimez!

— Je le crois et cependant j'ai peur au fond de l'âme. C'est que je suis encore mal réveillé de ma pénible et longue nuit, c'est que tant de fausses lueurs ont abusé mes yeux qu'ils doutent encore de la vraie lumière, c'est que j'ai vu ma perte de trop près pour ajouter foi sans hésiter à une régénération si imprévue!—Mon bonheur est comme un nouveau-né cher et débile dont le souffle s'exhale à peine comme s'il allait s'éteindre, dont l'œil s'entr'ouvre à peine comme s'il allait se refermer pour toujours; je crains que mes baisers ne le brisent, que le lange de son berceau ne se change en linceul, qu'un éternel adieu ne suive la bienvenue d'une heure, et que l'enfant des cieux ne se renvole avant d'avoir touché la terre. Je n'ose lui donner une place dans le monde et un nom parmi les hommes, ni lui compter à l'avance de nombreuses années qui feraient la santé et la consolation des miennes; je ne l'ose

pas, car dès ce soir peut-être il faudrait porter le deuil de ma joie !... J'attends, je frissonne, j'espère, mais je me résigne à voir mourir l'enfant maladif ! — O mon ami, je me suis dérobé une fois déjà aux mains perfides du tentateur, mais s'il a découvert mes traces, s'il m'a poursuivi, s'il m'atteint, j'ai tout à redouter ; je le sens bien, la lutte ne me réussirait pas comme la fuite : que Bertran de Born arrive ce soir et je suis perdu !... Demain, il ne pourrait plus exiger d'entretien secret, parce que Guilhem a interdit toutes relations politiques entre ses invités pendant la durée des fêtes : demain donc, le péril serait nul. Puis, les jours suivants me donneraient la force et la fermeté qui me sont nécessaires, le désordre de mes pensées aurait un terme, mon cerveau affaibli par tant de secousses retrouverait peu à peu du calme, la confiance renaîtrait dans mon âme troublée. Par malheur, Bertran sait tout et il se hâtera d'accourir ; oh ! il n'attendra pas jusqu'à demain !...

— Vous vous alarmez à tort, comte Geoffroy, la journée est trop avancée pour qu'il vienne maintenant : voyez comme la nuit approche. D'ailleurs, pourquoi vous exagérer la puissance de cet

homme ?... Ne serons-nous pas là près de vous, elle et moi, votre femme et votre ami, pour vous soutenir au bord de l'abîme ?...

— La nuit approche, dites-vous, oh ! lentement, plus lentement que de coutume ! J'éprouve un serrement de cœur étrange et mes yeux ne quittent pas le détour de la montagne : j'ai peur d'y voir apparaître tout-à-coup celui qui veut me perdre !... Juste ciel, regardez, le voilà ! le voilà !...

Une troupe de gens à cheval descendait avec vitesse la route étroite frayée le long des collines, et, avant même qu'on pût distinguer leurs visages et leurs armes, Plante-Genest se livra aux transports de son désespoir :

— Constance ne revient pas, elle s'en est allée bien loin, elle ne m'aime plus, elle m'abandonne, c'est fait de moi !... Qui donc me protégera ?... vous, Rudel, vous seul !... Mais êtes-vous mon ami véritablement ? Il y en a un autre, un poète, un heureux, un compagnon de votre jeunesse que vous reverrez demain et que vous chérissez davantage ; je n'ai rempli que le vide de son absence. Oh ! je ne dois pas empiéter sur ses droits, je me contente de la seconde place dans votre noble et paisible cœur ; accordez-la-moi, Rudel,

recevez toute mon amitié, et ne me donnez de la vôtre que ce que vous voudrez, ce sera toujours assez!... Nous sommes du même âge et il est naturel que les jeunes gens s'aiment entre eux, ils sont pleins d'indulgence et de sympathie envers ceux qui souffrent, ils ouvrent à ceux qui sont pauvres les trésors de leur pitié, ils offrent à ceux qui sont nus la moitié de leur manteau : eh bien, je souffre, je suis pauvre, je suis nu, assistez-moi, mon frère ! soyez mon bon ange et terrassez le démon, vous le pouvez puisque vous êtes pur, sans haine et sans tache, tout amour et toute sérénité, je m'abriterai derrière vous, muet, craintif, honteux, parlez pour moi, luttez pour moi, tenez-moi les deux mains pour m'empêcher de signer quelque infamie!... Hélas! c'est vainement que j'implore votre secours, car vous ne comprenez pas le danger qui me menace et vous ne vous préparez pas à le combattre, vous croyez que je m'abuse, que ma tête s'égare, que je suis le jouet d'une crainte chimérique; tant de faiblesse vous semble impossible et Bertran n'est qu'un homme à vos yeux, la rapidité de sa course ne vous donne point de terreur, vous ne sentez point une sueur froide vous mouiller le front à chacun de ses pas!... Oh! puisse-t-il rouler dan

un ravin et s'y briser contre les rochers aigus!... Malheur! ils ont atteint la vallée!... C'est fini, je vais redevenir criminel et parjure, j'avais fait un songe dont voici le réveil, il faut que ma destinée s'accomplisse, il faut que je sois Plante-Genest jusqu'au bout! Dans ma famille, on s'est trahi trop de fois pour ne pas se trahir encore et aujourd'hui c'est à mon tour d'être le Judas!... Ils approchent et Constance ne revient pas!... Constance!... envoyez-la-moi, mon Dieu!...

Geoffroy Rudel montra au comte un cavalier qui suivait les premiers à une assez grande distance, et, courbé sur la selle de son cheval lancé au galop, paraissait faire tous ses efforts pour les atteindre. De leur côté, ils détournaient souvent la tête et redoublaient aussi de vitesse.

—A quoi bon me montrer cela?... Cet homme aura été désarçonné et cherche à rejoindre les siens : rien de plus simple.

— Mais voyez donc, reprit vivement Rudel, sa tunique porte les armes d'Angleterre.

— Par saint George, vous avez raison!... Qui peut-il être?...

Tandis que les deux amis avaient les yeux fixés sur l'inconnu, Bertran de Born montait l'escalier de la tour avec le sire de Mauléon.

— Capitaine, lui dit-il à voix basse lorsqu'ils furent arrivés aux dernières marches, rends-toi près de la femmelette et rappelle-toi ton ancien métier de galant pour l'éloigner d'ici ; ensuite, place plusieurs soldats à la porte de ce donjon et commande-leur de fermer passage à tout venant. Qu'ils laissent le Normand tempêter et qu'ils dégaînent, s'il est besoin. Du reste, j'aurai vite achevé ma besogne, l'oiseau est pris au nid. Va.

Le sire de Hautefort ceignit précipitamment une écharpe noire, entra sur la plate-forme et courba le genou devant Geoffroy de Bretagne qui s'était retourné au bruit des éperons et s'appuya en chancelant sur l'épaule de Rudel.

— Vous savez combien je vous suis dévoué, monseigneur : si j'arrive ainsi à la nuit, inattendu, couvert de sueur et de poussière, c'est que j'ai des nouvelles importantes à vous apprendre et que chaque minute de retard vous eût été funeste ! il faut que je vous parle sans témoins !

— Oh ! ne me quittez pas !..... murmura Plante-Genest à l'oreille de Geoffroy.

— Seigneur Bertran, répondit celui-ci, le comte n'a point de secret pour moi et vous pou-

vez parler en toute assurance ; nous vous écoutons.

— Est-ce bien la volonté du maître ? reprit de Born en fronçant le sourcil.

L'autre Geoffroy fit un geste affirmatif sans lever les yeux.

— Soit donc. Regardez-moi, mon cher seigneur : ne voyez-vous pas à la couleur de mon écharpe que je porte le deuil de quelqu'un ?..... Eh bien, c'est celui de votre père Henri II qui est mort !...

— Mon père ! s'écria le comte anéanti, et vous le savez avant moi !...

— On a tenu cette mort secrète pour le peuple et pour vous qui deviez en être instruit le dernier ; par bonheur, j'ai des amis et des espions partout, j'ai connu à temps les complots infâmes qui se tramaient autour de ce cadavre sans sépulture. Pleurez, Geoffroy, pleurez, votre père est digne de vos larmes, oubliez sa vie devant sa mort ; regrettez-le, car il vous a toujours tendrement chéri, et l'affection immense que vos envieux voulaient étouffer dans son cœur s'est exhalée aux portes de la tombe : sa voix mourante vous appelait, ses yeux troublés vous cherchaient, ses mains défaillantes s'éten-

daient vers votre souvenir, enfin il vous a laissé le sceptre et la couronne comme si vous étiez l'aîné de ses fils!... Ne l'étiez-vous pas réellement par votre respect et vos vertus? c'était justice! — Salut au nouveau souverain d'Angleterre! à vous, sire, d'être glorieux et redouté, à vous d'être impitoyable contre les factions, à vous d'exterminer l'anarchie! — Savez-vous qu'on veut déjà vous détrôner?... oui, sire, le bâtard Jean a volé le trésor et rassemblé un parti nombreux, vos frères sont d'accord avec lui, j'ai vu la copie du traité qu'ils ont fait ensemble : un horrible pacte, sur ma foi!... Pendant que l'un s'emparera des provinces anglaises, les autres profiteront de la paix et de votre absence pour envahir vos possessions du continent! — Voilà pourquoi on cache la mort de Henri au peuple qui vous aime et à vous qui aimez le peuple!...

Geoffroy de Bretagne marchait à grands pas, se frappait le front, s'arrachait les cheveux, tourmentait le manche de son épée :

— Famille infernale, famille damnée! tes enfants légitimes ne valent pas mieux que tes bâtards, c'est toujours le même sang et le même cœur!... Ah! mon père est mort, ah! je suis roi

d'Angleterre!... Merci de ta nouvelle, Bertran mon féal, nous régnerons comme il faut, sois tranquille; la volonté suprême de Henri m'a confié une mission que j'accomplirai dignement! Il n'y aura plus pour moi ni frères ni cousins, mais des sujets, rien que des sujets; je leur montrerai ce que c'est que le pouvoir, d'opprimé je vais devenir oppresseur et de victime bourreau. J'ai une couronne sur la tête à présent, nous verrons!... je commencerai par Jean-*sans-Terre*, le fils du crime, le plus traître et le plus sournois; je lui rendrai vite son surnom et il le gardera même après sa mort, car je refuserai six pieds de boue à son cadavre! Sommeil, liberté, repos, jouissance, j'arracherai à mes ennemis tout ce qu'ils m'ont arraché, je les clouerai aux croix qu'ils m'ont dressées, je leur ferai boire mes amertumes et mes larmes. Si je suis roi, c'est pour jeter à bas l'arbre empoisonné, je veux être le dernier des maudits, le dernier des Plante-Genest!...

Ce délire causait à Bertran de Born une joie qu'il déguisait mal. Il pencha l'oreille vers l'escalier de la tour où quelque bruit se faisait entendre et tira un parchemin de sa ceinture; Geoffroy Rudel l'examinait en silence.

— Mais, reprit le comte, il faut des mesures promptes et violentes pour déjouer leurs manœuvres : cherchons ensemble !...

— C'est inutile, j'ai trouvé.

— Toi !... ah ! mille fois merci !... tu es toujours fidèle, toujours infatigable, et j'avais tort de t'accuser !

Les bruits de la tour devenaient de plus en plus distincts et Bertran de plus en plus inquiet.

— Hâtons-nous, hâtons-nous, le temps presse ! dit-il avec impatience, prenez vos ennemis à leur piége, sire, prévenez leur attaque par la vôtre, une attaque soudaine, rapide, générale, battez leurs troupes et emparez-vous de leurs citadelles : enfin, portez chez eux la guerre qu'ils voulaient porter chez vous, qu'au lieu d'être assiégeants ils soient assiégés, qu'au lieu de vaincre ils soient vaincus ! Nous ne devons monter à cheval ni l'un ni l'autre de peur que notre départ n'éveille leurs soupçons, mais j'ai ici un capitaine vaillant et sûr qui nous remplacera. Donnez seulement au chevalier Savari le pouvoir d'agir en votre nom, signez-lui ce parchemin, et, avant la fin des fêtes, vous serez un roi puissant.

Rudel s'élança vers Plante-Genest et lui enfermant les deux mains dans les siennes :

— Ne signez pas ! s'écria-t-il.

— Laisse-moi, répondit Geoffroy de Bretagne qui cherchait à dégager ses poignets pendant que le sire de Born furieux se penchait sur l'escalier plein de rumeurs, laisse-moi !... Que viens-tu faire ici, poète ?... Ta place n'est point parmi nous, tu n'entends rien aux trahisons ; le vent de nos paroles dessèche et tue, il est mortel aux ames pures ! va vivre ailleurs !... va chanter ailleurs !...

— Damnés poètes ! cria Bertran qui se rejeta en arrière, les poings fermés.

Au même instant, un gentilhomme entra l'épée nue, suivi de Grimoard *le Lombard* armé comme lui : il avait trois lions brodés sur sa tunique.

— Eh ! eh ! fit-il, les rimeurs ne sont guère de ton goût, Hautefort.

Puis, il ajouta en s'adressant au comte :

— Jean de Hantville qui arrive d'Angleterre salue de tout son respect monseigneur Geoffroy Plante-Genest.

— Et mon père ? demanda celui-ci vivement.

— Sa majesté Henri II vivra de très-longues

années, aussi vrai que je suis son poète et son favori.

Geoffroy passa la main sur ses yeux et jeta un regard de courroux à Bertran de Born qui le soutint avec audace :

— Donc, vous me trompiez, sire Bertran!

— Oui, sire Geoffroy.

— Je m'en doutais, repartit Jean de Hantville. Envoyé dans ce pays, monseigneur, pour remplir auprès de vous quelques messages d'outremer, j'ai cheminé d'abord à petites journées, j'allais devant moi, rêveur et paresseux, le nez au vent et l'esprit je ne sais où; tantôt j'ajoutais des vers à mon fameux poème d'*Archithrenius* où je maltraite d'une vertueuse façon les mauvais prélats, les moines paillards, les docteurs avides, les chevaliers foi-mentie, tous ces vices en chair et en os à qui Dieu tirera un jour du ventre les richesses qu'ils ont dévorées; tantôt je songeais avec ravissement au terme des discordes, à l'alliance des princes anglais, à la réunion de leurs forces, et je les voyais déjà maîtres de Paris, la cité merveilleuse, *la rose du monde et le parfum de l'univers*. — Mais, voici que j'ai rencontré une caravane de poètes, nous nous sommes flairés quelques minutes et nous avons fini par nous

donner l'accolade; or, nos langues chevauchaient à tort et à travers ainsi que nos montures lorsque Bertran de Born passa au milieu de nous comme un éclair. Son empressement à se rendre ici me parut étrange, un soupçon vague s'empara de moi, je craignis une nouvelle tricherie; bref, je saluai les confrères et je lançai ma bête au galop. Je ne me suis plus arrêté depuis. Adieu les bagatelles, adieu les risées! J'ai couru le jour, j'ai couru la nuit, j'ai crevé quatre ou cinq chevaux, j'ai rattrapé Bertran malgré le soleil et l'avance qu'il avait prise, j'ai lardé ses hommes qui me défendaient l'entrée de cette tour et me voici! — N'étais-je pas bien inspiré? n'avais-je pas raison de croire dangereux pour des frères réconciliés celui qui a dépouillé son frère Constantin?...

A ce nom, le visage du sire de Hautefort s'assombrit et il grommela :

— Normand, tu me le paieras!...

— C'est bon, c'est bon. — Maintenant, monseigneur, je n'ai plus qu'à m'acquitter de mes messages : votre illustre père vous aime toujours et vous bénit du haut de son trône et de sa tendresse, comme fils et comme sujet. Quant à votre mère...

— Vous avez vu ma mère, brave Jean!...

— Oui, prince. Elle vous aime toujours et vous bénit du fond de sa prison; je vous apporte cette lettre écrite de sa main.

Geoffroy Plante-Genest saisit avidement le rouleau scellé, puis il entraîna Rudel à l'autre extrémité de la plate-forme où il lut ce qui suit avec des sanglots dans la voix et des larmes dans les yeux :

— « O mon enfant, que la vie te soit » douce!

» Est-il bien vrai qu'on m'a permis de t'écrire? » Est-il bien vrai qu'elles iront vers toi ces pa- » roles sorties de mon cœur et que tes doigts » toucheront ce parchemin à la place où je le » touche, et que tes lèvres y chercheront peut- » être la trace des miennes?... tu baiseras ma » lettre, n'est-ce pas, tu me le promets! — Ce » vélin est moins jaune et moins flétri que le vi- » sage de ta mère; en vérité si tu reconnais mes » pensées, tu ne reconnaîtrais pas mes traits : j'ai » été desséchée par la souffrance, ma chair s'est » consumée, ma peau s'est rétrécie et couverte » de rides, je suis torturée au dedans et au de- » hors; d'un côté les remords implacables, de » l'autre les craintes sinistres, ici les hommes

» qui persécutent, là le ciel qui se venge, partout » le désespoir ! Je ne suis pas libre de respirer un » moment, mes années se sont affaissées dans les » angoisses, et plaise à Dieu que le sang de mes » veines s'épuise jusqu'à la dernière goutte; » plaise à Dieu que ma cervelle et la moelle de » mes os viennent à se dissoudre tellement que je » me fonde toute en pleurs !... Ne suis-je pas un » cadavre déjà ? — Les cruels ! ils ont arraché de » moi mes entrailles, mes enfants que j'ai con- » çus, mes enfants que j'ai nourris, mes enfants » que j'aime enfin. J'ai perdu la lumière de mes » yeux et le bâton de ma vieillesse ! quelle » pauvre mère je fais !... Mais vous, mon Geof- » froy, vous devez être beau, je me rappelle le » reflet de vos cheveux bruns, le son de votre » voix et la grâce de vos mouvements : la petite » fossette de votre joue gauche est-elle encore » aussi ronde et aussi souriante ?... Oh ! que je » serais heureuse de te voir et de t'embrasser !... » Impuissance, impuissance ! les hautes murail- » les, les barreaux de fer, les gardes farouches » nous séparent maintenant, il faut attendre que je » sois dans le cercueil, la prison de la mort sera » sans doute moins étroite et moins dure que » celle-ci : alors, je sortirai de la poussière et

» j'accourrai près de toi, c'est pour cela que je » voudrais être morte !... espérons !...

» J'ai su que la paix avait été rendue aux » Plante-Genest et j'en ai ressenti une grande » joie, car les calamités de notre famille s'étaient » multipliées outre mesure, le Seigneur combat- » tait contre nous pendant que nous combattions » ensemble, et ses flèches transperçaient nos mem- » bres affaiblis. Puisse-t-il nous épargner désor- » mais ! je prie le bon Jésus qu'il ne punisse pas » dans les enfants la dépravation de leur mère » ou les péchés de leur père, et je demande à » souffrir pour eux tous ! — Applaudis-toi de » n'être pas l'aîné, mon fils, ne convoite pas la » couronne, c'est une reine qui te le dit, une » reine coupable !... Si tu as de l'ambition, » étouffe-la : trop heureux celui qui s'arrête en » chemin ! reste innocent, reste pieux, reste » vulgaire, oublie tes fautes anciennes, renoue » les liens pacifiques et fraternels; j'ai besoin » que tes vertus intercèdent pour moi auprès de » Dieu, fais-moi donc un bouclier de tes bon- » nes œuvres, afin que l'ame de l'enfant puisse » sauver l'ame de la mère au jour du juge- » ment, et ce jour n'est pas loin peut-être, j'y » songe avec épouvante !... ils approchent les

» temps de discorde où le fils de la perdition se
» révélera au monde, ils nous menacent les
» temps de péril où la robe du Christ sera dé-
» chirée, les filets de l'apôtre démaillés, la force
» et l'unité catholique divisées! J'ai vu le pape
» qui est le chef de la société chrétienne encou-
» rager ou même exciter des dissensions entre
» les princes chrétiens et oublier que Dieu l'a
» établi sur les peuples et les empires dans toute
» la plénitude de la puissance : au lieu de sé-
» parer les épées royales qui se choquaient, le
» glaive de saint Pierre demeurait inactif dans le
» fourreau; j'ai vu le pape qui est la consolation
» des souffrants, la cité de refuge, le père des
» orphelins, le vicaire du crucifié, rester sourd
» aux voix de la miséricorde et de la justice!
» Depuis lors, tous les malheurs m'ont semblé
» possibles, et en présence de ceux qui accablaient
» le monde j'en ai redouté de plus accablants
» encore. Oui, si le pontife souverain ne s'em-
» pare pas au plus vite du gouvernail, toutes les
» horreurs du naufrage retomberont sur sa tête;
» je ne suis ni prophétesse ni fille de prophète,
» mais la douleur rend mes paroles pleines
» d'amertume, la douleur m'inspire le pres-
» sentiment des troubles futurs et m'ôte elle-

» même la force d'exhaler ce qu'elle m'inspire !...

» Toute ma sollicitude s'est rassemblée sur » vous, ô mes enfants, Mathilde, Éléonore et » Jane, trois anges dont l'amour me serait si doux » à cette heure, Richard, Henri et Geoffroy, » trois jeunes hommes que j'admire à travers » l'espace; voilà mon univers désormais! suis-je » contrainte d'aimer autre chose que mes en- » fants?.... Si je crains c'est pour eux, si j'es- » père c'est pour eux, mon dernier souffle sera » pour eux : j'ai perdu ma couronne, mais j'ai » gardé mon ame, je ne suis plus reine, mais je » suis encore mère, ils ne m'arracheront pas ce » nom-là, peut-être !... Que m'importent donc » les nations à moi? J'ai une famille ! —Tu viens » de l'augmenter par ton mariage, mon Geoffroy, » et je t'en remercie, je la chérirai tendrement » la nouvelle fille que tu m'as donnée; elle a sa » place dans mes prières et dans mes songes, sa » douce image m'est familière déjà, je connais » l'étreinte de sa main, le bruit de ses pas, la » couleur de ses cheveux, le frôlement de sa » robe, et maintenant je la vois qui regarde par- » dessus mon épaule et sourit à ce que j'écris. » Sois heureux avec elle, aime-la bien, et la vie » n'aura plus pour toi d'embûches ni d'erreurs,

» tu ne t'égareras plus à la recherche d'un bon-
» heur incertain, la paisible raison dissipera les
» chimères ambitieuses, et le devoir seul réglera
» tes actions ainsi que tes pensées : aime-la tou-
» jours, car une femme qu'on cesse d'aimer de-
» vient méchante!... et puis, parle-lui beaucoup
» de moi, apprends-lui mes fautes et mes souf-
» frances, mon châtiment et mon repentir, afin
» que nous sympathisions de loin, sans nous con-
» naître, moi par l'affection, elle par la pitié !
» — Ah ! mon cher enfant, elle pourra être une
» meilleure femme que moi, mais elle ne sera
» jamais une meilleure mère ! — Adieu, adieu,
» et puisque tu es né prince, songe plus souvent
» que je ne l'ai fait à celui qui élève les puis-
» sances comme il veut et les renverse comme il
» veut !... Adieu, je t'embrasse avec ivresse!....
» Ta mère Éléonore. »

Geoffroy de Bretagne touchait à la fin de cette lettre quand une femme vêtue d'un habit de chasse armorié parut sur la tour, une gracieuse créature, petite et frêle, blonde de cheveux et blanche de peau : les assistants se découvrirent devant elle, Bertran de Born lui-même inclina légèrement la tête. Elle s'approcha du comte, se

pencha vers son épaule sans le toucher et lut avec lui ; à peine eut-il achevé qu'elle se jeta dans ses bras. Geoffroy l'enleva de terre, et, la tenant suspendue comme pour la montrer à Dieu, il s'écria :

— Constance ! Constance !... tous les sauveurs m'arrivent à la fois ! Comment ai-je osé dire que j'étais abandonné ?...

La jeune femme se troubla bientôt sous les caresses de son mari, tant de regards attachés sur elle la faisaient rougir.

— Mon amour, murmura-t-elle, viens que nous relisions ensemble la lettre de notre mère, tous les deux, rien que tous les deux !...

Le comte répondit par un baiser. Alors elle tendit sa main blanche à Rudel et ajouta en souriant :

— Je réclame de vous mon mari, seigneur, l'ami doit céder la place à l'amante ; c'est bien le moins que vous me le laissiez un peu. Au reste, traitez-moi de femme vulgaire si vous voulez, je ne me soucie point que Geoffroy *le Beau*, comme l'a surnommé le peuple, devienne Geoffroy *le Poète* : le nom d'*heureux* est le seul que je désire attacher au sien. — Ah, la comtesse d'Agoult vous prie de passer la soirée près d'elle, car le

noble Guilhem s'en est allé à la rencontre du roi Idelfons, et la solitude est triste quand on n'a pas son époux. — Bonsoir, messieurs.

— Hautefort, dit Plante-Genest, votre affreux mensonge aurait pu m'entraîner dans d'affreux malheurs, mais je ne vous crains plus, maintenant!...

Et il sortit. Bertran haussa les épaules.

— A propos, mon cher, continua Jean de Hantville, il y avait une mauvaise rime dans ton dernier sirvente.

— Pauvre niais, si le poète baisse l'homme grandit!

— Je n'en sais rien.

— Je le sais, moi!... La foudre vous écrase tous! je me vengerai!... Seigneur Rudel, vous avez sur la Gironde un magnifique château que je vous prendrai pour sûr!...

— Je ne vous conseille pas d'essayer, car les murailles sont fortes et j'irai les défendre en personne et vous vous ferez battre.

— C'est ce que je vous souhaite, mon ancien maître! reprit Grimoard.

— O rage!... cria Bertran resté seul avec Savari de Mauléon, ils me bravent, ils me bafouent, ils me défient, l'esclave lui-même, l'immonde

esclave me jette impunément sa moquerie et son injure!... C'est juste; je suis vaincu. Mais je ne le serai pas long-temps!... Il faut rallumer la guerre à tout prix, capitaine! Tu as dépouillé ton ancienne défroque de damoiseau et tu t'es dévoué à mes intérêts : courage, on fait mieux son chemin par la guerre que par l'amour! courage, la réussite nous est promise! — Ayons recours à *oui et non* puisque *Rassa* nous repousse, l'ambition et l'orgueil seront peut-être moins difficiles à séduire que la faiblesse. Haine mortelle aux tyrans anglais! tout pour l'Aquitaine!... Suis-moi, Savari, et combinons ensemble d'autres intrigues. — Vraiment, ce nom de Geoffroy m'est fatal : j'ai échoué autrefois contre le poète et j'échoue aujourd'hui contre l'époux!

Rudel, en quittant la tour, se dirigea vers la chambre d'honneur où se trouvait Maria-Bruna de Claustral comtesse d'Agoult. Elle était occupée à broder une étoffe de samit et une petite fille se roulait à ses pieds avec un grand levrier docile et folâtre qui, couché sur le dos, allongeait paresseusement son museau blanc pour lui lécher les mains ou la figure; un demi-jour vaporeux éclairait le groupe paisible et le faisait rayonner au milieu de l'ombre comme une coupe

de parfums allumée dans la nuit. Après les scènes agitées qui venaient d'avoir lieu, c'était un charmant spectacle que cet intérieur de famille isolé, chaste, mélancolique : aussi, le jeune homme debout au seuil le contemplait-il en silence, il promenait ses regards du doux travail de la mère aux doux jeux de l'enfant, et son ame descendue des hauteurs humaines s'abreuvait à longs traits de fraîcheur et de sérénité. A sa vue la comtesse parut tressaillir et plaça vivement sur ses genoux sa fille qui tendit les bras à Rudel : le grand chien se mit à gambader autour de lui en mendiant des caresses.

— Vous le voyez, notre ami, dit Maria-Bruna d'une voix qui n'était pas sans émotion, tout le monde se réjouit dès que vous paraissez, tout le monde vous accueille et vous fête. Depuis que vous êtes entré, cette chambre est moins sombre assurément, on y respire mieux, on y pense mieux, les paroles mêmes sont plus mélodieuses; depuis que vos lèvres ont pressé le front de Saïle, la petite ressemble plutôt à un ange du ciel qu'à un enfant de la terre, il lui est resté comme une auréole!... Mon Dieu, qu'avez-vous donc en vous de lumineux et de puissant qui nous attire et nous subjugue ainsi? quels secrets avez-vous

dérobés à la nature? dans quelle onde merveilleuse vous êtes-vous plongé?... Ah! ne me trouvez point étrange de vous dire ces choses, songez que je suis épouse, que je suis mère, déjà vieille pour vous qui êtes si jeune, ce n'est pas une femme qui vous parle, c'est une amie. — Asseyez-vous là et causons. — Tenez, je me figure parfois que vous êtes un de ces magiciens éternels qui possèdent le pouvoir surhumain de rajeunir les vieillards et de vieillir les jeunes gens, de changer les cheveux blancs en cheveux noirs, d'effacer les rides ou de les creuser, de faire des heureux et des malheureux à votre fantaisie, de tourmenter enfin nos pauvres cœurs, le cœur des êtres périssables! Voici ce que je pense de vous: que pensez-vous de moi?...

Elle baissa les yeux et inclina son visage sur celui de sa fille. Rudel ne remarqua point le pli soucieux de ses lèvres, ni la contraction nerveuse de ses sourcils, ni le frissonnement de ses épaules, ni la teinte plombée de son front sous les cheveux bruns qui le couvraient, il ne se rappela pas Stephanette alors, il ne vit que la mère dans cette belle femme de vingt-quatre ans, ne songea qu'à l'épouse, et répondit sans hésiter :

— Je pense que vous êtes heureuse, madame!

La comtesse lui jeta un regard indéfinissable plein de reproche et de douleur.

—Mon Dieu, me serais-je trompée? êtes-vous comme les autres, vous? ne regardez-vous aussi que la surface?...

A ces mots Geoffroy devint pâle de la même pâleur que Maria-Bruna et le même nuage voila ses traits.

— Oh! reprit-il avec abattement, révoquez ce funeste aveu, ne me laissez pas croire que votre paix est troublée et que vous cachez un mystère à la foule! c'est si triste, hélas, de rencontrer à chaque pas des afflictions secrètes, des rides précoces, des félicités trompeuses, des souffrances ignorées et profondes; c'est si pénible, quand on est jeune et qu'on cherche le bien, de découvrir des larmes dans tous les yeux amis, d'entendre toutes les bouches se plaindre, de froisser une veine douloureuse sur toutes les mains qu'on presse! J'en ai tant vu d'ames blessées à mort que l'épouvante m'a pris!... j'ai besoin de trouver quelqu'un d'heureux, et je voudrais que ce fût vous, ne trompez pas mon espoir. — Le malheur n'est-il pas impuissant contre vous, madame? par où se glisserait-il à votre chevet, lorsque vous dormez entre votre

enfant et votre époux? — Vos devoirs ne vous préservent-ils pas de ses atteintes les plus perfides? Le mariage a purifié votre chair, la maternité purifie votre âme!... Qu'avez-vous à redouter des ennemis invisibles derrière ce double rempart? la famille est un asile toujours ouvert dans les ténèbres, un astre dont la clarté défie les nuages sombres! — A nous, cœurs égarés, inconstants, avides, à nous les faiblesses coupables, les rêves stériles et les agitations fiévreuses; mais à vous l'épanouissement, l'extase, la sérénité, la jouissance : nous combattons et vous avez vaincu, nous désirons et vous possédez, nous avons soif et vous êtes désaltérée, nous gravissons la montagne et vous avez atteint le vallon fleuri! Le ciel vous garde de retourner sur vos pas!... vivez au milieu des buissons qui n'ont plus d'épines et des arbres qui n'ont plus de fruits amers, sous un ciel qui n'a plus d'orages; ne regrettez rien dans le passé pour ne rien dédaigner dans le présent : les souvenirs sont dangereux quelquefois! si la lumière du dehors devient trop vive et trop embrasée, fermez les rideaux de l'alcove nuptiale où ses rayons ne doivent jamais pénétrer! Oh! oui, vous êtes heureuse!...Je vous le demande, madame, un serpent

pourrait-il mordre le sein qui allaita cette chère et innocente fille?...

La comtesse était comme suspendue aux paroles de Geoffroy Rudel : immobile, les mains jointes, la tête penchée en avant, elle retenait son haleine pour écouter. Un sourire avait entr'ouvert sa bouche et ses joues s'étaient peu à peu colorées.

— Parlez, parlez toujours !... votre voix me caresse et me pénètre, et quelque chose s'éveille en moi ! vous avez plus que du génie, vous êtes plus qu'un homme, vous êtes plus qu'un poète!... mes louanges vous font rougir, mon ami ; ce serait plutôt à moi de rougir si je ne vous les donnais pas devant mon enfant ou si je les donnais à un autre ; mais je les crois chastes et permises, je serais en vérité plus coupable de me taire et de vous cacher ce que j'éprouve. — Je ne me rends pas compte de votre magique influence, j'y cède avec charme, voilà tout. — Le jour de votre arrivée près de moi a été un jour de fête, celui de votre départ serait un jour de deuil, un jour mortel ! Dès que vous avez paru, ma hautaine et sauvage fierté s'est abaissée comme le pont-levis du château, j'ai couru vers vous comme une alliée, comme une sœur, je vous ai

pris les mains, je vous ai conduit en triomphe dans cette chambre où nous sommes maintenant : au bout d'une heure, j'étais plus familière avec vous qu'avec un hôte de dix années, votre présence me riait, ma solitude s'était élargie, ma famille venait de s'augmenter encore et je bénissais Dieu!... d'autres que moi sans doute ont ressenti les mêmes émotions sous le premier de vos regards et ne les ont pas mieux définies!... Que sais-je? il suffit de vous voir pour vous aimer, pour être fier de votre affection et jaloux de ceux qui la possèdent, chacun voudrait vous rendre le maître de ses pensées et le confident de ses peines!... Oh! c'est que vous devez si bien comprendre le cœur, vous!... j'ai déjà écarté un coin du voile et je vais le soulever tout entier!...

— Mère, interrompit Saïle en montrant du doigt une des figures qui ornaient la tapisserie de Maria-Bruna, est-ce mon portrait que vous avez fait là, dites? Comme elle me ressemble, cette petite damoiselle rose et mince, avec son béguin d'or, qui tient un lévrier en laisse et respire une gente belladone parmi les herbées! moi aussi je suis mince et rose et j'ai un béguin d'or, moi aussi j'ai un lévrier plus haut que moi et

j'aime respirer les fleurs; si ce n'est pas moi que vous avez peinte, c'est pour sûr quelque petite sœur que j'ai quelque part et je suis contente de l'embrasser. — Tu ne me réponds pas, mère, et je n'entends rien aux choses que tu contes à monseigneur : pourquoi ne causez-vous pas de bergerettes, de ruisseaux et de fées blanches? cela m'amuserait davantage. Vous ne voulez pas, eh bien, je vais dormir pour la peine.

Saïle se tut, glissa la main dans la gorge de sa mère et se pelotonna gracieusement sur ses genoux : elle fut vite endormie.

— Sommeille, mon ange, dit la comtesse avec un soupir pénible, ne t'éveille pas avant l'aube, c'est ainsi que je dormais à ton âge sur les bras de ma mère !... Ah ! les enfants ! ce sont eux qui sentent le bonheur d'exister ! ils désirent tout ce qu'ils voient et obtiennent tout ce qu'ils désirent, ils n'ont autour d'eux que des visages riants, car on leur cache ses larmes lorsqu'on souffre et on se détourne pour pleurer; les enfants se font de la vie une naïve et radieuse image, ils se figurent toujours qu'une reine doit être belle ! — A présent que j'ai grandi, que j'ai compris, que j'ai vécu, me pardonne le Seigneur de regretter

mon berceau, mes premières journées et mes premières croyances, puisse-t-il me pardonner encore de ne pas apprécier les biens que j'ai reçus de lui et d'en souhaiter d'autres que je n'aurai jamais! —Certes, je suis d'illustre naissance, je porte un nom sans tache, mon époux est sage et glorieux, je marche l'égale des souveraines, je suis libre, maîtresse, adorée, j'ai des flatteurs et des envieux, mes fantaisies sont des volontés, mes gestes des ordres, mes regards des faveurs; toutes les merveilles du luxe éclatent dans mon palais, et mes vêtements resplendissent de pierreries et les joyaux de mon diadème valent ceux de la couronne impériale!... Mais que m'importent tant de richesse, tant de pouvoir, tant de splendeur?... ce ne sont pas ces trésors-là qui me tentent, ce n'est pas de ces ambitions-là que je brûle! — Au milieu des nuits magnifiques, mon âme s'indigne de me voir ainsi parée, elle déchire mes habits et jette mes perles au vent comme des grains de poussière; puis, prenant son vol, elle m'emporte pâle et demi-nue! Il y a autour de nous des concerts inouis, des prismes éblouissants, d'ardentes haleines, et mille fantômes enlacés qui flottent dans l'espace : tous les bruits que la terre nous envoie ressemblent à

des adieux, elle disparaît bientôt engloutie sous les vapeurs, et une femme voluptueusement triste accourt autour de nous... c'est la Mort que nous regardons sans effroi, la Mort qui nous semble une amie bienfaisante, qui nous sourit et nous caresse de son aile!... puis, l'enchanteresse me dépose sur une cime enflammée d'où je découvre tout un monde inconnu qui n'a pas de place dans la création, et ce monde m'appartient, il attend de moi la vie et la lumière; à moi sa profondeur, à moi son immensité ! j'y allume des soleils, j'y entasse des montagnes, j'y précipite des fleuves; c'est une nature vierge que je féconde, un chaos que je laboure, un désert que je peuple à mon gré d'êtres impossibles et de chimériques visions, mes soupirs prennent une forme, mes pensées se colorent, mon souffle enfante des prodiges! alors, seulement alors, je suis riche, grande, divine et toute-puissante!...

— O le rêve, le rêve!... murmura Geoffroy.

— Mais, hélas ! ma royauté dure peu et lorsque je suis renversée du haut de cette contemplation sublime, je n'ai pas d'anges, comme le Christ, pour me soutenir mollement ou écarter de moi les pierres aiguës et anguleuses, je fais une chute soudaine, imprévue, terrible ! ma

chair se déchire et mon esprit s'épouvante, je laisse des lambeaux à toutes les épines et je retombe brisée sur la terre, j'y retombe pour vivre, pour souffrir, pour regretter! — Comment voulez-vous que j'oublie et que je me console? L'unique soleil d'ici-bas est-il aussi splendide que ces innombrables soleils dont j'étais devenue la sœur? Qui me rendra les autres nuages, les autres vagues, les autres cieux? Ce que j'ai retrouvé vaut-il ce que j'ai perdu? La place des illusions saigne en moi : quelle main empêchera le sang de couler?... Les liens qu'on m'impose me blessent et me fatiguent, le devoir me semble une tyrannie, la famille est trop étroite pour que j'y puisse marcher et respirer à l'aise, je manque d'air, j'étouffe! le bonheur de ceux qui m'approchent ne rejaillit pas sur moi, je dors mal de leur sommeil et notre âme ne s'ouvre pas aux mêmes rayons, je sens bien que je devrais être heureuse car je possède tout ce qu'il faut vulgairement pour l'être, mais enfin je ne le suis pas et cette idée pour moi, c'est un supplice continuel, presque un remords! — Il y a des instants, mon ami, où j'ai peur d'être une femme maudite pour quelque faute que je ne connais pas!

— Madame, répondit Rudel d'un ton sévère, Dieu ne nous maudit point sans que nous sachions la cause de son anathème.

— Eh bien alors, reprit Maria-Bruna fort troublée, j'ai peur de la savoir !... Maintenant, oubliez ce que je vous ai confié, pardonnez-moi l'imprudence de mes aveux pour que je me la pardonne aussi, et ne blessez jamais ma tristesse !

Elle frissonna et couvrit sa fille de baisers.

— Mon enfant, voyez-vous, c'est ma seule vertu, ma seule espérance, ma seule pureté!... elle au moins je puis l'emporter dans un pli de ma robe à travers le pays des rêves et son enfance me rappelle la mienne !... Aimez-la comme je l'aime, admirez-la comme je l'admire, reposez vos yeux comme moi sur ce frais visage épanoui, et je vous en remercierai, Geoffroy : ma tendresse pour elle est tout ce que j'ai gardé de jeune et de naïf, jusqu'à présent les chagrins ont respecté cette joie précieuse, les ruines n'ont point écrasé cette fragile fleur ! En vérité, nous autres femmes, nous connaissons mieux la vie de nos enfants que la nôtre ! — Dors, chère petite, tu es belle la nuit, tu es belle le jour, cela ne me

lasse point de dire que tu es belle!... Tenez, un songe la fait sourire, ne croirait-on pas qu'elle voit quelque chose de céleste? — Vous me quittez, Geoffroy, embrassez donc ma fille auparavant. Aimez-la, je vous en prie!

Rudel était ému, il effleura des lèvres le front de Saïle et sortit; celles de la comtesse se posèrent à la même place et ses bras étreignirent l'enfant avec tant de force qu'elle s'éveilla. La mère se remit à la bercer en silence.

Lorsque le jeune homme passa devant l'aile du château qu'habitait Plante-Genest, il retourna la tête vers la chambre de Maria-Bruna : un rayon de lumière s'échappait par la porte entr'ouverte.

— Que penser du mariage? dit-il, tant de joie ici, tant de tristesse là!... Les paroles de cette femme m'ont affligé car son mal c'est mon mal, et j'ai compris encore que plus les âmes ressemblent à la mienne, moins elles sont heureuses! — Encore un jour stérile et retranché de ma jeunesse, ô mon Dieu!... demain vaudra-t-il mieux qu'aujourd'hui? — Depuis mon départ d'Arles, j'ai formé des amitiés nouvelles, serré de nouvelles mains, ouvert mon cœur à de

nouvelles confidences, mais il est toujours vide, ce cœur!...

Rentré dans sa chambre, il lut gravement quelques chapitres de la bible d'Évangélista.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

	Pag.
Chapitre Ier. Le Premier Mai	1
Chap. II. La Révélation	25
Chap. III. Doëte de Bénanguès	53
Chap. IV. Une Fleur foulée aux pieds	71
Chap. V. Officina Operarii	83
Chap. VI. Contrastes	107
Chap. VII. Trois Heures d'une même Nuit	123
Chap. VIII. Le Don d'une Bible	155
Chap. IX. La Chambre de l'Amante	173
Chap. X. Les deux Abîmes	195
Chap. XI. Le Destrier d'Honneur	219
Chap. XII. Les Vieux et les Jeunes	247
Chap. XIII. De l'Architecture dans le Midi	281
Chap. XIV. Un Plante-Genest	303

FIN DE LA TABLE.